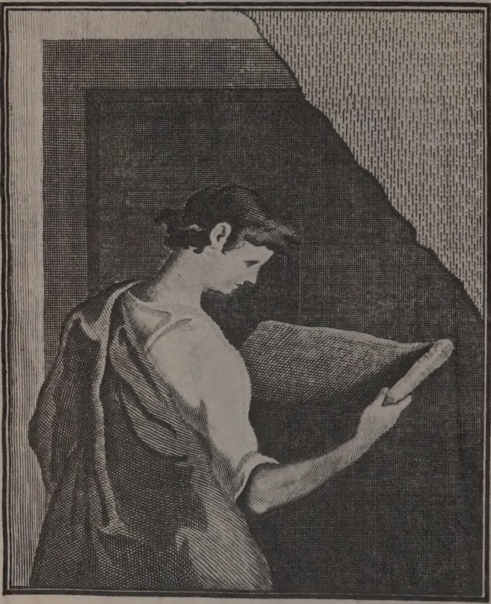

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DÉS
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUIN, 1755.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JUIN, 1755.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Auguſtins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or. }

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 684 volumes : Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724.	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	8.
1728.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 s. en feuilles, & 16 s. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Juin, 1755.

ARTICLE LXI.

DISSERTATION sur les Tuyaux Capillaires. Par le P. Gerdil, Barnabite, Professeur de Philosophie morale, en la Royale Université de Turin, &c. *in-12. A Paris, chez Desaint*

& Saillant, rue S. Jean de Beauvais. M. DCC. LIV.

VIRTUTEM POLITICAM ad optimum ſtatum non minùs Regno quàm Reipublicæ neceſſariam eſſe, Oratio habita in Regia Taurinenſi Academia ab Hyacintho Gerdil, Philoſophiæ moralis Profeſſore, habita nonis Novembris anno 1750, &c. *Harangue du P. Gerdil, où il fait voir que la vertu politique n'eſt pas moins néceſſaire à la Monarchie qu'à l'Etat Républicain &c.* in-8°. A Turin, de l'Imprimerie Royale.

DANS nos Mémoires de Janvier dernier, nous avons promis de faire attention à ce que le P. Gerdil, Barnabite de Turin, nous donna l'an paſſé ſur *les Tuyaux Capillaires.* C'eſt une Diſſertation où l'Auteur attaque l'attraction

Newtonienne, & même plus que Newtonienne, puisqu'il ne s'agit point du système planétaire, objet unique auquel Newton s'est réduit. Les partisans de ce grand Philosophe ont poussé plus loin ses principes : ils ont voulu expliquer tous les phénomènes par la même Théorie ; ils ont triomphé sur-tout dans les expériences des Tuyaux Capillaires : car ces expériences consistent principalement en deux points.

D'abord si l'on plonge dans l'eau un Tuyau capillaire de verre, elle s'y élève au-dessus du niveau ; & le contraire arrive en plongeant le tuyau dans le Mercure. Ensuite si l'on enduit le tuyau d'une couche légère de suif, l'eau cesse d'y monter : or voilà, disent les Newtoniens, deux effets manifestes de l'attraction. Dans le premier cas, le verre, ayant plus de densité que l'eau, doit vaincre la force qu'ont

les particules d'eau pour s'attirer entre elles ; & l'eau par conséquent doit monter dans le tuyau : au contraire le Mercure ayant plus de densité que le verre, il faut que les particules du Mercure aient aussi plus de force pour s'attirer entre elles, que n'en a le verre pour les attirer à lui ; & par cette raison ces particules doivent résister à leur élévation dans le tuyau. Le second cas suit des mêmes principes : quand on enduit le tuyau d'une couche de suif, le rayon d'activité du verre, est trop court & trop foible pour agir sur l'eau : l'attraction par conséquent est inefficace, & l'eau ne doit point monter dans le tuyau. Tout ceci au reste, continuent les Attractionnaires, se plie à des régles constantes, dont la principale est que l'élévation des liqueurs se fait en raison renversée du diamètre des tuyaux ; c'est-à-dire, que plus le diamètre

eſt petit, plus l'élévation eſt grande, toutes choſes d'ailleurs étant égales. On donne à cette loi un air ſcientifique par des formules d'Algèbre, qui ſont la plus petite & la plus inutile choſe du monde en pareille affaire : mais il faut bien que les Phyſiciens montrent auſſi au public qu'ils ne ſont point étrangers dans le pays du haut calcul. Cela leur attire une ſorte de conſidération.

Le P. Gerdil ne reſpecte ici ni le ſyſtême, ni l'appareil qui l'environne. Partant du principe Newtonien, que la plus grande denſité du tuyau ſur le fluide eſt ce qui cauſe l'attraction & produit le phénomène ; il a fait faire des tuyaux capillaires d'or de différents diamètres. L'or eſt beaucoup plus denſe que le Mercure ; ainſi ce fluide auroit dû monter au-deſſus du niveau dans les tuyaux d'or ; ce fut néanmoins tout le contraire : tou-

jours le Mercure resta au-dessous du niveau, & constamment plus bas dans un tuyau plus petit que dans un plus grand. Il ne faut que ce peu d'expériences pour détruire toute l'hypothèse des Attractionnaires. Notre Auteur ajoûte des détails pour jouir plus à l'aise de sa victoire. Il spécifie les défauts particuliers de quelques explications modernes; il montre qu'en ne se départant point de l'attraction, on ne fait que multiplier les embarras & donner prise aux adversaires. Enfin il se hazarde aussi à produire son sentiment : telle est la pratique ordinaire des Physiciens. Non contents d'être comme le Jupiter d'Homère *qui amasse des nuages*, ils se chargent de les dissiper : en quoi ils montrent peut-être plus de franchise ou de vanité, que d'adresse & de politique.

Quoi qu'il en soit, le P. Gerdil

invoque, pour son systême, tant de secours, il met en œuvre tant de moyens, que, sans un malheur évident, on ne peut jamais demeurer court avec son Livre : nous voulons dire qu'en le suivant, on expliquera tous les phénomènes des Tuyaux capillaires ; voici les divers élémens de cette hypothèse.

1°. D'après le célèbre Boyle, le P. G. admet dans l'air des parties branchues, qui pénétrent difficilement les Tuyaux capillaires ; & qui s'y étant une fois insinuées en petite quantité, s'étendent & s'appuient contre les parois de ces tuyaux : d'où résulte une moindre pression, c'est-à-dire une diminution de force, & par conséquent d'obstacle à vaincre de la part du fluide, ou plutôt de l'air dont ce fluide est environné. De-là l'élévation du fluide vers le côté où il y a moins de résistance, & ce côté

ne peut être que l'intérieur du tuyau plongé dans ce fluide.

2°. D'après plusieurs Physiciens très modernes, notre Auteur adopte la doctrine des Atmosphères : c'est-à-dire que, selon lui, tous ou presque tous les corps exhalent des corpuscules invisibles, qui deviennent des principes d'action & de mouvement ; qui, par cette raison, entrent dans une infinité de phénomènes, & qui doivent en favoriser l'explication. On peut donc croire, 1° qu'un tube de verre, par exemple, a son atmosphère, dont la substance est plus subtile que l'air grossier qui soûtient le Mercure à la hauteur de 28 pouces. 2° Que cette atmosphère pénétre dans l'eau avec plus de facilité, que dans l'air même. 3° Que, si le tube est fort étroit, cette atmosphère pourra occuper presque toute sa capacité. 4° Que dans l'intérieur de ce tube, il y aura d'au-

tant moins d'air, que l'atmoſphère y ſera plus abondamment répandue. 5° Que cette atmoſphère formera dans l'intérieur du tube un milieu plus ſubtil que s'il étoit tout rempli d'air. 6° Qu'ainſi, en plongeant le tube dans l'eau, la colonne de cette liqueur, qui répond à l'orifice du tube, ſera moins preſſée que toutes les autres colonnes qui ſoûtiennent toute la preſſion de l'air; que cette colonne moins preſſée devra par conſéquent monter dans le tube; que cette aſcenſion ou élévation ſuivra la raiſon inverſe des Diamètres; qu'elle dépendra auſſi de la différente compoſition des tubes, puiſque cette variété entraîne une différence dans les atmoſphères, &c. On juge bien que, dans le Livre de l'Auteur, tout ceci doit être accompagné d'explications, fortifié de raiſonnements, appuyé d'expériences: nous

ne devons pas inſiſter ſur ces détails.

3°. Outre la difficulté que l'air a de s'inſinuer dans les cavités étroites du tube ; outre l'atmoſphère qui, rempliſſant ces cavités, en défend l'entrée à l'air groſſier & y conſtitue un milieu plus rare, le P. Gerdil admet encore une autre cauſe qui concourt vraiſemblablement à raréfier de plus en plus ce milieu. Cette cauſe eſt la vapeur qui s'éleve du fluide dans lequel on plonge le tube : vapeur dont l'exiſtence a été démontrée par des faits inconteſtables. On conçoit que cette vapeur doit toujours être accompagnée de quelque degré de chaleur, ſans quoi elle n'auroit pas la propriété de chaſſer l'air & de s'élever ; mais ce degré de chaleur, quel qu'il ſoit, doit augmenter l'expanſion de l'air contenu dans le tube, diminuer par conſéquent ſon reſſort & ſa

résistance, faciliter au liquide l'entrée du tube, & contribuer à son élévation au-dessus du niveau. Au reste les trois causes expliquées ci-dessus ont l'avantage de pouvoir exercer leur action dans la machine du vuide : principe de solution très-nécessaire aux Physiciens, puisque, dans cette machine, les phénomènes du Tube capillaire ont lieu comme dans l'air libre. L'Auteur explique encore cette partie très-au-long ; & l'on ne peut pas dire qu'il manque de clarté ou d'adresse ; qu'il croye son systême inférieur à celui des Newtoniens ; qu'il perde l'occasion de combattre les chefs de ce parti. Nous craignons seulement que la machine des trois causes ne soit trop compliquée pour avoir son principe dans la nature. Les Maîtres de l'Art en jugeront. Voici présentement un autre objet.

Dans nos Mémoires de Jan
Juin, 1755.

vier (Article 4[e]) nous nous ſommes auſſi engagés à rendre compte du Diſcours prononcé en 1750 par le même P. Gerdil, lorſqu'il prit poſſeſſion de la Chaire de Philoſophie morale qu'il occupe dans l'Univerſité de Turin. Ce Diſcours, avec tout ce qui l'accompagne, eſt d'une importance que nous ne pouvons faire concevoir au Lecteur, dans le peu d'eſpace qui nous reſte ici. L'Orateur s'y propoſe de montrer *que la vertu politique n'eſt pas moins néceſſaire dans la Monarchie, que dans l'Etat Républicain.* Cette propoſition eſt deſtinée à combattre la doctrine de l'*Eſprit des Loix*, Livre ſi exceſſivement préconiſé parmi nous ; & ſur lequel il faut encore attendre le jugement impartial de la poſtérité. Le Profeſſeur de Turin l'a prévenu, au moins ſur un des Articles fondamentaux de ce Livre, ſçavoir, que *la vertu*

est spécialement réservée aux Républiques ; qu'elle est inutile dans les Monarchies ; que, *sous le gouvernement d'un Monarque, les grandes choses se font avec le moins de vertu qu'il se peut, &c.* Toute la harangue, qu'on nous donne, contredit ces idées. Et d'abord on y expose le texte de l'*Esprit des Loix* touchant les trois Gouvernemens, Républicain, Monarchique, Despotique : on y rappelle les trois fameux principes, *vertu, honneur, crainte ;* le 1^r^ destiné à la République, le 2^e^ à la Monarchie, le 3^e^ à la domination du Despote : on y prend soin de bien représenter ce que l'Auteur entend par les termes de *vertu & d'honneur.* La vertu n'est ni le sentiment que la Religion inspire, ni l'intégrité des mœurs ; c'est l'amour de la Patrie ; c'est la disposition qui fait le bon Citoyen. L'honneur n'est point le desir d'une

gloire juſtement due à des actions vertueuſes ; c'eſt l'envie d'être eſtimé, d'être diſtingué : eſtime & diſtinction fondées ſur les préjugés du public & des particuliers.

Après cette eſpèce de prélude, l'Orateur fait voir, 1° Que la vertu ne doit pas être regardée comme étrangère au gouvernement Monarchique ; & voici ſon raiſonnement : L'Auteur de l'Eſprit des Loix, dit que, dans la Monarchie, la vertu eſt ſuppléée par les Loix : mais, ſelon lui-même, la Loi en général n'eſt que la droite raiſon entant qu'elle diſtingue le juſte de l'injuſte, & que par des ordres ou des défenſes pleines de ſageſſe, elle gouverne le genre humain. Toutes les Loix civiles & politiques ne ſont que des applications particulières de cette régle univerſelle ; elles ſe rapportent toutes, comme l'enſeigne Cicéron, à la lumière primitive que le Créateur

à mise en nous, &c. Or, si ces principes sont incontestables, comment pourra-t-on ne pas reconnoître qu'il y a un accord intime, un concert parfait entre la vertu & la loi ? Car qu'est-ce que la vertu sinon une disposition habituelle d'agir conformément à la droite raison, & par conséquent d'obéir à la loi ? S'il est donc vrai que toute Monarchie porte essentiellement sur l'autorité des Loix, ne faudra-t-il pas que la vertu influë aussi dans cette espèce de gouvernement ; ne sera-t-il pas nécessaire que ceux, qui sont chargés de commander, s'appliquent à développer & à proposer les obligations qui émanent de la droite raison ; & que ceux dont le partage est d'obéir, satisfassent à ces obligations ? Mais qu'est-ce que ce double devoir, sinon l'exercice de la vraie vertu politique ? Autant donc qu'il est impossible que la Monarchie sub-

ſiſte ſans Loix ; autant eſt-il chimérique de penſer qu'elle puiſſe ſe maintenir ſans vertu.

Pour donner plus d'éclat à ſon raiſonnement, le Profeſſeur conſidère le Monarque, les Grands & les Magiſtrats : il examine ce qui arrivera, dans les principes même de l'Eſprit des Loix, ſi le Monarque, les Grands & les Magiſtrats n'ont aucun égard aux droits de la vertu. La conſtitution de l'Etat n'en ſouffrira-t-elle pas ; le Gouvernement n'en ſera-t-il pas affoibli ? L'Auteur, *dit le P. Gerdil*, peint les vices des Grands avec plus d'énergie qu'aucun Poëte ne pourroit faire. Il avoit ſes vuës en cela : il prétendoit confirmer ſa thèſe, & perſuader à ſon Lecteur que les Monarchies ſubſiſtent & ſont même floriſſantes ſans le ſecours de la vertu. Cependant le même Ecrivain, indiquant les cauſes du dépériſſement des Monarchies, n'ou-

blie pas les vices des Grands : d'où il eſt aiſé de conclure que, dans le même ſujet, il ſe contredit d'une maniére ſenſible ; repréſentant tour à tour la vertu comme inutile & comme néceſſaire à l'Etat Monarchique. *Quid dicam de Regni Adminiſtris, Proceribus, atque Magiſtratibus? Hîc certè Doctoris, quem refellimus, conſtantia deſideratur. Nam cùm agens de Regni principio nititur è Regno dimovere ſedem virtutis, Procerum vitam atris adeò coloribus depingit, ut qui hominem deterrimum Poëta aliquis fictis conquiſitiſque vitiis deformatum vellet inducere, nullam tantam improbitatem, nullum tam turpe flagitii dedecus conjicere in ipſum, nihil denique inquinatius, perverſius, conturbatius effingere poſſet...... Verùm cùm cauſas illas diſtinctè & copiosè explicat, quibus regna depravantur atque intereunt, ut eſt politicæ rei*

consultissimus, non illa certè prætermittit, quæ multò antè descripserat, Procerum vitia; ex quo uno facilè intelligi potest, si Procerum vitiis labefactari statum regni posse non confitetur solum, verùm etiam contendit; perperàm ex iisdem vitiis concludere ipsum, nihil ad optimum Regni statum conservandum virtute opus esse.

2°. L'Orateur en vient à l'Honneur; & il montre que ce prétendu principe de la Monarchie, n'étant selon l'Esprit des Loix, que l'effet du préjugé, que le cri de l'ambition, que l'amour de soi-même, on ne peut rien concevoir de moins propre à remplacer les vertus, & à conserver un Etat : ceci entraîne un détail, où rentrent à tout instant les diverses maximes répandues dans l'Esprit des Loix, avec un bon nombre de contradictions que notre Auteur croit y avoir remarquées. Nous ne pouvons analyser toutes

les parties d'un ſujet ſi important ; mais ce n'eſt encore, pour ainſi dire, que l'eſquiſſe de tout l'ouvrage. Nous avons inſinué plus haut que cette harangue avoit ſes *accompagnemens* ; voici ce que c'eſt.

L'Auteur, perſuadé qu'un ſimple diſcours ne ſuffiſoit pas pour épuiſer la matière, donne, après ce diſcours, une eſpèce de traité ſur l'Eſprit des Loix, ou plutôt ſur quelques Articles de ce Livre ; par exemple, il examine ce que l'Auteur entend par le nom de *Vertu*, lorſqu'il enſeigne que la Vertu n'eſt point néceſſaire dans la Monarchie ; ce qu'on doit penſer des trois ſortes de Gouvernemens, Républicain, Monarchique, Deſpotique, matière qui influe ſi généralement dans tout l'*Eſprit des Loix* ; ce qu'il faut dire de l'eſprit d'égalité & de frugalité conſidéré par rapport à la Monarchie & à la République ; ce qu'il eſt à propos

de décider ſur la vertu propre des Rois, des Grands, des Miniſtres d'Etat, des Magiſtrats, &c.

L'Orateur de Turin paſſe aux Articles où l'Auteur de l'Eſprit des Loix traite de l'Empire de la Chine, de l'ancienne République Romaine, de la Secte des Stoïciens, de quelques Coûtumes des Grecs. Les contradictions de cet Ecrivain ſur les diverſes ſortes de Gouvernemens reviennent encore dans un Chapitre à part; & enfin le P. Gerdil termine ſon Livre par des obſervations ſur ce qui intéreſſe la Religion comparée avec la vertu politique. Mais ce dernier morceau ne touche que légerement l'Eſprit des Loix. C'eſt plutôt une diſſertation que l'Auteur n'a pas voulu perdre, qu'une diſcuſſion critique, relative au ſujet. Dans tous les autres points indiqués ci-deſſus, le Profeſſeur ſe renferme dans ſon objet, & preſſe

fort

fort l'adverſaire qu'il a entrepris de combattre ; donnons un exemple & finiſſons.

L'Auteur de l'Eſprit des Loix, *dit le P. Gerdil*, diſtingue trois ſortes de Gouvernemens ; la République, ſoit que tout le peuple y poſſéde la puiſſance ſuprême, ſoit que le gouvernement réſide entre les mains de quelques Citoyens notables ; la Monarchie où un ſeul eſt le maître, ſans préjudice néanmoins de l'autorité des Loix ; enfin le Gouvernement deſpotique, où un ſeul regne ſuivant ſon caprice, où la régle unique eſt ſa volonté, ſa paſſion : ſur quoi, *continue le Profeſſeur*, il vient d'abord en penſée de demander s'il exiſte quelque part un Gouvernement tel que le dernier : car enfin toute ſociété politique a des Loix conſtantes ; on y reconnoît des Chefs, des Magiſtrats, des conventions, des manières de pourſuivre ſon droit & de

ſe faire rendre juſtice : or comment toutes ces choſes peuvent-elles ſe trouver dans un Etat où il n'y a d'autre Loi que le caprice d'un ſeul homme? Que s'il exiſte, en quelque endroit du monde, un empire tel que celui-ci, on ne doit pas le mettre au nombre des Gouvernemens politiques ; on ne doit le regarder que comme l'abus ou la dépravation du gouvernement ; & il n'a pas plus de droit de tenir un rang parmi les Sociétés humaines, que l'anarchie ou la tyrannie. Mais venons-en aux exemples : s'il y a ſur la terre, un Empire deſpotique, c'eſt aſſurément celui des Turcs : cependant on voit dans cette nation, une forme de gouvernement conſtante, un corps de Loix, pluſieurs ordres de Magiſtrats ; & rarement on y introduit des nouveautés. Il n'y a rien de plus beau, ſelon l'Auteur de l'Eſprit des Loix, que le Gouvernement de la

Chine ; c'eſt néanmoins, à l'entendre, un Empire des plus deſpotiques. La Ruſſie, avant Pierre le Grand, ne connoiſſoit qu'un Gouvernement deſpotique ; l'Eſprit des Loix le décide ainſi : on ſçait toutefois que ce peuple avoit des Loix fixes & déterminées ; des mœurs anciennes & conſtantes ; que l'attachement même à ces Loix & à ces mœurs fut un des plus grands obſtacles qu'éprouva le Czar dans la réforme qu'il établit, &c.

La ſuite de cette diſcuſſion eſt fort belle: nous y renvoyons totalement les Lecteurs qui pourront ſe procurer des exemplaires de l'Ouvrage. Le P. Gerdil écrit en homme ſenſé, avec plus de gravité que d'élégance ; plutôt en Philoſophe qu'en Orateur ; & par-tout il témoigne les plus grands égards pour l'Auteur qu'il attaque.

ARTICLE LXII.

NOUVEAUX MÉMOIRES des Miſſions de la Compagnie de JESUS *dans le Levant; Tome IX.* in-12. *pages 414.* A Paris, chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques. M. DCC. LV.

ON a, dans ce Volume, ſix Lettres ou Relations, dont chacune contient des particularités curieuſes. La première ſur-tout a de grands droits pour ſe faire lire. On y trouve des anecdotes ſur les dernières années de la vie du fameux Thamas Kouli-kan, & ſur ſa mort. C'eſt préciſément la partie de ſon hiſtoire qu'on ſçavoit le moins, & celle qu'on deſiroit le plus de ſçavoir; parce qu'un rôle auſſi extraordinaire que le ſien, eſt cenſé ne pouvoir finir que par une cataſtrophe ſingulière.

La Relation de ces dernières ſcènes nous vient du premier Médecin de Thamas, & ce Médecin fut en même temps un François & un Frère Jéſuite : voilà encore un phénomène. Mais il faut ſçavoir que les Perſes d'aujourd'hui ne ſont pas les Perſes du temps de Cyrus ; qu'ils négligent toutes les ſciences, & que leurs Médecins, en particulier, ſont les plus ignorants hommes du monde. Dans une telle Barbarie, il n'eſt plus ſi ſurprenant qu'un François, qui ſçait préparer quelques remèdes, & traiter un petit nombre de maladies communes, brille comme un aſtre, ſe faſſe rechercher des Grands, & pénétre enfin juſqu'à la perſonne du Prince.

Il arriva donc en 1746, que Thamas Kouli-kan, prévenu d'eſtime pour les Médecins Européens, en demanda un à M. Pierſon, Réſident de la Compagnie du Com-

merce d'Angleterre. Celui-ci ne crut pas pouvoir mieux s'adreſſer qu'au F. Bazin, Auteur de la Relation. Son état l'attachoit aux Miſſionnaires, & les ſervices qu'on attendoit de lui, pour Thamas Kouli-kan, pouvoient être utiles à la Religion. C'eſt pour cela que les Supérieurs de ce Jéſuite François le donnerent à M. Pierſon, qui en fit ſa cour à Thamas. Il falloit avoir quelque fermeté d'ame pour ſe charger de la ſanté d'un Monarque extrême dans toutes ſes paſſions, & auſſi cruel, lui ſeul, que Tibère, Caligula, Néron, Domitien, l'avoient été tous enſemble.

Le F. Bazin connoiſſoit le caractère du Prince, auquel il alloit être attaché. Dès l'année 1741, il l'avoit ſuivi dans ſes expéditions militaires; la relation n'en dit pas le motif: mais il paroît que c'étoit pour rendre ſervice aux Seigneurs Perſans, qui donnoient plus volontiers

leur confiance à cet Etranger qu'à leurs propres Médecins. Quoi qu'il en soit, Thamas Kouli-kan étoit alors (en 1741) au plus haut période de sa gloire. Il avoit conquis l'Inde & dépouillé le Mogol : les richesses qu'il avoit rapportées de cette expédition, étoient immenses. » Je n'ai jamais sçû, *dit l'Auteur de la Relation*, à quoi ce » trésor pouvoit monter ; mais je » sçais qu'à la mort de Thamas, » tout l'or & tout l'argent mon» noyés furent apportés à Maschet » (Province du Khorasan) dans des » coffres, dont deux faisoient la » charge d'un chameau. Je les ai » vûs entassés dans la place publi» que ; ils formoient une espèce de » montagne aussi haute que la Mai» son Royale de Maschet. « Ceci n'indique que les richesses en espèces d'or & d'argent ; les meubles précieux surpassent tout ce qu'on a imaginé jusqu'ici en ce genre :

par exemple, le Trône, apporté des Indes par ce Conquérant, avoit ſix pieds en quarré ſur dix de hauteur. On y voyoit huit colomnes, toutes garnies de diamans & de perles. L'Impériale, en dedans & en dehors, étoit chargée de rubis & de d'émeraudes, ſurmontée de deux paons qui avoient, à chaque bout des plumes de la queue, une grande émeraude & des pierreries ſans nombre, ajuſtées à-peu-près ſur les couleurs différentes de cet oiſeau. Thamas Kouli-kan avoit cinq autres Trônes de la plus grande magnificence; & il en fit faire un, qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries, & d'un très-bel ouvrage.

La Relation que nous analyſons, ne rappelle qu'en peu de mots l'irruption de Thamas dans le Mogol, & nous remarquons même, en cet endroit, une mépriſe qui devroit être corrigée dans une ſeconde Edi-

tion. Thamas, ſelon l'Auteur, ayant détrôné le Sophi Schah Thamas, mit à ſa place un fils de ce Monarque, lequel étoit encore au berceau; & pour lui-même il ne prit que le titre de *Velinhamet* ou *Diſtributeur des Graces.* Juſques-là tout eſt exact dans la Relation. Mais elle continue d'appeller Thamas *Velinhamet*, au temps même de l'entrepriſe faite ſur le Mogol. Or il eſt certain qu'alors Thamas Kouli-kan avoit pris la qualité de Roi, & qu'il jouiſſoit de tous les droits de cette ſuprême dignité; ce fut au mois de Mars 1736, que cet ambitieux s'empara du Trône; & l'expédition du Mogol n'eſt que de l'année 1738. Elle ne fut même conſommée qu'en 1739; la Relation du Frère Bazin s'accorde en ceci avec toutes les autres.

Si l'on en excepte la mépriſe que nous venons de marquer; (mépriſe qui conſiſte à n'avoir pas

tenu compte de la démarche que fit Thamas, en passant du grade de *Velinhamet* à la Royauté;) il nous semble que les autres détails de la Relation méritent la préférence sur tout ce qu'on a écrit des commencemens, des progrès, des succès & de la fin du trop célèbre Thamas Kouli-kan. Ainsi, par exemple, nous croirions assez que cet Usurpateur n'étoit point fils d'un Gouverneur de Place dans le Khorassan, comme l'ont écrit divers Voyageurs; mais que son père étoit un simple *Chamélier*, c'est-à-dire, *un homme qui avoit des chameaux, & qui faisoit métier de transporter des marchandises, & de conduire des caravanes:* c'est ce que le F. Bazin avoit appris de quelques soldats, compatriotes de Thamas, & compagnons de sa fortune. Il vaut mieux aussi s'en rapporter à cet Auteur sur les excès monstrueux de cruauté & d'ava-

rice, dont le règne de Thamas fut souillé, que de reconnoître en lui, d'après le portrait qu'en a fait un Anglois,* de la modération, de la libéralité, de la justice, de l'humanité même : qualités qui sont totalement démenties par les traits suivans : » Il courut un risque ex-
» trême à l'attaque d'un défilé, les
» balles siffloient autour de lui de
» toutes parts. Un Officier accou-
» rut, & pour le garantir se plaça
» un peu au-dessus, du côté où le
» risque paroissoit plus grand. De
» retour à sa tente, Thamas le fit
» appeller ; l'Officier y courut dans
» l'espoir d'une récompense digne
» de l'action & proportionnée au
» service. Pourquoi, lui dit le
» Prince, vous êtes-vous placé
» devant moi ? Pour sauver votre

* Ce Portrait est dans la Bibliothèque Britannique, & dans le Dictionnaire de M. De Chauffepié.

» vie, répondit l'Officier, au péril » de la mienne. Hé quoi! me » prens-tu pour un homme sans » cœur, lui dit le Monarque irrité; » qu'on l'étrangle. La sentence fut » exécutée dans le moment.« Thamas Kouli-kan avoit un fils nommé Reza Couli-Mirza. Ce jeune Prince fut soupçonné *d'avoir aposté un assassin pour attenter à la vie de son père*. Il eut beau nier constamment le parricide qu'on lui imputoit; & la confiance avec laquelle il étoit venu se livrer lui-même, & défendre sa cause, le justifioit assez aux yeux du Public. Thamas lui fit crever les yeux: „ Plusieurs » Grands du Royaume, témoins » de l'exécution, resterent dans ce » silence d'étonnement & d'hor- » reur que produisent les évene- » mens barbares & inattendus; il » leur fit un crime à leur tour, de » ne s'être pas offerts au supplice » à la place de son fils, & il en fit

„ étrangler cinquante le même jour „ en sa présence.“ Imaginez l'Histoire des Ours & des Tygres, c'est la vie de Thamas Kouli-kan, surtout vers la fin de son règne. Il abbatoit les têtes des hommes, comme un de ses prédécesseurs avoit abbatu celles des animaux à la chasse. S'il eût encore regné 20 ans sur la Perse, c'en étoit fait des habitans & des biens; tout eût péri, tout eût été envahi. Mais le moment arrive enfin, où la Providence ne permet plus qu'on insulte à l'humanité.

Au commencement de 1747, ce Tyran sortit d'Ispaham sa Capitale, qu'il avoit inondée de sang & épuisée d'argent. Il s'avança vers la Province du Khorassan où étoient ses trésors. Il campoit toujours, & l'on nous donne même ici un plan curieux de la disposition de son camp. Comme il devenoit plus furieux de jour en jour; ses ennemis

se multiplioient, & ses soupçons croissoient à proportion. Il avoit un neveu, Ali-kan, pour qui l'on s'intéressoit dans l'armée; mais il n'avoit garde de s'y rendre, parce que le cruel Thamas se défioit de lui. Les partisans d'Ali étoient le Capitaine des Gardes (Mahomet Koulikan,) & l'Intendant du Palais (Salakan,) deux Officiers que leurs emplois mettoient en état d'approcher la Personne de Thamas, & d'entreprendre quelque coup d'éclat.

Ils étoient perdus, s'ils n'avoient exécuté promptement le dessein de faire périr cet usurpateur. Le lendemain il devoit les faire massacrer, avec tous les Officiers des Gardes, par un Corps d'Aghvans, auquel il avoit donné sa confiance. Mais la nuit même, qui étoit celle du 19 au 20 de Juin, » les conjurés entrerent dans l'enceinte du » Pavillon Royal, rompant & brisant tout ce qui s'opposoit à leur

» passage. Ils pénétrerent jusqu'au
» lieu où dormoit Thamas Kouli-
» kan : le bruit qu'ils firent en en-
» trant, le réveilla. Qui est-ce,
» s'écria-t-il d'une voix effrayante?
» Où est mon sabre ? Qu'on me
» donne mes armes. A ces mots les
» Assassins furent épouvantés & se
» retirerent. Mais à peine avoient-
» ils fait quelques pas que les
» deux Chefs de la conjuration se
» présenterent, & les ayant rassu-
» rés, les forcerent à rentrer avec
» eux. Thamas n'étoit pas encore
» habillé. Mahomet Kouli-kan
» courut le premier, & lui déchar-
» gea un grand coup de sabre qui
» le renversa; deux ou trois autres
» suivirent cet exemple. Ce mal-
» heureux Prince, nageant dans son
» sang, fit quelques efforts pour se
» relever, mais la force lui man-
» qua. *Pourquoi me tuez-vous ?*
» s'écria-t-il, *laissez-moi la vie, &*
» *tout ce que je possede est à vous.*

Juin, 1755.

» Il parloit encore lorſque Sala-
» kan fondit ſur lui le ſabre à la
» main & lui coupa la tête, qu'il
» remit entre les mains d'un ſoldat,
» pour la porter à Ali-kan.

Ainſi périt Thamas Kouli-kan à l'âge de 65 ou 66 ans : d'autres Relations ne lui en donnent que 59 : ſon premier Médecin, témoin oculaire de tout ce qu'on vient de raconter, doit en être cru ſur ce point, comme ſur tout l'extérieur de Thamas qu'on n'oublie point ici. Après la mort du Tyran, ce fut une confuſion horrible dans le camp & dans le chemin, qui conduiſoit à Maſchet, où la plûpart des Officiers de Thamas, & en particulier l'Auteur de la Relation, voulurent ſe rendre. Celui-ci achève le récit de ſes aventures qu'on lira volontiers, ainſi que l'Hiſtoire des révolutions qui ſuivirent la mort de Thamas : c'eſt le ſujet de la ſeconde Lettre.

La troisième est d'un Missionnaire Jésuite, nommé le P. Desvignes, résidant à Julfa, près d'Ispaham. Il explique ici l'état actuel de cette Mission, & les occasions très-fréquentes qu'ont eu les Catholiques de souffrir toutes sortes de mauvais traitemens de la part du Patriarche, des Evêques & des Prêtres Arméniens. Sous le règne tumultueux de Thamas Kouli-kan, ces Schismatiques n'ont épargné ni sollicitations, ni présens, ni calomnies, ni violences pour faire chasser les Missionnaires, & pour détruire l'attachement qu'ont encore quelques familles à l'Eglise Romaine. Mais la Providence n'a pas permis que leurs intrigues eussent le succès qu'ils avoient espéré. » On a vû, *dit la Lettre*, dans » ces temps orageux, des prodiges » de valeur & de générosité Chré- » tienne ; des fidèles, résister en » face aux Prêtres Schismatiques

» & aux Vertabiets (ce ſont les
» Docteurs de la Secte) qui vou-
» loient les conduire malgré eux
» à l'Egliſe des Arméniens ; un
» père ſe faire l'Apôtre de ſa mai-
» ſon, qui s'étoit pervertie pen-
» dant ſon abſence, & la rendre
» Catholique ; une veuve conver-
» tir ſa famille entière, & l'attirer
» à la vraie foi, par ſes diſcours,
» par ſa piété, par ſon exemple.
» On a vû un enfant de dix à
» douze ans ſe mettre dans le riſ-
» que de mourir, & mourir en
» effet victime de ſa fermeté. Il
» étoit fils d'un païſan, des envi-
» rons de Julfa, & il commençoit
» à fréquenter l'école Catholique.
» Son père, qui étoit Arménien,
» entreprit de lui faire abjurer ſa
» foi : careſſes, ſollicitations, lar-
» mes, prières, tout fut employé.
» On eut recours aux menaces, le
» père employa les rigueurs, l'en-
» fant les ſouffrit ſans ſe plaindre,

» & sa résistance fut invincible.
» Les mauvais traitemens furent
» portés à une si grande violence
» qu'il en tomba malade, & perdit
» la vie sans avoir rien perdu de sa
» constance & de sa foi.

On rappelle ici quelques traits de la doctrine Schismatique des Arméniens. Ils anathématisent quatre fois l'année, en cérémonie, le Concile de Calcédoine, le Pape saint Léon, & l'Eglise Romaine; ils ne croient ni le Jugement particulier, ni le Purgatoire; & ils font cependant des prières pour les morts. A la Messe, ils ne mettent point d'eau dans le calice, & ils traitent d'hérétiques ceux qui en mettent. Dans le temps du jeûne, ils mangent à toute heure, & ils n'en font aucun scrupule, pourvû qu'ils ne mangent point de mets défendus, &c.

On n'oublie pas non plus, dans cette Lettre, la traduction, qui fut

faite en Perſan, des Livres de l'ancien & du nouveau Teſtament ſous le règne & par l'ordre de Thamas Kouli-kan. Nous avions lû cette anecdote, dans le voyage de M. Otter, avec des particularités qui ne ſont pas dans la Lettre du P. Deſvignes, témoin oculaire, & du nombre des Traducteurs. Par exemple, M. Otter dit que Thamas Kouli-kan avoit auſſi ordonné de traduire l'Alcoran en Langue Perſanne, & que quand on vint lui préſenter toutes ces Verſions, il ſe mocqua de la Religion Chrétienne, de celle des Juifs, de Mahomet & d'Ali, & qu'*il fit enfermer ces Ouvrages dans une Caſſette, diſant que, ſi Dieu lui laiſſoit la vie, il eſpéroit donner aux hommes une Religion beaucoup meilleure que toutes celles qui avoient été connues juſqu'alors.* La Lettre du Miſſionnaire ne rapporte point ce fait; elle marque ſimplement que, quand

on préſenta au Roi la Traduction de la Bible, (on ne parle point ici de l'Alcoran,) Thamas *dit qu'il n'avoit pas le temps de l'examiner ; que d'ailleurs, comme il n'y avoit qu'un Dieu, il ne pouvoit y avoir qu'un Prophète :* paroles qui ne témoigneroient pas auſſi crûment que celles du récit de M. Otter, qu'il n'y avoit aucune eſpèce de Religion dans l'ame de ce Conquérant. Mais quoi qu'il en ſoit, cette Verſion Perſanne de la Bible n'a eu aucun effet ; & les Traducteurs, eux-mêmes, n'ont *pû en avoir un exemplaire :* ce qui prouveroit qu'ils avoient fait la faute de n'en point garder de copie.

La quatrième a pour Auteur le P. Chabert auſſi Jéſuite, & raconte l'empriſonnement des Miſſionnaires de Damas, ſçavoir du Supérieur des Capucins & de trois Jéſuites. C'étoit une véxation du Bacha & de ſes Officiers, qui vouloient

avoir de l'argent. Cette Lettre est suivie de l'histoire des différentes persécutions, exercées contre les Catholiques d'Alep & de Damas. C'étoit l'effet des intrigues d'un faux Patriarche d'Antioche, nommé Sylvestre, grand ennemi de l'Eglise Romaine ; & du caractère le plus brouillon. Après bien des excès dont la Relation rend compte, l'Ambassadeur de France, M. le Comte de Castellane, eut le crédit de faire ordonner, par le Grand Seigneur, la déposition de cet intrus, & depuis ce temps-là les Eglises Catholiques ont été tranquilles.

La cinquième Pièce de ce Recueil est une Description de la Ville de Salonique, qui est l'ancienne Thessalonique si célèbre par la prédication de saint Paul, & par deux Epîtres de ce grand Apôtre. C'est encore une Ville considérable, mais peu forte, n'ayant ni ouvrage exté-

rieur, ni fossés, ni murailles terrassées. On y entretient pourtant *une espèce de Garnison de sept à huit cents Janissaires, la plûpart mariés & peu aguerris : leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du Grand Seigneur, & quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette espèce de petite guerre, & c'est la seule qu'ils entendent.*

Trois différentes Nations habitent Salonique, & toutes ensemble font environ 40 mille ames, 10 mille Turcs, autant de Grecs & 20 mille Juifs. Ce qui fait que ces derniers sont en si grand nombre, c'est qu'on leur accorde beaucoup de liberté. Ils ont une espèce de Gouvernement, trente Synagogues ouvertes, des Ecoles publiques, & des Privilèges pour le Commerce. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort méprisés des Turcs & des Chrétiens ; la destinée de ce

peuple étant de se trouver répandu par-tout, séparé de tout le monde, mal accueilli des honnêtes gens, & privé de toute considération.

Les Grecs de Thessalonique, quoique la plûpart élevés dans le Schisme, paroissent néanmoins peu aliénés du Rit Latin, & ils témoignent, en particulier, beaucoup d'estime pour les François. On remarque ici des traits singuliers de l'ignorance de leurs Pasteurs; jusques-là même qu'un Papas de la campagne vint demander un jour à un Papas de la ville, *s'il est vrai que Jesus-Christ est Dieu.* On peut juger d'une Eglise, où il se trouve des Conducteurs si peu capables de se conduire eux-mêmes.

Il y a d'autres particularités curieuses dans cette Description, surtout en ce qui concerne quelques antiquités de Salonique. On y voit encore un vaste Portail ou Arc-de-triomphe de 50 pieds de haut sur

30 ou 35 de large ; il eſt ſoutenu par de gros pilaſtres ou maſſifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux & d'hommes armés, plus petits de moitié que le naturel. Ces figures bien conſervées ne ſont pas d'un ouvrage fort délicat. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurele ; mais le goût meſquin des figures pourroit infirmer cette opinion.

On montre auſſi, dans Salonique, comme un reſte de Théatre, de Temple ou de Portique, ſix groſſes colonnes de marbre blanc, d'un ordre ſimple, ayant leur architrave, leur friſe & leur corniche ; au-deſſous ſont des pilaſtres de marbre, ſéparés les uns des autres par un eſpace vuide. A ces pilaſtres, qui ont ſept ou huit pieds de hauteur, ſont adoſſées, des deux côtés, des figures humaines en demi-relief & de taille naturelle : ouvrage qui

paroît d'un ſiècle où floriſſoient les Beaux-Arts.

Ces antiquités, au reſte, & quelques autres, ſont peu de choſe, ſi l'on conſidère l'importance de la Ville, & la figure qu'elle a faite autrefois dans la Macédoine & dans l'Empire Romain. Probablement le temps & les guerres auront détruit la plus grande partie des monumens qui la décoroient. Mais d'ailleurs quand une Ville appartient à des Turcs, on ne demande point pourquoi il ne s'y conſerve rien de beau. Cette Nation eſt faite pour effacer toutes les traces des Arts, & pour y ſubſtituer celles de la Barbarie.

L'Auteur de la Deſcription de Salonique eſt le P. Jean-Baptiſte Souciet, qui a fait un ſéjour de ſept ans dans cette Ville. On donne auſſi de lui une *Relation de l'établiſſement & des progrès de la Miſſion de Salonique ; extraite des*

Mémoires du P. Braconnier, Fondateur de cette Miſſion ; c'eſt la dernière Pièce de ce Recueil. On y trouve des obſervations intéreſſantes pour la Religion, pour l'Hiſtoire, pour la Géographie ; avec la copie de quelques inſcriptions trouvées près de Philippes, ancienne Ville de Macédoine. Nous laiſſons aux Sçavans le ſoin de les comparer avec celles de Gruter ; & nous finiſſons en aſſurant que ce Volume peut faire plaiſir à beaucoup de Lecteurs par la variété, la nouveauté & l'importance des objets qu'il préſente.

ARTICLE LXIII.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Sciences, année 1750 ; avec les Mémoires de Mathématique & de Phyſique, pour la même année ; tirés

des Regiſtres de cette Académie. A Paris, de l'Imprimerie Royale ; Vol. *in*-4°. pag. 621. M. DCC. LIV. *Suite de l'Article LV. au mois de Mai.*

DANS les *Mémoires* de cette année, il n'y a plus que trois Articles dont nous ayions à rendre compte. Le premier eſt *le VIII*ᵉ *Mémoire* de M. Guettard, *ſur les glandes des plantes ; & le VII*ᵉ *ſur l'uſage que l'on peut faire de ces parties, dans l'établiſſement des genres des plantes.* Ce célèbre Botaniſte y continue ſon travail ſur les genres que M. Linnæus n'a pas décidés : toutes ſes obſervations tendent à tirer ces genres de l'état douteux & incertain où ils étoient demeurés.

Le *Neſflier*, l'*Aliſier* & le *Sorbier* ont, aux yeux de M. G., une affinité ſi marquée, qu'il n'a pû leur aſſigner aucune *différence bien*

conſtante. La quantité de leurs glandes & de leurs filets, comme leur couleur, ne diffère que du plus au moins, & cette différence ne ſuffit pas pour établir une diſtinction formelle. Entre la *Barbe de chevre* & les *Filipendules*, les rapports ſont encore plus ſenſibles. Le *Ceriſier* & le *Prunier* ſont deux genres, dont le premier a deux, & le ſecond trois eſpèces.

La réunion des *Quintefeuilles* avec les *Potentilles*, que M. Linnæus croyoit faiſable & que M. Haller a faite, eſt ici, en partie, confirmée par les obſervations de notre laborieux Académicien. Il ne diſtingue les *Quintefeuilles* des *Potentilles* que par leurs glandes à *cupules*, & il réunit la *Dalechamp* aux vraies *Tithymales*. Les amateurs de la Botanique recueilleront précieuſement toutes les obſervations de M. G. ſur l'*Argemone*, la *Chélidoine*, la *Boccone*,

le *Caprier*, les *Breynia*, les *Triumphetti*, l'*Hélio-carpos*, les *Renoncules*, les *Queues de souris*, les *Sagettes*, les *Flutes à Berger*, les *Marrubes*, les *Pimprenelles*, les *Poterium*, la *Bosia*, l'*Orme*, le *Micocoulier*, les *Tribules*, & les *Fagonia*.

M. G. ne veut pas qu'on confonde les *Tragacanthes* & les *Pelecinus* avec les *Astragales*; il forme un nouveau genre des *Morgelines*, & par conséquent il les sépare des *Myosotis* (oreille de souris.) Les *Arrête-bœufs* & les *Crotalaires* lui paroissent devoir constituer deux genres. Il laisse douteuse la réunion des *Ophris*, des *Nids-d'oiseau*, & des *Helleborines*. Mais les *Troenes* & les *Jasmins*, par ses observations, se réunissent en un seul genre. Les *Kleinia* & les *Porophillum* sont deux genres qu'il laisse subsister. Il établit plutôt qu'il ne détruit la réunion des *Arbres*

de vie avec les *Cyprés.* Dans la *Nielle* & la *Garidelle*, il ne trouve que la fleur qui s'oppoſe à leur réunion ; il porte le même jugement du *Maronnier d'Inde* & du *Maronnier rouge.* C'eſt à regret que nous coulons ſi légèrement ſur toutes ces obſervations, où M. G. réſout tant de queſtions, corrige tant d'erreurs, & réforme même quelquefois ſes propres idées, ou du moins les rectifie.

Les *Obſervations météorologiques*, que M. De Fouchy a faites à l'Obſervatoire Royal en 1750, nous apprennent que la quantité de pluie tombée cette année fut de 20 pouces 10 lignes $\frac{1}{6}$; que dans le plus grand froid, de la même année, la liqueur du Thermomètre de M. De Réaumur deſcendit à $5\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous de la congélation, le 6 Janvier à 7 heures du matin ; & qu'elle monta $27\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus de la congélation

dans la plus grande chaleur, le 22 & le 26 Juillet.

Le dernier Mémoire de ce Volume a été envoyé à l'Académie par la Société Royale de Montpellier. L'Auteur de ce Mémoire, M. Montet, y expose la méthode de faire le verd de gris, matière qui entre dans la composition de tant de remèdes, & qui sert à tant d'Artistes, notamment aux Peintres. A cette pratique l'Auteur joint la Théorie *de la formation* qu'il a décrite. Dans l'Extrait que nous avons fait de ce Mémoire, nous croyons en avoir recueilli toute la doctrine essentielle, & nous espérons qu'on s'instruira volontiers sur des manipulations qui ne sont guères connues qu'à Montpellier. Ceux qui ont lû le Mémoire que M. Serane publia sur le même sujet en 1714, reconnoîtront, par celui de M. Montet, que l'Art, depuis ce temps-là, s'est perfectionné.

Le cuivre d'Allemagne, & ſurtout celui de Suède, étant le plus doux & le plus traitable ſous le marteau, eſt le meilleur pour faire le verd de gris : on le prépare à la diſſolution en poliſſant ſa ſurface, & en levant les inégalités que le ciſeau laiſſe ſur le bord des lames. Quand elles ſont neuves, on les enſévelit pendant trois ou quatre jours dans du verd de gris, dont l'acide ſurabondant les pénétre & facilite la diſſolution. Comme les vaiſſeaux dont on ſe ſert pour cette opération, ſont poreux, on a ſoin de les abbreuver de *vinaſſe* * ou de vin, l'eſpace de huit jours : pendant qu'ils y trempent, il s'attache à leurs parois des parties tartareuſes qu'on détache & qu'on emporte en lavant ces vaiſſeaux avec la même liqueur : le

* C'eſt du *vin* qui a ſervi à la préparation du verd de gris.

ſervice qu'on en tire, ne fait que les améliorer, pourvû qu'en les écurant avec du ſable & de la vinaſſe, on les dépouille de toutes les parties graſſes & mucilagineuſes, qui les *engraiſſent*, & font obſtacle à la formation du verd de gris.

On met dans chaque vaiſſeau cent lames de cuivre, plus ou moins : plus on y en peut placer, moins on conſomme de vin. Les vins verds, aigres, moiſis, doux, ne conviennent point à l'opération ; elle exige des vins ſpiritueux & très-inflammables.

Les rafles, qui ſont la partie ligneuſe d'où pendent les grains de raiſins, ſont un des principaux agens de cette diſſolution. Après les avoir fait ſécher au ſoleil & à l'abri de toute pluie, on les macère dans la vinaſſe ou dans du vin : quand elles y ont trempé 8 jours, on les étend un moment, ſur une corbeille où elles égouttent : en-

ſuite, en les mêlant bien, on en forme des pélotons dont chacun eſt de deux livres quand ces rafles ſont ſéches, & de quatre quand elles ſont imbibées. Alors on les met dans le vaſe de terre, & on verſe deſſus quatre pintes de vin, meſure de Paris; pour les mieux *aviner*, on les retourne *ſens deſſus deſſous*: enfin on couvre le vaſe d'un couvercle qui le ferme exactement, ce couvercle ſe fait avec des ronces & de la paille de ſeigle.

Au bout de deux jours, on remue les rafles qui trempent toujours dans le vin, & de temps en temps on examine ſi la fermentation acide commence. Quand les rafles ſont trop chaudes, on les agite. Quand la fermentation a acquis le degré néceſſaire, on le reconnoît à la couleur du vin devenu louche, & à l'odeur forte & pénétrante qu'exhalent les rafles, ou à une roſée répandue ſur celles

qui sont placées vers le milieu de la couche supérieure. C'est-là l'instant qu'il faut saisir pour ranger, dans le vase avec les rafles, les lames, & les faire *couver*. Si on manque cet instant, l'esprit acide, *le plus pénétrant & le plus volatil*, qui est le principal agent de cette dissolution, se dissipe. En rangeant dans le vase, les lames de cuivre chauffées & les rafles *couche par couche*, on observe que la première & la dernière couche soient de rafles. Avant que de couvrir le vaisseau avec le même couvercle, on en retire le vin devenu vinasse: par-là le verd de gris, sans en être moins beau, est plus abondant.

Lorsqu'on apperçoit sur les lames verdies, qu'on visite au bout de trois ou quatre jours, des points blancs, qui ne sont qu'une cristallisation, on retire promptement ces lames, qui sont alors *cotonées*. Les rafles peuvent encore servir sans

nouvelle préparation, à moins qu'elles ne ſoient engraiſſées, c'eſt-à-dire, enduites d'une huile mucilagineuſe. En un mot, il faut empêcher qu'aucune ſubſtance aqueuſe, graſſe, ou huileuſe s'empare, ou même approche de tout ce qui ſert à faire le verd de gris.

Dès que les lames ſont cotonnées, on les tire du vaſe pour les mettre trois ou quatre jours *au relais*, c'eſt-à-dire, à ſécher ſur un de leurs côtés dans un coin de la cave. Pendant le temps du relais, le verd de gris ſe nourrit; au coup d'œil on décide de ſa perfection. C'eſt alors que la matière ſe diſſout, ſe gonfle, s'étend, & forme une eſpèce de mouſſe unie, verte; on la racle *ſoigneuſement* avec un couteau émouſſé, c'eſt le verd de gris ou le *verdet*.

Les lames étant raclées, on les expoſe à l'air libre, ou on les enferme dans une caiſſe de bois pour

les faire ſécher, & par-là les préparer à une ſeconde opération. Si elles ſont trop minces, pour qu'on puiſſe les racler ſans les plier & les rompre, on les vend aux Chaudronniers qui les fondent pour leur uſage.

Pour multiplier les opérations & les profits, il faut toujours avoir le double de ce qu'on peut mettre de lames en diſſolution dans les vaſes qu'on poſſéde : alors les vaiſſeaux & les rafles ne reſtent jamais oiſifs : une partie des lames cotonne, pendant que l'autre eſt au relais : celles-ci n'en ſortent que pour rentrer dans les vaiſſeaux que celles-là quittent : ainſi les lames ſe remplacent continuellement tandis qu'elles peuvent fournir à la diſſolution.

Chaque fois qu'on remplit les vaſes, on y verſe la même quantité de vin : celui qu'on en tire, ſe dépoſe dans des auges ou dans des

tonneaux, c'eſt alors qu'on l'appelle *vinaſſe*. Quand elle devient claire & foible, on la jette. Avant que d'envoyer le verd de gris à ſa deſtination, on le paîtrit dans ces grandes auges où on conſerve la vinaſſe. Enfin on le met dans des ſacs de peau blanche, qu'on laiſſe ſécher à l'air : le verd de gris s'y durcit, & ne fait qu'une maſſe.

La vinaſſe ternit quelquefois la couleur du verd de gris : M. Montet a trouvé un remède à cet inconvénient; c'eſt de diſtiller la vinaſſe dans de grandes cornues : des trois parties que donne cette diſtillation, il en retire deux; la liqueur qui reſte, eſt un eſprit de vinaigre fort foible; l'Auteur s'en ſert pour paîtrir le verd de gris, dont ce vinaigre n'altère jamais la couleur.

La Théorie de M. Montet, ſur la formation du verd de gris, prouve que le vin & les rafles y concourent enſemble : le vin y fournit un

acide modifié par la partie inflammable ; les rafles qui ſe chargent de cet acide modifié, l'inſinuent dans les lames de cuivre, *lors du couvage*, & y mêlent un levain, qui provoque la fermentation requiſe pour la diſſolution. Quelque fidèle que ſoit cet extrait, il y manque cependant des détails qui, pour n'être pas eſſentiels, n'en ſont pas moins curieux & inſtructifs. Ainſi nous exhortons à recourir au Mémoire, ceux qui pourront ſe le procurer.

Nous allons maintenant revenir à l'Hiſtoire de l'Académie : d'abord nous rendrons compte des Eloges qu'elle nous préſente, enſuite nous viendrons aux Obſervations de Phyſique générale.

Eloge de M. le Duc d'Aiguillon. Armand-Louis Du Pleſſis de Richelieu, Duc d'Aiguillon, naquit à Londres en 1683. Son Pere M. le Marquis de Richelieu, de

retour en France en 1688, n'oublia rien pour donner à son fils la meilleure éducation. Apprendre le Latin, l'Allemand, l'Italien & l'Anglois, ce ne fut pour le jeune Comte d'Agenois qu'un amusement de son enfance.

Dans cet Eloge, l'Historien de l'Académie peint, avec énergie, l'inclination forte & les dispositions heureuses que M. le Comte d'Agenois avoit pour la guerre. Son ardeur martiale l'arracha promptement aux faveurs que les Muses lui prodiguoient, & le fit entrer aux Mousquetaires. Il ne quitta cette Ecole que pour prendre une Compagnie dans le Régiment de Toulouse. A la malheureuse journée de Ramilly, ce Régiment fut fort maltraité : la troupe de M. le Comte d'Agenois y fut enveloppée & taillée en pièces. Quoique chargé de blessures, le Capitaine ne voulut jamais se rendre ; avec le

peu de monde qui lui reſtoit, il ſçut ſe dégager des Eſcadrons ennemis, & retourner au camp. A la fin de la campagne, il fut mis à la tête du Régiment qu'il avoit eu pour témoin de ſa valeur. En 1714, un léger mécontentement lui fit quitter le Service.

M. le Comte d'Agenois ſe retira en même temps de la Cour, où ſon nom & ſon mérite pouvoient lui acquérir la plus haute conſidération. Son Château de Vereſt lui offroit une ſolitude charmante. Son goût s'y borna au commerce des Sciences & des Arts. Dans la douceur d'un loiſir ſtudieux, il fit des progrès qu'il ne dut qu'à la beauté de ſon génie auſſi facile que ſolide. Là, ſans autres maîtres que ſes talens naturels, il devint, ſelon ſon Hiſtorien, *Peintre*, *Deſſinateur*, & *Architecte*. Dans ſes jardins & dans ſon parc, il ſema des ornemens, dont le goût & l'intelligence

feroient honneur aux plus grands Artiſtes. N'ayant pour le ſeconder que d'ignorans manœuvres dont il dirigeoit les travaux, il conſtruiſit un aqueduc ſous le côteau, qui rend ſi agréable la ſituation de Vereſt.

Un laboratoire chymique, & un cabinet d'hiſtoire naturelle étoient l'école que M. le Comte d'Agenois s'étoit procurée, pour étudier la Phyſique, & pour en percer les plus profonds myſtères. De ce Lycée domeſtique, où les productions & les élémens de la nature étoient ſoumis à ſes regards & à ſes manipulations, il s'élevoit aux ſpéculations les plus métaphyſiques. On a conſervé ſes Lettres à M. le Cardinal de Polignac : une queſtion qui eſt l'écueil de pluſieurs Phyſiciens, & le déſeſpoir de preſque tous les autres, la diviſibilité de la matière, commit enſemble ces deux illuſtres Athlètes. Dans une diſpute où la préciſion

doit être ſi rigide, M. le Comte d'Agenois expoſe & ſoûtient ſon ſentiment avec autant de graces & de politeſſe, que de force & de ſubtilité.

M. le Comte d'Agenois n'avoit ni ces dignités qui flattent le courtiſan, ni ces ſentimens qui les font déſirer; ainſi quand les bienſéances de ſon rang le faiſoient paroître à la Cour, il n'y montroit que ce qu'on y voit le moins, un Seigneur ſans intrigues & ſans ambition, un Sage ſans fard & ſans artifice. Un mérite ſi précieux & ſi modeſte n'échappa point aux yeux du Monarque : ce fut en ſa faveur que la terre d'Aiguillon fut érigée en Duché-Pairie, l'an 1731. Cette décoration ne refroidit, ni ſa paſſion pour les Arts & les Sciences, ni ſon amour pour la belle Littérature. M. De Fouchy nous rappelle ici le ſouvenir de ces Poëſies légeres & aiſées qui échappoient

quelquefois à M. le Duc d'Aiguillon, & qu'Apollon n'inſpire guères qu'aux gens de qualité.

Ce fut en 1744 que ce Seigneur ſi lettré fut reçu à l'Académie : aſſidu aux Aſſemblées de cette Compagnie, ſur-tout quand elle l'eut à ſa tête en qualité de Préſident, il en remplit les fonctions avec le zéle du devoir, & avec l'éclat du ſçavoir. En 1748, ſa ſanté fut dérangée par une attaque d'apopléxie : alors il tomba dans un état de langueur & de ſouffrance, qui n'altera ni ſon eſprit, ni ſon courage. *Il vit*, dit l'Hiſtorien de l'Académie, *venir la mort avec la réſignation la plus chrétienne, & la fermeté la plus ſtoïque. Il finit doucement ſes jours le 4 Février 1750, dans la 67e année de ſon âge.* Dans cet Eloge hiſtorique, nous avons reconnu le portrait de M. le Duc d'Aiguillon,

tracé avec un crayon également fidèle & exact.

Eloge de M. De Crouzas. Le 12 Avril 1663, Jean-Pierre De Crouzas naquit à Lauſanne, d'une des plus nobles & des plus anciennes Familles du Pays de Vaud, dans la Suiſſe Romande. Il avoit, étant jeune, une compléxion ſi délicate, qu'au lieu de le fortifier, les remèdes ne faiſoient que l'affoiblir : il pria les Médecins de le *laiſſer en repos*, & dès-lors il acquit une ſanté qui, ſans être jamais robuſte, n'en a pas moins fourni une longue carrière d'années & d'études. Dès ſes plus tendres années, ſon génie pour les ſciences ſe développa; *les plus habiles Précepteurs*, dit l'Hiſtorien de l'Académie, *avoient peine à le ſuivre.* Ses humanités étant finies avec le plus grand éclat, il voulut abſolument continuer le cours de ſes claſſes : ſon attrait pour les ſciences, l'éloigna toujours du

Service où ſa naiſſance l'appelloit. Au ſortir de ſa Philoſophie, il ſe trouva en état de former des diſciples dont un fut le concurrent de ſon Maître, & emporta la chaire où l'un & l'autre aſpiroient.

Dans la Théologie, les progrès de M. De Crouzas furent auſſi rapides & auſſi ſurprenans. Après en avoir pris des leçons ſous les Profeſſeurs de Genève, il voulut entendre ceux de Leyde. Il n'avoit encore que 19 ans quand il entreprit ce voyage; le profit le plus ſolide qu'il en retira, fut d'apprendre à ſe défier de ſes Maîtres, parce qu'il en avoit reçu des leçons très-oppoſées, quoiqu'ils enſeignaſſent dans les Ecoles de la même communion.

M. De Crouzas voyagea pendant deux ans en France & en Hollande : les Sçavans de réputation étoient le ſeul objet qui attiroit ſa curioſité; dans leur com-

merce il s'enrichit de beaucoup de connoiſſances. A ſon retour à Lauſanne, il fut nommé Profeſſeur honoraire en Philoſophie : ſon Ecole devint bientôt célébre ; les étrangers en foule venoient groſſir le nombre de ſes diſciples. Pour y être admis, il falloit avoir des mœurs pures ; le Profeſſeur veilloit encore plus ſur leur conduite que ſur leurs études : dans un Maître ſi zélé, le libertinage trouva toujours un cenſeur & un vengeur inexorable. Son autorité, pour régler ſes Elèves, devoit être d'autant plus grande que, comme l'a remarqué M. De Fouchy, il *avoit un art ſingulier, pour tirer parti des génies qui paroiſſoient le moins propres aux ſciences, & qu'il ſçavoit aſſaiſonner la vérité, de manière à la faire paſſer, malgré la prévention.*

M. De Crouzas avoit pris, dans Deſcartes, tant de goût pour les Mathématiques & pour la Philoſophiie

ſophie, qu'il en préféra la chaire à celle de Théologie, où on l'avoit nommé en 1700. Un exemplaire des principes de Newton étant tombé entre ſes mains, il ne put le lire ſans en charger les marges de réponſes aux difficultés que Newton oppoſe aux Carthéſiens. Un des Elèves de M. D. C. emprunta cet exemplaire, pour ſe confirmer dans la doctrine de ſon Maître : en le liſant, il devint Newtonien. Surpris de ſon changement, le Profeſſeur voulut en ſçavoir les raiſons : elles furent auſſi puiſſantes ſur le maître que ſur le diſciple. Dans l'Hiſtoire de la Philoſophie, il y a peu d'exemples de pareilles converſions.

Une univerſalité de connoiſſances & de talens littéraires, comme on l'obſerve ici, faiſoit à M. D. C. un mérite plus étendu, dans tous les genres, que ſupérieur dans aucun. Cet Eloge préſente la liſte &

la date de ſes œuvres dans l'ordre où il eut occaſion de les compoſer. *Sa Logique* étoit ſon ouvrage favori ; M. De Fouchy en parle avec beaucoup d'eſtime ; mais la plus importante de toutes les compoſitions du Profeſſeur de Lauſanne, eſt ſon *Examen du Pyrrhoniſme*. Quand on ſçait que M. D. C. donnoit ſouvent à ſes diſciples, juſqu'à huit heures de ſon temps par jour, on ne conçoit pas comment il a pû, ſur tant de matières très-différentes, écrire un ſi grand nombre de Volumes.

Au milieu de ſes occupations, il trouvoit encore du loiſir pour voir ſes amis, & pour entretenir des commerces de Lettres avec tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans l'Europe ſçavante & politique. Son cœur, dit l'Hiſtorien de l'Académie, étoit encore plus eſtimable que ſon eſprit : le goût des ſciences n'avoit point deſſéché ſes ſen-

timens. Son zéle s'allumoit contre tous les écrits qui pouvoient donner atteinte au Christianisme, & sa Métaphysique s'armoit aussi-tôt pour venger la Foi Chrétienne. Il n'en étoit pas moins ennemi de toute dispute, principalement en fait de Religion. Pendant son Rectorat, il s'éleva dans l'Université de Lausanne une querelle Théologique. L'esprit de paix & de conciliation, dont le Recteur suivit le mouvement pour terminer cette dispute, ne fit qu'attirer l'orage sur sa tête. Groningue lui offrit un asyle & une chaire qu'il accepta, sa patrie * lui étant moins chère que sa tranquillité. Animé de cet esprit de paix, il songeoit sur la fin de ses jours à se rendre à Rome, pour y travailler à la réunion des Luthériens avec l'Eglise Catholique. Son

* Il y retourna cependant quelques années après, & il y est mort.

grand âge ne lui permit pas d'exécuter un projet dont le ſuccès étoit fort douteux. Les trois dernières années de ſa vie, ſa ſanté affoiblie le priva du plaiſir de l'étude. Il en conçut une mélancolie qu'on ne pouvoit ſuſpendre qu'en lui parlant de Science & de Religion. Enfin âgé de près de 83 ans, le 22 Mars 1750, ce Sçavant ſi reſpectable *finit doucement ſa longue & laborieuſe carrière.*

Les deux Eloges, dont nous venons de rendre compte, ſont ſuivis de celui de M. Petit & de celui de M. l'Abbé Terraſſon : nous nous croyons diſpenſés d'en faire l'extrait, ayant eu d'autres occaſions de nous acquitter de ce que nous devions à la Mémoire de ces deux célèbres Académiciens. Tous ces Eloges académiques nous paroiſſent marqués au coin de la ſageſſe & de la vertu : ce ſont des louanges qui font autant d'honneur à celui qui

les donne, qu'à ceux qui les reçoivent.

Parmi les obſervations de Phyſique générale que nous préſente l'Hiſtoire de ce Volume, nous ne choiſirons que celles qui nous ont paru plus intéreſſantes par leur nature, ou par leur ſingularité. Le 16 Juillet 1750, un ruiſſeau qui traverſe la petite Ville de Sirkes en Lorraine ſur le bord de la Moſelle, & qui n'a pas ordinairement plus de deux ou trois pieds d'eau, s'enfla juſqu'à la hauteur de vingt-deux pieds ſur environ quarante toiſes de largeur. Le mur d'enceinte, quoique très-épais, & toutes les maiſons qui ſe rencontrerent ſur le paſſage de ce torrent ſubit, furent renverſées. Comme cet accident eſt arrivé de jour, il n'y a eu que vingt & une perſonnes de noyées; mais les habitans ont perdu, avec leurs maiſons, les effets qui y étoient contenus, & qui compo-

ſoient preſque toute leur fortune. M. le Comte de Treſſan conjecture, avec beaucoup de vrai-ſemblance, que cette quantité d'eau étoit une trombe déchargée ſur une des trois montagnes, qui ſont peu éloignées de Sirkes, & dont ce ruiſſeau reçoit les eaux.

La nuit du 24 au 25 Mai, dans le vallée de Lavedan, on entendit un grand bruit ſemblable à un tonnerre ſourd : il fut ſuivi de pluſieurs tremblemens de terre, dont l'impreſſion s'étendit ſucceſſivement, & répandit l'allarme ſurtout du côté de Lourdes, de Tarbes & de Pau, où les cloches ſonnèrent d'elles-mêmes. Ces tremblemens ſe ſont fait ſentir dans pluſieurs autres Villes du Languedoc, & ont laiſſé, en bien des endroits, des traces fâcheuſes de leur violence.

Par une expérience de M. Du Hamel qu'on décrit ici, il conſte que la chaleur, loin d'augmenter

le poids des métaux, comme quelques Physiciens l'ont cru, ne fait que le diminuer.

En Suède, au mois de Janvier 1749, une pluie de vers & d'insectes tomba sur la terre avec la neige : comme cette pluie avoit été précedée d'une violente tempête, qui avoit déraciné beaucoup d'arbres dans les forêts, on a soupçonné que ces insectes détachés des racines de ces arbres *avoient été emportés en l'air par la violence du vent, & qu'ils étoient retombés avec la neige à différentes distances de leur premier domicile.*

Parmi les machines approuvées par l'Académie en 1750, on trouve 1° une étuve de l'invention de M. Guerin, Chirurgien de Montpellier. C'est une espèce de caisse où on peut, par des tuyaux, conduire au malade la chaleur d'un fourneau, la vapeur des liqueurs, la fumée de toute matière, & même,

en y appliquant des robinets & des réſervoirs, les douches telles qu'on les voudra. 2° Une machine à tailler les limes, propoſée par le Sieur Chopitel, maître Serrurier à Paris. 3° Une machine propre à meſurer la vîteſſe des eaux courantes, & le ſillage des navires. L'Académie a jugé cet *odomètre plus avantageux qu'aucun des inſtrumens qui ont été propoſés juſqu'ici pour le même uſage.* 4° Une machine Arithmétique du Sieur Péreyre. 5° Quelques changemens propoſés par M. l'Abbé Maſſon, aux rames tournantes qu'il avoit données en 1745.

ARTICLE LXIV.

MÉMOIRE SUR LES LAINES, où l'on examine 1° quelles ſont les différentes qualités des Laines propres aux Manu-

factures de France. 2° Si on ne pourroit pas se passer en France des Laines étrangères. 3° Comment on pourroit perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France. In-12. *pag. 168.* A Bruxelles, & se vend à Paris chez Guillyn, Quai des Augustins. M. DCC. LV.

DISSERTATION sur la Tourbe de Picardie, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'Amiens, en l'année 1754. Par M. Bellery, *in-*12. pag. 54. A Amiens, chez la Veuve Godart, & se vend à Paris chez Ganeau, Chaubert, Lambert. M. DCC. LV.

NOus réunissons ces deux Ouvrages, parce qu'ils ont été couronnés dans le même temps & par la même Académie, qui est

celle d'Amiens. On ſçait très-bon gré à cette Compagnie littéraire de propoſer, pour ſes prix, des ſujets qui ſe rapportent totalement au bien public. Il réſultera de ces attentions un ſurcroît de lumières pour l'Agriculture, les Manufactures, le Commerce ; trois objets d'où dépend la force & la gloire des Etats.

I.

Le *Mémoire ſur les Laines* eſt d'un Auteur qui ſçait orner ſon ſujet. Il pourroit lui en avoir coûté des peines & de la contrainte, pour ſe renfermer dans des détails de Troupeaux, de Pâturages, de Manufactures &c. On ſent, à la lecture de ſa Diſſertation, que les vuës philoſophiques l'entraînent de temps en temps, mais toujours ſans l'écarter de ſa matière : par exemple, il expoſe ainſi les qualités des bêtes à laine. „ Sociables par inſtinct,

„ tout annonce en elles la douceur
„ dont elles ſont le ſymbole. Elles
„ n'ont pour ſe ſouſtraire au dan-
„ ger, ni les ruſes du Renard, ni
„ la force du Taureau : la protection
„ de l'homme eſt leur unique re-
„ cours. Délicates par tempéra-
„ ment, elles ſont foibles & timi-
„ des ; mais la crainte, qui leur eſt
„ naturelle, en rend la garde plus
„ facile ; & les ſoins d'un ſeul Pâ-
„ tre ſuffiſent pour gouverner un
„ nombreux troupeau. Eſt-il queſ-
„ tion de nourriture ? la nature
„ ſeule en fait les frais ; elles trou-
„ vent, ſur les côteaux incultes, des
„ mets auſſi ſains que délicieux ;
„ & les landes qui réſiſtent au ſoc
„ tranchant de la charrue, leur
„ paient un tribut journalier. Elles
„ y recueillent ce qui leur eſt né-
„ ceſſaire pour ſe ſuſtenter, & vont
„ pendant la nuit féconder les ter-
„ res cultivées. Avec quelle uſure
„ ne dédommagent-elles pas leur

„ gardien de ſes peines ? Sans par-
„ ler de leur lait & des autres
„ profits qu'elles apportent même
„ après leur mort ; eſt-il rien de
„ comparable aux commodités que
„ nous retirons de leurs laines? &c.

Le ſujet qui attache l'Auteur & l'ordre qu'il obſerve en le traitant, ſont énoncés dans le titre du Mémoire. On examine trois choſes : 1° *Quelles ſont les différentes qualités des Laines propres aux Manufactures de France.* 2° *Si on ne pourroit pas ſe paſſer en France des Laines étrangères.* 3° *Comment on pourroit perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France.* Chacune de ces queſtions va nous occuper quelques momens.

1°. *La bonne Laine doit être ſoyeuſe, déliée, luiſante & molle au toucher.* Ces qualités ne ſe trouvent pas dans toutes les parties de la toiſon que porte l'animal. Sur

le dos & ſur le col, c'eſt là meilleure Laine; ſous le ventre & le long des cuiſſes, c'eſt la moins eſtimée. On ne fait preſque aucun cas de la laine des moutons morts de maladies, ni de celle qui tombe avant le temps de la tonte, ni de celle qu'on a coupée trop-tôt. En général ce qu'on appelle *Laines pélades, pelures, peignons, bourres &c.* eſt une marchandiſe de rebut. Quelques-unes même de ces Laines ſont proſcrites par les Ordonnances; mais en ceci, comme dans toutes les autres branches de Commerce, on ſe permet des induſtries, des malverſations; ſans compter beaucoup de mauvais raiſonnemens pour autoriſer l'uſage de ce qui ne vaut rien.

Il y a des Laines de tout pays & de toute qualité. Nous donnons aujourd'hui le premier rang aux Laines d'Eſpagne, le ſecond aux Laines d'Angleterre, le troiſième

aux Laines de Languedoc & de Berry, le quatrième aux Laines de Valogne & du Cotentin. Après quoi nous admettons les Laines du Levant, d'Allemagne, de Pologne, de Hollande &c. On peut dire en général que toutes espèces de Laines entrent dans nos Manufactures, parce que les besoins & les ouvrages sont variés comme à l'infini : ce qui ne peut servir à la drapperie, sert à la bonneterie; & ce qui est inutile pour ces deux sortes de travaux, a son usage chez les Tapissiers, les Chapeliers &c. Il ne fallut aux premiers hommes, pour couvrir leur nudité, que la peau toute simple des animaux : l'industrie & le luxe ont fait de grands progrès depuis six mille ans; & *l'adresse des ouvriers est venue à bout de convertir en parures & en ornemens, ce qui fut inventé d'abord comme un remède à nos misères, & comme un simple*

préſervatif contre la rigueur des ſaiſons.

L'Auteur obſerve très-bien que la différence des Laines a ſa ſource principale dans la diverſité des climats. L'excès de la chaleur donne au ſang des bêtes à laine un mouvement précipité : une circulation rapide évapore & chaſſe cette humeur nourricière & bienfaiſante, qui eſt l'aliment & la ſubſtance des filets dont la toiſon eſt compoſée. Ainſi dans les pays chauds, tels que ſont pluſieurs contrées du Levant, les Laines ont coûtume d'être dures, ſéches, groſſières. Par une cauſe toute oppoſée, le grand froid nuit également à la qualité des Laines. Il concentre les parties du ſang qui devroient s'évaporer par la tranſpiration : ces corpuſcules ne trouvant point d'autre iſſuë que l'ouverture des filets, ſont chaſſés par la circulation, & introduits dans les petits tuyaux qui ſervent

au ſuc nourricier dont leur ſubſtance eſt formée : ce qui rend le corps de chaque filet trop nourri, & par conſéquent trop roide & trop compact. Cette raiſon fait que les Laines du Nord ſont moins eſtimées que les nôtres ; & il faut conclure de tout ceci, que les pays tempérés ont communément de grands avantages pour les Laines ; mais on conçoit auſſi que, dans le même Royaume, il y a des cauſes particulières qui influent en bien ou en mal ſur l'entretien des bêtes à laine. Notre Auteur, homme attentif & inſtruit, n'oublie point ces diverſités ; il tient compte de tout, quelquefois même avec un peu de prolixité ; mais, dans une affaire œconomique, il vaut mieux expliquer les choſes en détail, que de ſe rendre obſcur par un laconiſme mal-entendu.

2°. *Pourroit-on ſe paſſer en France des Laines étrangères?*

Cette queſtion ne regarde pas l'état actuel de nos beſoins, de nos deſirs, de nos Manufactures & de nos Laines. Toutes choſes étant ſur le pied où nous les voyons, qui pourroit dire que les Laines de l'Etranger nous ſont inutiles; qu'il ne tient qu'à nous d'en négliger l'importation; que nous ſommes aſſez riches de notre fonds pour faire face à tous les ouvrages qui occupent nos Fabriquants? Il faut donc convenir d'abord, qu'il nous manque beaucoup de choſes en ce point; & demander enſuite ſi, avec des ſoins & des attentions, il ne ſeroit pas poſſible d'acquérir, de notre crû, des Laines en aſſez grande quantité, & d'une qualité aſſez diſtinguée, pour que nous n'euſſions rien à tirer de nos voiſins. Or la queſtion conſidérée ſous ce point de vuë rentre totalement dans la troiſième, qu'on voit au

titre du Mémoire, & dont nous allons dire quelque chose.

3°. *Comment pourroit-on perfectionner la qualité, & augmenter la quantité des Laines de France?* Si quelques-uns de nos voisins ont de plus belles Laines que nous, il ne faut pas croire que le climat, les pâturages, les eaux causent toujours cette différence; qu'ainsi, par exemple, les magnifiques Laines d'Espagne & d'Angleterre soient uniquement dues à la qualité du terrein & de l'air, à la salubrité des rivières, en un mot aux perfections intrinséques & invariables dont la Providence a comblé ces pays. On doit convenir que ce sont de grands avantages; mais l'attention & l'industrie ont aussi eu leur part dans la distribution de ces biens. Au 14e siècle, le Roi de Castille D. Pedre IV. Prince si détesté d'ailleurs pour ses cruautés, eut le bonheur ou l'esprit de faire

venir de Barbarie un nombre de Béliers & de Brebis, de la plus belle eſpèce, & de-là ſont deſcendus ces riches Troupaux qui couvrent les campagnes de l'Andalouſie, de l'Arragon, de la Caſtille, de la Biſcaie. Environ un ſiècle après, les Anglois, ſous le régne d'Edouard IV. négocièrent, auprès des Caſtillans, une pareille importation de Bêtes à laine ; & c'eſt ce qui a mis en Angleterre des races de Brebis ſi eſtimées. Les François ne ſe ſont pas procuré le même avantage. Ils ont cru leurs richeſſes, en ce genre, très-capables d'égaler celles de leurs voiſins. M. Colbert, il eſt vrai, avoit formé le deſſein de tranſporter en France des Moutons d'Angleterre, pour en perpétuer la race dans nos Provinces ; mais on fit naître tant de difficultés, que ce projet fut regardé comme impratiquable. Cependant il ne l'eſt point, & l'on ima-

gine encore aiſément que *ſans nous conſtituer en frais, nous pourrions tirer* des meilleurs cantons de l'Eſpagne *la quantité de Bêtes, qui nous ſeroit néceſſaire pour faire race dans le Languedoc & dans le Berry.* L'Auteur inſiſte beaucoup ſur cet article, qu'il appelle *Projet d'amélioration.* C'eſt un des plus conſidérables endroits de ſon Mémoire.

Il n'oublie pas non plus de raiſonner ſur l'entrepriſe formée par M. De Perce, pour l'établiſſement des Troupeaux dans les Parcs : entrepriſe réaliſée avec ſuccès à Chambord ; mais bien combattue ailleurs par les préjugés & par la routine. Le Mémoire couronné à Amiens traite ce ſujet à charge & à décharge, balançant les avantages & les inconvéniens. Nous ſommes perſuadés qu'il y a plus à gagner qu'à perdre, dans le ſyſtême de M. De Perce ; mais nous

pourrions aſſurer que ce ſyſtême, comme tant d'autres fort bons, fort aiſés, & fort accueillis des hommes ſages, ne domptera point les répugnances des gens de la campagne, qui s'écrient toujours que tout eſt perdu, quand on ne fait pas comme ils ont vû faire à leurs voiſins & à leurs pères.

L'Auteur traite enſuite de l'apprêt des Laines : ce qui tient intimement à l'art d'augmenter leur perfection ; & cette matière emporte un très-grand détail. Que de façons depuis la tonte des Bêtes à Laine, juſqu'au ciſeau du Tailleur d'habits ! On parle ici du *lavage*, du *triage*, de l'*épluchement*, du *cardage*, du *mêlange*, du *filage*. Après quoi, on diſcute les moyens d'augmenter la quantité de nos Laines. Rechercher les bons pâturages, multiplier les races, créer des colonies de Bêtes à laine, encourager le Cultivateur, lui pro-

curer des facilités pour nourrir une grande quantité de Moutons durant l'hiver; c'est ce que l'Auteur présente très-bien, & il y ajoûte des avis utiles sur la direction des Manufactures. Nous invitons les amateurs du bon & de l'utile à ne rien perdre de ce Mémoire, qui d'ailleurs est écrit avec plus d'agrément qu'on n'oseroit s'en promettre d'un pareil sujet.

II.

La *Dissertation* de M. Bellery *sur la Tourbe de* Picardie répond à trois questions, que l'Académie d'Amiens avoit proposées sur cet objet. 1° *Quelle est la nature de la Tourbe de Picardie.* 2° *Si cette Tourbe croît & recroît.* 3° *Quelle est la manière la plus avantageuse & la moins dispendieuse de la tirer?*

L'Auteur explique d'abord la nature de cette Tourbe. A l'œil on

n'apperçoit qu'*une terre noirâtre qu'on a tirée du fond de l'eau ; qui, ſéchée au ſoleil, brûle très-facilement ; & dont les cendres ſont propres à fertiliſer les campagnes.* Mais par l'Analyſe chymique, on apprend que cette terre contient du phlegme, qui a une odeur déſagréable ; de l'eſprit huileux, qui eſt d'un rouge noirâtre ; de l'eſprit volatil, qui eſt d'un beau rouge clair ; que les eaux de la Somme, d'où l'on tire la Tourbe, ſont imprégnées de ſouffre & de bitume réunis enſemble ; qu'enfin les cendres de la Tourbe lexiviées donnent un ſel de couleur griſe. On a, dans cette expoſition, tous les principes de l'inflammabilité de la Tourbe, & les raiſons de la fécondité que ſes cendres procurent à la terre.

Mais, dans ce terrein arroſé par la Somme, que trouve-t-on quand on fouille au-deſſous du banc de

Tourbe, qui a d'ordinaire ſept à huit pieds d'épaiſſeur? M. Bellery a fait la découverte, 1° d'un lit de terre griſâtre, vaſeuſe, adhérente aux doigts comme la glaiſe. Ce n'eſt au fond qu'un ſable très-fin, & les petits coquillages qu'on y rencontre, prouvent évidemment que la mer a ſéjourné dans ces lieux. 2° L'Auteur pouſſant plus loin ſes recherches, a trouvé au-deſſous de cette terre, ſemblable en apparence à la glaiſe, un banc de gallet, c'eſt-à-dire un aſſemblage de cailloux de différentes groſſeurs; tous émouſſés & arrondis, tous parfaitement ſemblables à ceux dont le rivage des mers eſt couvert: autre preuve qui perſuade que la mer a véritablement occupé le pays qu'arroſe aujourd'hui la Somme. On voit que cette doctrine tient à l'opinion ſi célèbre des invaſions ſucceſſives de la mer, & des atterriſſemens. M. Bellery ne l'adopte pas néanmoins

moins pour dire que la Tourbe eſt une production des eaux de la mer ; il ne s'en ſert que pour rendre raiſon des deux couches poſées au-deſſous de la Tourbe.

Car pour ce qui regarde la Tourbe elle-même, ce n'eſt qu'un aſſemblage de végétaux (joncs, roſeaux, arbuſtes) pourris, parmi leſquels les eaux de la Somme, qui a pris la place de la mer, ont dépoſé des ſoufres & des bitumes, deux principes inflammables, ſans compter les ſels que la mer, par ſon flux, a dépoſés dans la Tourbe. Nous n'indiquons ici qu'en général la penſée de l'Auteur. Il s'explique avec beaucoup d'étenduë, de ſagacité, de probabilité ; en obſervateur inſtruit & fidèle.

La Tourbe croît & recroît, puiſqu'il ſe forme ſans ceſſe un corps, une maſſe de ces végétaux pourris, mêlés de ſoufres & de bitumes que la Somme charie. Plus la transfor-

mation des végétaux eſt grande, plus le mêlange des deux principes inflammables eſt intime ; & plus la Tourbe eſt parfaite. C'eſt de-là qu'on part pour expliquer les différences de cette terre combuſtible. Mais quoique la Tourbe croiſſe & recroiſſe, il ne faut pas s'imaginer qu'elle puiſſe toujours être auſſi abondante qu'elle l'étoit autrefois. Les eaux de la Somme n'occupent plus qu'un terrein borné ; le dépôt qu'elles font des ſoufres & des bitumes, doit ſuivre la même proportion de décroiſſement. D'ailleurs, on commet bien des fautes en déblayant les terres, pour en tirer la Tourbe ; on épuiſe par-là ou l'on altère ce fonds que la Providence avoit ouvert aux beſoins publics. M. Bellery ſuggère des attentions œconomiques pour prévenir les mauvais procédés ; & il finit par une inſtruction ſur la manière de tirer la Tourbe. Il eſt

question là sur-tout d'une machine qui a des avantages sur les pratiques ordinaires; on la voit gravée à la fin de cette Dissertation : mais l'Auteur, en convenant des facilités qu'elle procure, ne dissimule ni les défauts dont elle est susceptible, ni les inconvéniens qui peuvent en suspendre l'usage. Et toutes considérations faites, il s'en tient à la manière commune, qui *est préférable*, dit-il, *par sa simplicité.*

Ceux que la matière présente intéresse, doivent lire toute la Dissertation; & nous sommes en droit d'attendre de l'Auteur d'autres Ouvrages plus étendus & d'une utilité plus générale. Il s'annonce très-favorablement par cet essai.

ARTICLE LXV.

CONSIDÉRATIONS ſur les révolutions des Arts, dédiées à Monſeigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang. In-12. *plus de 300 pag.* A Paris, chez Paul-Denys Brocas, rue Saint Jacques, &c. M. DCC. LV.

NOUS ſommes ſi preſſés d'entrer dans le fond de cet Ouvrage, que nous ne ſçaurions nous arrêter à la Préface, où M. De Mehegan expoſe le plan, la méthode, l'objet & le but de ſon Livre. Nous n'oublierons rien pour en ſaiſir l'eſprit plutôt que le fil; jaloux en cela de nous conformer aux intentions de l'Auteur, qui ne rappelle des faits anciens que pour en tirer des conſidérations nouvel-

les, & qui tient plus à la ſuite de ſes penſées qu'à l'ordre des dates. Il partage les révolutions arrivées dans l'Empire des Arts, en dix-huit âges : nous le ſuivrons dans le cours de ces réflexions qui embraſſent l'eſpace de tant de ſiècles.

M. De Mehegan part de la nature même de l'homme, qu'il définit *une machine organiſée, où préſide une intelligence :* nous aimerions mieux définir l'homme directement *à nobiliori parte*, une ame intelligente unie à un corps organique qu'elle anime. De-là trois ſortes d'Arts ; les premiers pour la machine, ce ſont les *Arts méchaniques ;* les ſeconds pour l'intelligence, ce ſont *les Sciences ;* les troiſièmes pour l'une & l'autre, ce ſont les *Beaux-Arts.*

Les Arts ſont nés du ſein de nos beſoins, & l'époque de leur naiſſance eſt plus ou moins ancienne ſelon leur rapport à des beſoins

plus ou moins preſſants. Ainſi les Arts néceſſaires & utiles ont précedé les Arts de pur agrément & de luxe : d'ailleurs ceux-ci, dans leurs progrès comme dans leur naiſſance, ont dû être plus lents & plus tardifs : leur perfection a dépendu d'une ſuite de réflexions & d'obſervations, qui n'ont pû être le produit que du temps & des générations. Ce ſont-là les principes dont ſe ſert notre Auteur, pour aſſigner aux Arts différents la date de leur origine. Il reconnoît que les avantages du génie ont toujours été ſenſibles, & qu'avant qu'il y eut des Orateurs & des Poëtes de profeſſion, il y avoit des hommes qui ſçavoient animer leurs diſcours, & peindre leurs idées.

Les hiéroglyphes furent les premiers ſignes, que les hommes imaginèrent, pour repréſenter la valeur de leurs ſentimens & de leurs penſées, & pour en tranſmettre le

dépôt à leur poſtérité : mais ces ſignes avoient un ſens trop déterminé, trop borné, pour exprimer, par les mêmes traits, pluſieurs idées différentes. Les Lettres qu'on ſubſtitua aux hiéroglyphes, ſont d'un uſage bien plus commode, parce que ce ſont des ſignes plus vagues, plus généraux : ces caractères ſont d'autant plus propres à ſignifier tout, comme l'inſinue M. De Mehegan, qu'ils ne ſignifient rien par eux-mêmes.

L'Egypte & la Chaldée furent le berceau des Arts, comme du genre humain : dans ces contrées l'Architecture fit des progrès rapides. Si les premiers édifices ne furent que des cabanes, les ſeconds furent des miracles. Depuis leur conſtruction on les admira toujours, ſans jamais les égaler. Ainſi le monde, en ſon enfance, ne fut point ſi brute & ſi ſtupide qu'on le ſuppoſe dans certaines hypothèſes,

Ier Age, 800 ans avant Jesus-Christ; LYCURGUE ET HOMÈRE. Selon M. De Mehegan, les défauts d'Homère sont *les effets de l'enfance où ce Poëte trouva la raison.* Les Grecs, dont Lycurgue fut le Législateur, étoient des *animaux* sauvages qu'il falloit dompter, des *Lions féroces* qu'il falloit *enchaîner.* A mesure qu'ils adoucirent leur férocité, on adoucit leurs chaînes, & *la Religion formée vraisemblablement dans ce temps-là, étoit une nouvelle source de lumière & de vertu.* Nous ne sçaurions souscrire à toutes ces considérations.

1°. Pour exalter le génie d'un seul homme, M. D. M. abaisse trop la raison de tout un siècle: si ce siècle eût été si grossier, si barbare, jamais il n'eût enfanté un aussi grand Poëte qu'Homère: pour peu qu'on ait lû ses Ouvrages, peut-on en fixer la date à une épo-

que où la raiſon n'ait pas atteint une heureuſe maturité, où les Arts ſoient encore à naître & fort éloignés de leur perfection ? Les mœurs comme les habits de cet âge, n'avoient pas la couleur & la forme qu'ils ont à préſent; mais les principes de la morale, non plus que le fond des étoffes, n'étoient pas différents de ce qu'ils ſont aujourd'hui.

2°. Quoiqu'au temps de Lycurgue, les Grecs ne fuſſent pas auſſi civiliſés & auſſi polis qu'ils le devinrent dans la ſuite, cependant leur caractère étoit-il auſſi féroce que l'Auteur l'avance ? Sans outrer ce qu'il y avoit de licence plutôt que de férocité dans cette nation, dont les membres n'étant pas encore liés par la force des Loix, ne formoient point un corps régulier; ne peut-on pas juſtifier ce qu'il y avoit d'auſtère dans la légiſlation deLycurgue ? Au milieu de l'indé-

pendance, peut-on établir la ſubordination ſans le ſecours d'une diſcipline très-ſévère ?

3°. Dans ce même ſiècle, la Religion s'altéroit plutôt qu'elle ne ſe *formoit* par les traditions Mythologiques : quand elles n'auroient été que des allégories imaginées pour rendre plus ſenſibles les attributs de la Divinité, comme l'ont prétendu tant de Sçavans, dont M. De Mehegan adopte l'opinion ; cette Théologie poetique n'en eût pas moins été la ſource de l'idolâtrie ; ces attributs perſonnifiés, ou peints ſous des images allégoriques, devinrent autant d'idoles. Au reſte, dans le ſentiment de l'Auteur, l'idolatrie n'étant que la vraie Religion défigurée par des ornemens fabuleux, il a fallu que le culte ſain exiſtât avant qu'un culte impur pût le ſouiller & le corrompre. Si l'idée de Dieu n'eût pas exiſté avant les temps héroï-

ques, on ne la trouveroit pas cachée & étouffée sous ces traits allégoriques, qui, restreints à leur sens propre & grossier, furent la source & l'aliment des superstitions populaires.

2e AGE, 600 ans avant Jesus-Christ ; SOLON, SAPHO. C'est le siècle des sept Sages, de ces Philosophes, dont le portrait n'est pas si aisé à faire que celui des Conquérans, selon l'Auteur, qui soûtient que le *pinceau grossier* des Historiens peut saisir les foiblesses des Philosophes, mais non leur génie & leur mérite. Dans ce siècle ces Sages furent les amis & les guides des Rois. *La probité délicate* de ces Philosophes, *n'étoit*, dit-on, *déshonorée par aucune noirceur. Toujours vrais, toujours vertueux..... jamais on ne les vit commencer par encenser avec bassesse les Grands qui les aimoient, ni finir par les déchirer avec fureur.*

3^e^ AGE, 500 ans avant Jesus-Christ; PERICLÈS, SOCRATE. Ce sont ici les beaux jours d'Athènes & de la Grèce. » Ce fut alors, *dit* » *M. De Mehegan*, qu'on vit les » ciseaux des Phidias & des Praxi- » teles tirer les dieux & les graces » des marbres les plus durs ; les » fourneaux de Lysippe forcer les » métaux à prendre les finesses les » plus imperceptibles des traits ; » les pinceaux de Zeuxis & d'Apel- » les, colorer l'ame & fixer sur la » toile ses mouvemens les plus dé- » licats. Ce fut alors que Thucy- » dide donna à l'Histoire cette » noble simplicité qui fait son ca- » ractère ; qu'Isocrate prêta à l'Elo- » quence ces graces d'imagination » qui flattent les esprits ; Periclès, » ces mouvemens de passions qui » séduisent les cœurs ; & Démos- » thène, cette force de pensées qui » entraîne la raison. Ce fut alors » qu'Eschyle plaça sur le front de

» Melpomène cette horreur qui
» trouble ſi agréablement les ſpec-
» tateurs ; Sophocle, cette fière ma-
» jeſté qui les éleve ; & Euripide,
» cette douceur touchante qui leur
» arrache des larmes ſi douces :
» qu'Ariſtophane inſpira quelque-
» fois à Thalie un utile enjoûment ;
» & Ménandre, toujours une rare &
» précieuſe vérité de caractère &c.
Ce Tableau eſt d'un goût & dans un genre où l'Auteur s'exerce avec complaiſance : ce ſont des groupes remplis de figures, dont chacune ne coûte qu'un trait léger à ſon pinceau rapide.

4e ÂGE, 300 ans avant Jeſus-Chriſt ; PHILADELPHE ET ARCHIMÈDE. Ce n'eſt que la tranſmigration, ou plutôt le retour des Sciences en Egypte. Les tréſors littéraires d'Athènes furent mis en dépôt à Aléxandrie. Jalouſes de leur liberté, les Muſes abandonnèrent la Grèce aſſervie. En Sicile

Théocrite & Archimède les consolerent de leur disgrace jusqu'au cinquième âge, où l'Italie leur ouvrit un nouveau Théatre. Elles y trouverent dans Scipion un illustre protecteur, dans César & dans Cicéron de glorieux élèves. » On sçait, » *dit notre Auteur*, jusqu'où Cicé-» ron porta l'Eloquence : les *Ver-» rines* & les *Catilinaires* montrent » toute sa force, la Manilienne » tout son art, & la *Marcellus* » toutes ses graces. « Voici quelques-uns des traits qui forment ici le caractère de César. » Son génie » immense embrasse toutes sortes » d'objets ; ses vuës sublimes attei-» gnent les plus élevés : sa pénétra-» tion découvre tous les rapports : » sa finesse démêle toutes les nuan-» ces : son imagination rapproche » tous les moyens : sa prévoyance » calcule toutes les ressources : son » discernement choisit toujours le » meilleur parti ; & son activité

» exécute tout avec une célérité » qui tient du prodige. Citoyen » prodigue, Cabaleur adroit, Can- » didat ſouple, Tribun factieux, » Senateur redouté, Conſulaire » adoré, le Soldat le plus intrépide » de ſon armée, le plus grand Ca- » pitaine du monde : dans la ville, » dans le camp, il remue tout, il » anime tout, il projette tout, il » tente tout, il exécute tout.

Dans le 6e âge, qui fut le ſiècle de Jeſus-Chriſt, Auguſte & Virgile figurent, l'un comme Protecteur éclairé des Lettres; l'autre comme le Prince des Poëtes Latins. On trouve ici le caractère de l'Empereur, celui des Poëtes de ce ſiècle, & même celui de Lucrèce qui appartient au ſiècle précédent. M. D. M. accuſe Lucrèce de *manquer d'harmonie;* Horace de *manquer ſouvent de force, & toujours d'ordre.* Nous ne releverons point ces critiques peut-être trop hazar-

dées, au moins dans leur généralité. Mais avec autant d'eſprit qu'en a l'Auteur, on ne ſe renfermè pas toujours dans les bornes d'une critique judicieuſe. On aboutit ſouvent à ces brillants réſultats, où la vérité s'éclipſe parmi les antithèſes.

Le 8e âge comprend le IVe & le Ve ſiècle (de l'Ère Chrétienne) Julien ſe diſtingue ici par ſon ſçavoir & ſon zéle pour les Sciences; ſaint Chryſoſtome par ſon admirable éloquence. M. De Mehegan dit qu'à Julien, *la clémence inſpira de ne prêter jamais* à ſon parti, *que les ſecours de la raiſon, & l'exemple des vertus.* Perſonne n'ignore les fortes reſtrictions qu'il faut mettre à cette propoſition pour l'accorder avec le témoignage des Ecrivains, même les plus favorables à cet Empereur apoſtat.

Le VIe, le VIIe & le VIIIe ſiècle ne ſont, pour notre Auteur,

que *des âges d'ignorance :* ſelon lui, le règne de Théodoſe fut le *crépuſcule des Arts.* Les troubles & les tempêtes qui bouleverſerent l'Empire & l'Europe, plongerent bientôt la Littérature dans une nuit profonde. M. D. M. ſe promène légèrement au milieu de ces affreux nuages ; mais en l'engageant dans les orages qui agiterent la Religion, ſa critique lui fait prendre un eſſor qui n'eſt pas aſſez meſuré. Les Miniſtres du Chriſtianiſme, *dit-il,* » combattoient avec une » égale ardeur, & pour les objets » qui intéreſſoient le plus la Foi, » & pour ceux qui ſembloient y » être le plus indifférents..... Ils » avoient le malheur de ne pas » aſſez diſtinguer les limites de la » révélation & de l'évidence.... Ils » étouffoient ſans ceſſe le génie » par les ſcrupules, ou l'effrayoient » par les peines. Le moyen le plus » ſûr pour faire finir les débats qui

» naiſſent entre les Miniſtres d'un
» culte, c'eſt de paroître les né-
» gliger.

Dans toutes ces maximes, l'Auteur ne s'éloigne pas aſſez de quelques Ecrivains, que la Religion effraie & incommode encore plus qu'ils ne l'ignorent & ne la mépriſent. Pour s'étourdir & s'endurcir contre ſes menaces, ils tâchent de la ranger, non parmi les régles, mais ſeulement parmi les inſtrumens de la politique, ou de la regarder plutôt comme un problême de morale que comme un principe eſſentiel de ſalut.

Comment des hommes ſi peu inſtruits, & d'ailleurs ſi prévenus, pourroient-ils diſtinguer les dogmes de l'Egliſe, des opinions de ſes écoles? Ils aiment à confondre les controverſes catholiques avec les diſputes théologiques. Quand on connoît la nature de nos dogmes, & l'hiſtoire de leur tradition,

on ſçait qu'il n'y a eu que des erreurs capitales qui aient troublé les Etats Chrétiens, & que les ſyſtêmes de l'Ecole n'ont diviſé que quelques Docteurs orthodoxes. Nous invitons M. D. M. à réfléchir davantage ſur ces différences, & à ne pas hazarder des déciſions, dont probablement il ne ſaiſit pas toute l'étenduë.

Dans le 9e âge, M. D. M. retrace la grandeur de Charlemagne, & la foibleſſe de ſes enfans. Le règne du Père eſt une époque glorieuſe à la Monarchie & à la Littérature Françoiſe : ſous celui de ſes enfans, l'Anarchie ramena la barbarie & ſuſcita bien d'autres malheurs à la France.

Au 10e âge, c'eſt-à-dire au Xe & au XIe ſiècle, l'Auteur dit que le Pape *fut un Dieu ſur terre.* Nous omettons, dans cette ſatyre, ce qu'elle a de contraire à la vérité hiſtorique, pour faire ſimplement

obſerver à M. D. M. ce qu'il ignore ſans doute : c'eſt l'incongruité des termes dont il ſe ſert ; c'eſt le rapport qu'ils ſemblent avoir aux caractères de l'Antechriſt, marqués par ſaint Paul : *Oſtendens ſe tanquam ſit Deus*, (2 Theſſ. 2. ℣. 4.) paſſage dont les Proteſtans ont ſi fort abuſé en l'appliquant au ſouverain Pontife, pour dire qu'il eſt l'Antechriſt.

Dans ces mêmes ſiècles, les Arabes furent les reſtaurateurs des Lettres. Les Abaſſides, montant ſur le trône des deſcendans d'Omar, en firent l'appui des Arts dont ce trône n'avoit été que le fléau. Aaron-Rachild, Almamon & le grand Almanzor, eurent la gloire de polir & d'éclairer les Sarazins, dont la vertu la plus chérie n'étoit qu'une valeur féroce. La révolution, qui enleva le ſceptre des Califes aux Abaſſides, n'en cauſa aucune dans l'état des Sciences : ſous les nou-

veaux Vainqueurs, le Caire, dit M. D. M., *fut la Ville des Sciences ..... Grenade le siège de la politesse, & Cordoue celui de tous les fruits du génie.* Cependant ces doctes Arabes donnerent dans les plus folles chimères, comme le grand œuvre, l'Astrologie &c. M. D. M. n'a pas manqué de l'observer.

11e Age, XIIe siècle. L'Auteur réunit sous cet âge les Croisades & Aristote. Dans son jugement sur les Croisades, il ne saisit pas si bien les causes de ces fameuses expéditions que celles de leur malheureux succès: il n'attribue guères l'entreprise qu'à l'enthousiasme. Cet enthousiasme, personnel à quelques-uns des Auteurs de ces guerres, étoit animé & fondé sur des motifs respectables: ce furent ces motifs qui déterminerent la plûpart des autres Chefs, & surtout les Princes qui entrerent dans

cette ſainte ligue. On ſçait le rôle que joua ſaint Bernard dans cette ſcène. Son portrait, tel que nous le préſente M. D. M., mérite d'être tranſcrit. » A peine ſorti de l'en-» fance, ſaint Bernard ſe conſacre » au genre de vie le plus auſtère, » & il entraîne avec lui ſa famille, » ſes amis & ſes parens : on eſt » obligé de fuir pour ne pas lui » céder. Dans ſon déſert, au mi-» lieu des occupations que lui don-» ne le gouvernement de tout un » Ordre, il charme & inſtruit ſes » Solitaires par des morales im-» mortelles. Sa réputation ſort de » cette étroite ſphère ; & du fond » de ſa cellule, il devient l'oracle » de la France & bientôt de l'Eu-» rope entière. Les Conciles for-» ment leurs décrets ſur ſes avis : » les Rois décident ſur eux les affai-» res de l'Etat, & les ſouverains » Pontifes fixent par lui leurs dou-» tes. Un ſchiſme diviſe l'Egliſe :

» Bernard ſe déclare & le diſſipe.
» Le droit des contendans à la
» Tiare devient une ſeconde fois
» douteux : ſon ſuffrage détermine
» leur ſort, & ſa voix calme les
» eſprits. On le charge d'aller ex-
» horter les peuples à des expédi-
» tions ſaintes dont les malheurs,
» tant de fois éprouvés, ont refroi-
» di le zéle le plus ardent. Il parle,
» on accourt en foule autour de
» lui ; les villes ſe dépeuplent pour
» le ſuivre ; ſes auditeurs devien-
» nent autant d'eſclaves de ſes deſ-
» ſeins ; les Rois & les Empereurs
» veulent inutilement réſiſter à ſa
» voix. Le ſuccès ne répond point
» à ſes promeſſes, & le ſang d'un
» million de malheureux inutile-
» ment verſé, excite contre lui des
» murmures. Bernard les combat,
» triomphe, trouve encore le ſe-
» cret de ſauver ſon autorité de ce
» naufrage, & meurt toujours en-
» vié, toujours révéré, toujours

» dans l'appareil de ſa baſſeſſe, *(ou » plutôt de ſon humilité,)* toujours » dans l'éclat de ſa gloire.

A propos d'Ariſtote, M. D. M. tombe trop fortement ſur les Scholaſtiques. » Mêlant, *dit-il*, les » principes ténébreux des barbares » Commentateurs d'Ariſtote, avec » les dogmes auguſtes de la Reli» gion, on en fit l'Art nommé » Scholaſtique, qui occupa ſeul les » deux ſiècles ſuivans.... La Scho» laſtique (qui regna dans le 12e » âge) rouloit ſur une alliance per» pétuelle de la Dialectique & de » la Théologie. Or ces deux Scien» ces ne doivent être unies que » rarement &c.« La notion de ces Sciences ſuffit pour rompre, ou du moins pour tempérer le cours de ce raiſonnement. En effet la Dialectique n'eſt que l'art de raiſonner, réduit à des principes ſûrs & à des régles infaillibles; comme la Théologie n'eſt que l'expoſition de

nos

nos dogmes, revêtus de leurs preuves, ſuivis de leurs conſéquences, & ſéparés de tout ce qui leur eſt étranger ou contraire. Or peut-on douter qu'une ſaine Dialectique ne ſoit d'un grand ſecours pour expoſer ſi méthodiquement nos dogmes ſacrés? L'abus de cette forme logique n'eſt jamais venu que du tranſport qu'on en a fait à quelques queſtions également ſubtiles & inutiles. On n'auroit jamais dû ajoûter ces queſtions au corps des Sciences dogmatiques; ces vaines recherches ſur nos dogmes, loin d'en éclaircir la nature, ne font qu'en avilir la dignité: on ne doit pas les confondre avec les controverſes qui conſtituent la vraie Scholaſtique. Ces diſputes frivoles étoient des écarts hors de la ſphère de l'objet Théologique, où les bons Scholaſtiques ſe renferment exactement. Nous ſouhaiterions que l'Auteur eût mieux ſaiſi ces limites

qui séparent ici le nécessaire du superflu. La meilleure apologie de la Scholastique, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui dans les Ecoles célebres, c'est la censure qu'en font d'après les Sectaires, quelques Philosophes modernes. Si elle étoit moins utile & moins solide, ils affecteroient moins de la mépriser & s'efforceroient plus de la réfuter.

Dans le 13e âge, que M. D. M. appelle le siècle des *Humanités*, il convient que les Papes contribuèrent plus au XIVe & au XVe siècle, à rappeller les Lettres, qu'ils n'avoient *contribué à les rendre étrangères dans les siècles précédents*. Il pouvoit se souvenir que, dans les âges barbares, le dépôt des Lettres ne fut conservé que par le Clergé; que ces âges, les plus féconds en découvertes avantageuses, n'en durent guères l'invention qu'à des hommes consacrés aux Autels, & qu'enfin pour le service de l'Eglise,

on élevoit alors des monumens dont nous admirons encore la grandeur, la magnificence & la ſolidité.

Ce fut dans cet âge, & dans le ſuivant, que l'Empire Ottoman étendit ſes conquêtes & ſes ravages. Voici quelques traits de la peinture qu'on nous fait ici de Mahomet II. » C'eſt un homme en
„ qui tous les talens, toutes les
„ vertus, tous les vices réunis of-
„ frent tout, excepté la foibleſſe.
„ Jamais perſonne ne conçut un
„ nombre ſi prodigieux d'objets:
„ jamais perſonne n'en conçut un
„ petit nombre avec tant de net-
„ teté. Son génie, pouſſé par une
„ inſatiable ambition, embraſſoit
„ ſans ceſſe les plus ſublimes pro-
„ jets, & en calculoit en même
„ temps les plus petits détails. Im-
„ pénétrable dans ſes vues, l'exé-
„ cution ſeule en montroit la gran-
„ deur ..... Au milieu du vaſte

„ corps qui lui obéissoit, il en con-
„ noissoit tous les mouvemens
„ comme s'il n'en eût eu qu'un
„ petit nombre ; & dans l'action il
„ sçavoit si bien en faire jouer les
„ ressorts, qu'on eût dit qu'il avoit
„ le double de soldats. Survenoit-il
„ de ces coups que tout l'art ne
„ peut prévoir ? un instant l'éclai-
„ roit sur le parti qu'il devoit pren-
„ dre ; & cette résolution subite
„ avoit tout le mérite d'une lon-
„ gue méditation..... Son courage
„ avoit toute la vivacité de la témé-
„ rité, & toute la prudence du fle-
„ gme. « Le goût qu'il avoit pour les Arts, ne les empêcha pas de *fuir pour jamais de la Grèce. Errans, fugitifs, ils vinrent à Florence, où une famille puissante leur fournit un magnifique asyle, & les rendit à l'Univers.* On voit bien qu'il s'agit ici de l'illustre maison de Medicis. En formant le Tableau de ce siècle, il n'y a point de partie

dans les Arts & dans les Sciences, dans l'ancien & dans le nouveau monde, dans l'Empire & dans le Sacerdoce, qui ne ſoit miſe à contribution, pour fournir une foule de contraſtes.

Le 15ᵉ âge, le ſiècle de Richelieu & de Deſcartes, étale ici toutes ſes richeſſes avec le même luxe & le même appareil. Dans les penſées de M. D. M., s'il y avoit moins de ſaillies & de chutes, dans ſes expreſſions moins de métaphores & de poëſie, il approcheroit plus de cette *ſimplicité* & de cette *force* dont il fait un mérite aux génies de Rome & d'Athènes. Mais il aime toujours mieux les éclairs rapides qui éblouiſſent les yeux, qu'une lumière douce & pure, qui ne fait que les flatter & les ſatiſfaire.

Le 16ᵉ âge eſt le ſiècle de Louis XIV & de Newton. Tous les arts, tous les talens s'empreſſent d'il-

luſtrer le règne d'un Monarque qui avoit le goût du beau & du grand. L'Angleterre paroît ici comme rivale de la France. Les Ecrivains des deux Nations ſont comparés, & mis dans une oppoſition dont la Critique murmure quelquefois. Sur la Philoſophie & ſur les Philoſophes, les jugemens de l'Auteur ne ſeront pas reçus ſans appel.

Le 17^e^ âge s'annonce par Pierre Le Grand & Leibnitz. On n'y oublie preſque aucun des Auteurs, dont cet âge peut ſe glorifier. Le 18^e^ âge, ou le ſiècle de Louis XV & de Frédéric, occupe ici un grand eſpace. Le zéle de l'Auteur, pour les Arts & pour les Sciences, s'allume au feu qui fait brûler un légitime encens. Son éloquence poëtique invite & anime tous les talens à s'intéreſſer pour la conſervation & pour la perfection des Arts. Ce Volume eſt terminé par des conſidérations ſur l'Hiſtoire, par une

Lettre ſur l'éducation des femmes, & par un Dialogue ſur une eſpèce de bonheur : tous ces différents morceaux ſe lient avec le corps de l'Ouvrage, & tendent également à la gloire & au profit des Arts & des Sciences.

Quelques fautes & quelques licences qui ſont échappées à M. De Mehegan, ne nous ont point empêché de remarquer avec plaiſir, dans ſon Ouvrage, beaucoup de choſes penſées avec eſprit, énoncées avec agrément, & frappées avec force. Cependant ce ne ſont encore guères que des fleurs ; mais qui promettent de bons fruits. A force d'étudier & d'admirer certains modeles, dont les principes ſont auſſi dangereux que leur génie paroît ſublime, l'Auteur doit craindre de prendre d'eux plus que le titre de ſes Ouvrages, c'eſt-à-dire d'adopter une partie de leurs idées, & de s'accoutumer à ne juger que

d'après leurs préjugés. Quand on a autant d'eſprit que M. De Mehegan, on ne ſçauroit trop craindre cet écueil.

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a.

ARTICLE LXVI.

FABLES ET CONTES, avec un Diſcours ſur la Littérature Allemande ; in-12. A Paris, chez Ducheſne. M.DCC.LIV.

CE Recueil eſt un choix : Phedre, Avien, MM. Gay & Moore, & ſur-tout M. Gellert, en ont fourni les Pièces. Le Traducteur, homme d'eſprit & de goût, a cru, avec raiſon, qu'on ne pourroit mieux appliquer qu'à ſon travail la maxime : *Malheur aux faiſeurs de Traductions Littérales.* En ſe donnant moins d'aiſance & de liberté, il ne ſe fût pas aſſuré,

parmi les Fabuliſtes, un rang auſſi diſtingué que celui qu'il mérite. Comme la Littérature d'Allemagne nous eſt plus étrangère que celle d'Angleterre; dans un *Diſcours préliminaire*, qui a autant d'agrément que d'étenduë, on nous donne les connoiſſances qui peuvent nous manquer, du moins ſur la Poëſie Allemande : ce Diſcours en contient l'Hiſtoire abrégée, & en expoſe l'état actuel.

Le Traducteur fixe en France la ſource, d'où le goût de la belle Littérature a paſſé en Allemagne : juſqu'à préſent les Allemans ne s'étoient guères appliqués qu'aux ſciences ſérieuſes & ſolides, qu'à l'érudition profonde & recherchée. On remarque ici qu'ils prodiguoient cette érudition avec excès dans des Ouvrages, où nous l'épargnons avec trop d'œconomie. En ſuivant les progrès de la Poëſie Allemande, le Traducteur les rap-

porte à trois époques principales. Le premier âge de cette Poësie s'est écoulé depuis Frédéric I, jusqu'à la mort de Frédéric II. Alors les Muses Germaniques *joignirent bientôt une sorte d'élégance à la naïveté*. Ce ne fut qu'une Aurore assez courte : ces Muses se replongerent dans la nuit, pour n'en sortir qu'au second âge, où le grand Opitz parut. Pour déterminer cet âge, on auroit dû ajoûter ce que bien des Lecteurs peuvent ignorer; sçavoir, qu'Opitz étoit un Poëte Silésien, qui vécut dans le dix-septième siècle, & mourut l'an 1639. Dans ses Ouvrages, la diction Allemande atteignit une pureté où elle n'étoit jamais parvenue : Opitz en fixa en quelque sorte le caractère, *& la polit sans l'énerver*.

Le troisième âge de la Poësie Allemande est celui des Gunther, des Neukirch, des Hagedorn, des Haller, des Gottsched, des Rabener &

des Gellert : Auteurs preſque tous vivans. Ainſi en Allemagne la Littérature, qui par-tout ſuit le ſort de la Poëſie, s'élève à ſon midi, tandis que dans des climats voiſins elle ſemble décliner à ſon couchant. Si la Germanie n'eſt pas plutôt devenue un pays lettré, on ne s'en prend ici qu'aux mœurs de ſes peuples & à la forme de ſon gouvernement, qui n'ont pas aſſez honoré les talens agréables pour en favoriſer la culture.

Notre Traducteur fait le caractère des Poëtes du troiſième âge. *Gunther*, dit-il, *a marché le premier ſur les traces du grand Opitz.* Mais ſes talens ont fait ſon malheur : un Poëte, qui en étoit jaloux ſans pouvoir les égaler, mêla, dans la boiſſon de Gunther, des drogues qui l'enyvrèrent au moment qu'on devoit le préſenter au Roi Auguſte II. Au milieu de ſon compliment il fit devant le Monarque

une chute honteuſe : cet accident fut une diſgrace dont il ne put dévorer l'amertume ; il en mourut à l'âge de vingt-huit ans. Ses Ouvrages, malgré leurs défauts qu'on attribue à la jeuneſſe & aux malheurs de l'Auteur, *plairont toujours, parce qu'ils ſont pleins de génie :* on n'en a cependant bien ſenti le mérite qu'après la mort de Gunther.

Neukirch n'a point fait de meilleur Poëme que celui qu'il appelle ſa *Converſion poëtique ;* il y *abjure ſa Poëſie enflée & giganteſque. Cet aveu,* dit-on, *qu'il a fait de ſes défauts, le rend digne d'être nommé parmi ceux qui les ont évités.*

Comme le Traducteur ne paroît pas ſi verſé dans la Philoſophie que dans la Poëſie, il n'eſt pas étonnant qu'il rende plus de juſtice aux talens poëtiques qu'aux connoiſſances philoſophiques de M. Haller. Dans les Vers de ce Sçavant,

il y a des traits frappans & ſublimes qui l'égalent aux plus grands Poëtes ; il peint la nature, non d'après eux, mais d'après elle-même ; ſon pinceau crée, en quelque ſorte, les beautés qu'on admire dans ſa *Deſcription des Alpes.*

M. Hagedorn n'a pas l'énergie de M. Haller ; mais ſon ſtyle eſt plus correct, ſes ſentimens plus délicats, ſes images plus gracieuſes : on lui décerne le titre d'*Anacréon Allemand*, & l'on nous aſſure qu'*il a quelques morceaux comparables à ce que nos Chapelle & nos La Fare ont fait dans ce genre.*

On place ici M. Rabener (dont nos Mémoires ont fait connoître quelques Ouvrages) entre Swift & Rabelais : pour rendre cette place plus digne de ſes talens, on inſinue que Rabelais a eu le *ſort de tous les bons Auteurs : leurs talens ſont à eux ſeuls, & leurs défauts*

ſont preſque toujours de leur ſiècle. Il nous paroît que les folies de Rabelais ſont plutôt du crû de ſon génie original que du ſiècle des Amyot, des Du Bellay, des Montagne, &c.

De tous ces Poëtes, M. Gellert eſt celui qu'on prétend avoir le plus contribué au progrès & à la gloire des Lettres en Allemagne : il y a peu de genres de Poëſie, où il ne ſe ſoit exercé. Dans ſes Comédies, il oſe traiter des ſujets qu'on croit épuiſés par nos plus grands Maîtres; en les traitant, il montre les reſſources de ſon génie. On nous donne ici le ſujet de pluſieurs de ces pièces : nous tranſcrivons celui de la *malade imaginaire.* C'eſt, *dit-on*, » une ſorte de petite maîtreſſe, ſpirituelle comme un enfant & plus capricieuſe encore, » jouant les vapeurs pour fixer » ſeule l'attention d'un cercle, & » pour obtenir quelque ajuſtement

» d'un homme ſimple, qui eſt bien
» la meilleure pâte de mari qu'il
» y ait ſur la terre. Cette femme,
» ſi on la plaint, jette les hauts
» cris pour qu'on la plaigne encore
» davantage, & ſi on ne la plaint
» pas autant qu'elle l'a réſolu, de-
» vient réellement malade de fu-
» reur & de déſeſpoir. L'envie d'a-
» voir une robe d'un nouveau goût,
» la fait tomber en ſyncope, & on
» la guérit avec des pompons, &c.
On nous aſſure au reſte que dépouillée de ſa *force naturelle* & de *ſon harmonie touchante*, la Poëſie de M. G. ſe ſoûtient encore, dans les Traductions, *par la ſublimité & ſur-tout par la vérité des ſentimens.*

M. Gottſched *a donné deux excellents Traités ſur l'Eloquence & ſur la Poëſie Allemande*, c'eſt tout ce qu'on nous apprend de lui. Mme Gottſched eſt, en Allemagne, une Dacier, comme Mlle Zigler

une Deshoulières. On remarque ici, comme une *singularité frappante*, que les Professeurs des Universités Allemandes *aient été les Molière, les Boileau & les La Fontaine de l'Allemagne.* Ainsi, dans la Grèce, les leçons publiques des Académies étoient données par les plus grands génies de leur siècle.

Emporté par son zéle pour l'honneur des Lettres, l'Auteur de ce Discours préliminaire avance quelques paradoxes, dont nous ne garantissons point la vérité. *La gloire des plus fameux Conquérans*, dit-il, *a toujours diminué d'âge en âge, tandis que celle du petit nombre de Princes, qui ont fait fleurir les Lettres, est augmentée de jour en jour.* Est-il donc bien vrai que la gloire d'Alexandre & celle de François I. suivent le cours d'une progression inverse ; l'une croissant, l'autre décroissant dans la raison directe des temps ?

Le cœur de M. Gellert n'eſt pas moins parfait que ſon génie, ſes mœurs ſont auſſi pures & auſſi aimables que ſes Ouvrages : le Traducteur s'eſt prévalu de l'exemple de ce Poëte, qui ne ſe permit jamais le moindre trait de licence, pour avancer que *les hommes, qui ſe ſont le plus diſtingués dans les Sciences & dans les Lettres, ont preſque toujours été les hommes les plus vertueux..... & que le véritable génie a ſa ſource dans le cœur*. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que notre ſiècle ne fournît pas trop d'exceptions à une régle ſi glorieuſe aux gens de Lettres & de génie !

A la fin de ce Diſcours préliminaire, on trouve des réponſes aux doutes que M. Chriſt, célèbre Critique, forme *contre l'authenticité du Phédre recouvré par M. Pithou*. Nous ſçavons qu'on prépare une Edition de Phèdre, où l'on reven-

dique à cet ancien Auteur ſes Fables, par des argumens fondés ſur des recherches plus profondes que tout ce qu'on oppoſe ici à M. Chriſt.

La plûpart des Fables que nous annonçons, nous ont paru bonnes : preſque toutes ſont parſemées de moralités fines & vraies : par exemple (Fable 1[re]) après avoir entendu la Mouche ſoûtenir à l'Araignée que le temple où elles diſcouroient, étoit l'ouvrage du hazard & d'un arrangement fortuit d'atomes, on reprend ainſi :

La Mouche révolte en ce point :
La Mouche, direz vous, raiſonnoit en inſecte,
Ou plutôt ne raiſonnoit point.
Un temple quel qu'il ſoit, ſuppoſe un Architecte :
Mais l'Univers eſt-il donc moins parfait ?
Tant d'ordre & de magnificence

Pourroient-ils n'être point l'effet
D'une parfaite intelligence ?

(*Fable* 4^e.)

Qui pourroit éviter l'appât de la louange ?
J'ai beau vous avertir qu'on doit s'en défier,
J'y ſerois pris tout le premier.

(*Fable* 7^e.)

Pour amaſſer force ducats
Pas n'eſt beſoin d'être un Homère ;
Un ſot fait bien mieux ſon affaire :
Et j'en prends à témoin tant de riches Midas.

On ſera bien-aiſe de trouver ici une Fable entière. Nous copions, ſans choix & ſans préférence, la vingtième du ſecond Livre : elle eſt de M. Gellert.

L'OURS QUI DANSE.

UN Ours dont le deſtin avoit fait un danſeur,

Mais qui n'en étoit pas moins Ours au fond du cœur,
Dédaignant les Cités, las de courir le monde,
Regagna sa patrie, une forêt profonde.
Aussi-tôt chacun s'empressa,
L'embrassa,
Sur-tout complimens sincères:
Car les Ours ne flattent guères.
Pour exprimer leurs sentimens,
Ils n'ont qu'un ton & qu'une voie:
Ils se félicitoient par des mugissemens,
Et la nature au loin frémissoit de leur joie.
Deux Ours se rencontroient; le frère est de retour.
Moi, je comptois vous l'apprendre!
Qu'a-t-il vû? qu'a-t-il fait? Chacun lui fait la cour,
Chacun veut le voir & l'entendre.
Après divers propos & divers passe-temps,
On vient à parler de la danse.
Instruit par les humains à marcher en cadence,

Le Pélérin alors ſe levant à trois temps,
Déploya ſes membres agiles.
La troupe d'admirer, d'en vouloir faire autant;
Mais à peine les plus habiles
Se tenoient debout un inſtant.
La plûpart accablés du poids de leur machine,
A demi ſe courboient
Et ſoudain retomboient.
Les uns ſur le côté; les autres ſur l'échine:
On n'en voyoit que mieux le Dupré des forêts,
Qui flatté d'être inimitable,
Se ſignala par de nouveaux ſuccès.
Va-t en, Baladin miſérable,
S'écria la troupe en courroux,
Inſenſé, tu prétens en ſçavoir plus que nous!
Porte ailleurs ton adreſſe à nos yeux mépriſable:
Eh! que nous produiroient tes talens ſuperflus?

Juin, 1755.

En dormirions-nous mieux ? en mangerions-nous plus ?
A ces mots le danſeur, qui leur avoit ſçû plaire,
Fut chaſſé comme un pauvre hére.
Des dons les plus flatteurs, tel eſt ſouvent le prix,
Les talens font plus d'ennemis
Que les défauts n'en ſçauroient faire.

Nous ne répondons pas qu'on ne trouve des taches dans ce Recueil ; mais elles ſont preſque toutes auſſi aiſées à effacer, que l'image outrée du perdreau bleſſé, qui tombe & *retentit* ſur la terre, paroît facile à retoucher.

ARTICLE LXVII.

ANALYSE RAISONNÉE de Bayle, ou Abrégé méthodique de ſes Ouvrages, particuliérement de ſon Dictionnaire

historique & critique, dont les Remarques ont été fondues dans le Texte, pour former un corps instructif & agréable de Lectures suivies. Tomes III. & IV. *In*-12. A Londres, M.DCC.LV. *Suite de l'Article LIV. au mois de Mai.*

QUAND on voulut rendre publiques (en 1733) les Remarques de feu M. l'Abbé Le Clerc sur le Dictionnaire de Bayle, le Censeur Royal, qui étoit un célèbre Docteur & Professeur de la Maison de Sorbonne, mit, dans son approbation, ces paroles aussi judicieuses que remarquables : » Le » Dictionnaire de Bayle n'auroit » jamais dû voir le jour ; & la Re- » ligion le réprouva dès qu'il parut. » Elle fut indignée de s'y voir atta- » quée en tant de manières, tandis » qu'on y plaidoit la cause des Infi- » dèles, des Hérétiques, des Athées

„ même, & de tous ſes ennemis ;
„ comme ſi l'Auteur n'en eût voulu
„ qu'à elle ſeule. « Ce qui fut dit alors du grand Dictionnaire, convient encore mieux à l'*Analyſe*, qu'on publie aujourd'hui, parce que le poiſon s'y trouve plus réuni & plus capable, par cette raiſon, de produire les plus funeſtes effets. Nous avons à vérifier cette Critique par les Articles du Pyrrhoniſme & du Manichéiſme, qui n'ont pû entrer dans nos Mémoires de Mai, & ſur leſquels nous avons promis quelques Obſervations.

III. *

Fauſſeté & impiété de la doctrine de Bayle ſur le Pyrrhoniſme.

Le Pyrrhoniſme conſiſte à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des Sciences ; à

* Ce chiffre ſuit l'ordre des Articles, traités dans nos Mémoires de Mai.

répandre

répandre des nuages ſur la Phyſique, ſur la Morale, ſur les Dogmes &c. Les effets naturels de ce ſyſtême ſont l'indifférence pour toute eſpèce de bien; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de reſpect; l'eſprit de contradiction en matière de devoirs & d'obligations &c. Si Bayle avoit été Philoſophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine auſſi fauſſe que pernicieuſe : mais il a pris une route toute contraire. Cet Auteur eſt plus Pyrrhonien qu'Arcéſilas, Pyrrhon & tous les chefs de la ſecte. Le Recueil de ſes Œuvres porte par-tout l'empreinte de cette façon de penſer; & c'eſt ce qu'on nous rend dans la nouvelle Analyſe. Nous n'en citerons qu'un petit nombre de traits. La réfutation ſuivie du Pyrrhoniſme de Bayle a exercé d'habiles gens, dont

on peut consulter les Ouvrages. *

Bayle ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme : ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes ; d'en développer les rapports & les conséquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient, & de n'y opposer que des raisons très-foibles, très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de ce dernier cas : *On a sujet de se tranquilliser*, dit-il, *sur cet Article* du Pyrrhonisme. *Il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui soient capables d'être trompés par les raisons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu, dans les Fidèles ; la force de l'éducation, dans les autres hommes, &*

* On peut voir sur-tout le grand Volume de M. De Crouzas. Ce Livre n'est pas bien fait ; mais il s'y trouve d'excellentes choses.

si vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, sont un bouclier impénétrable aux traits des Sceptiques. N'admire-t-on pas ici la bonté des remèdes que le Philosophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhonisme ? Trois de ces remèdes, sçavoir, l'ignorance, les préjugés de l'éducation ; le penchant à décider, (ce qui est la même chose que la présomption) sont des vices : un homme sage doit s'en préserver ou s'en délivrer. Supposons qu'il jouisse de cet avantage ; qu'il soit venu à bout de n'être l'esclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la présomption, quelle sera sa ressource contre le Pyrrhonisme ? *La grace de Dieu*, nous dit Bayle. Or ceci est assurément très-singulier. Voilà le don de Dieu, le bienfait par excellence qui sert de supplément à l'ignorance, aux préjugés, à la présomption. Le bon effet que ces vices auroient pû pro-

duire eſt confié, en leur abſence, aux opérations de la Grace. Il faut bien qu'elle ſe charge de cette fonction; qu'elle répare le défaut cauſé par l'extirpation de ces vices; qu'elle ſoit, à leur place, *un bouclier impénétrable aux traits des Sceptiques*. Avoit-on jamais ouï parler d'une Théologie pareille?

Mais enfin cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhoniſme? D'abord Bayle réduit ce don de Dieu aux *Fidèles*; d'où il faut conclure que s'il eſt queſtion d'un payen, ou d'un hérétique, qui cherche la vérité; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, ne pourra parvenir à ce qu'il deſire; c'eſt-à-dire que ni l'un ni l'autre n'aura les ſecours néceſſaires pour éviter le Pyrrhoniſme. Enſuite le *Fidèle* même, le Chrétien orthodoxe,

ſuppoſé qu'il vienne à être tenté ſur ſa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une régle sûre pour diſtinguer la lumière & l'impreſſion de la grace? ne pourra-t-il pas craindre l'illuſion, le fanatiſme, ou, plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu ſe dégager, c'eſt-à-dire de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption?

Que ſera-ce encore ſi cet homme, ſoit qu'on le ſuppoſe payen, ou hérétique, ou Fidèle, eſt inſtruit des *argumens* de la *Théologie?* Bayle nous dit, que *ſi Arcéſilas revenoit dans le monde, & s'il avoit à combattre nos Théologiens, il ſeroit mille fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatiſtes de l'ancienne Grèce;* que *la Théologie Chrétienne lui fourniroit des argumens inſolubles.* Suppoſons les mêmes connoiſſances dans cet homme qui cherchera aujourd'hui la vérité; faiſons-le exemt d'ignorance, de

préjugés, de préſomption, & de plus très-verſé dans la doctrine des Théologiens : ſi cette doctrine *lui fournit des argumens inſolubles*, comment reconnoîtra-t-il les impreſſions ſecrètes de la Grace ? ou plutôt comment accordera-t-il la fidélité qui eſt due à ces impreſſions, avec *les argumens inſolubles*, dont il aura la tête remplie ? On ne peut donc conclure autre choſe, ſinon que ce même homme aboutira au Pyrrhoniſme, & qu'il y demeurera très-attaché. Or il eſt fort poſſible, quoi qu'en diſe Bayle, qu'il ſe trouve un grand nombre de perſonnes dont les unes ſoient ou s'imaginent être dans cette hypothèſe, & dont les autres ſuivent le mouvement de leurs paſſions pour s'y mettre. Si ces gens-là, au reſte, avoient beſoin de conſeil pour s'engager ou pour ſe confirmer dans le Pyrrhoniſme, les Œuvres de Bayle & l'Analyſe qu'on

vient d'en faire, ſeroient juſtement les Livres qu'il faudroit leur mettre entre les mains. Ils y apprendroient bientôt à ſe moquer de tous les principes de vérité. Nous venons de voir le bel uſage que Bayle fait de *la grace de Dieu*, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption : voici préſentement le combat qu'il imagine entre la raiſon & la foi.

Deux Abbés, ſelon lui, diſputoient un jour ſur nos Myſtères : *l'un ne ſçavoit que ſa routine ; l'autre étoit bon Philoſophe*, c'eſt-à-dire excellent Pyrrhonien. Ce dernier *nia que la vérité fût reconnoiſſable à quelques marques*, & ſa preuve fut que l'évidence même ne pouvoit la caractériſer, puiſqu'en Théologie on rejette *comme fauſſes pluſieurs notions qui ſont de la dernière évidence.* Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus

qu'on a expliqués mille fois, mais que les incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les Dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer en ennemi couvert, mais très-réel & très-décidé, le premier de nos Mystères, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisième, ne different point entre elles : c'est la base de tous nos raisonnemens... & cette maxime néanmoins est démentie par le Mystère de la Trinité.* Voilà une objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger de l'Etre infini. Les autres croient que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition

du Myſtère de la Trinité, puiſqu'on peut très-bien dire que le Père, le Fils & le S. Eſprit, qui ne ſont pas différents de la ſubſtance divine, ne different point non plus entre eux conſidérés quant à cette ſubſtance : ce qui n'empêche pas que le Père, le Fils & le Saint-Eſprit ne ſoient trois perſonnes diſtinctes. L'une ou l'autre de ces réponſes peut ſatisfaire des Eſprits raiſonnables ; mais quand il y reſteroit encore quelque difficulté, au moins ne ſuffiroit-elle pas pour autoriſer un Pyrrhonien à ſoûtenir que l'axiome propoſé combat évidemment le Myſtère, & qu'ainſi l'évidence eſt en contraſte avec la foi. Qui dit *évidence*, ne laiſſe aucun lieu ni à l'explication, ni à la diſpute. Si l'on diſoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui eſt trois natures, ou trois perſonnes qui ſont une ſeule perſonne, la contradiction ſeroit évidente, parce

qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens ; car on diroit que la Nature divine est une & n'est pas une, puisqu'elle est trois natures ; & que les Personnes divines sont trois & ne sont pas trois, puisqu'elles sont une seule personne. Voilà, encore une fois, ce qui accableroit, ce qui détruiroit la raison ; mais tel n'est pas le langage de notre foi : elle nous apprend simplement qu'en Dieu il y a trois personnes, & une seule nature. Nous ne concevons pas ce Mystère ; nous avouons qu'il surpasse toutes nos pensées, qu'il ne nous est pas donné de sonder cette profondeur de l'Etre divin : mais nous connoissons en même temps que notre raison n'en est point blessée ; que les principes de vérité, qui lui servent de flambeau, ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme ; & il en est de même des autres Mystères,

tels que l'Incarnation, l'Euchariſtie, le Péché originel &c. contre leſquels l'Abbé Pyrrhonien de Bayle & de ſon Abbréviateur étale auſſi de prétendues évidences, qui ſe réfutent pourtant ou qui s'expliquent très-bien : preuve certaine que le terme d'*évidence* eſt prodigué là mal-à-propos. Au reſte il falloit véritablement que l'autre Abbé, qui prenoit part à cette converſation, *ne ſçût que ſa routine*, puiſque ſon zéle ſe bornoit à répondre par des invectives. Toutes les fois qu'un Pyrrhonien trouvera des Antagoniſtes de cette eſpèce, il pourra triompher à ſon aiſe ; & s'il rencontre parmi les Infidèles des gens aſſez crédules pour s'être laiſſé perſuader, par la lecture de Bayle ou de l'Analyſe, que le Pyrrhoniſme eſt une bonne voie pour parvenir à la Foi Chrétienne, ce ſera pour-lors que ce Pyrrhonien fera toutes les conquêtes qu'il voudra.

Ici, sans doute, on sera tenté de nous demander s'il est possible qu'un homme tel que Bayle, qui entendoit les termes dont il se servoit, ait regardé le Pyrrhonisme, le doute général & réfléchi sur toutes sortes de matières, comme une *heureuse disposition* à la Foi ? Eh quoi ! ajoûtera-t-on, pour parvenir au Christianisme, il faut se laisser convaincre par les motifs qui rendent cette Religion évidemment croyable : motifs dont les principaux sont la voix des miracles, l'accomplissement des Prophéties, l'établissement de l'Eglise, les caractères de Divinité qui brillent dans son Instituteur, l'excellence de la Morale Evangélique &c. N'est-il pas évident que la considération de ces motifs & leur influence sur l'esprit humain, supposent de l'attention, de la bonne foi, de la détermination à reconnoître le vrai & à rejetter le faux ? Mais comment

ſe perſuader que telles ſoient ou puiſſent être les diſpoſitions d'un Pyrrhonien, qui fait ſon capital de diſputer ſur tout, de ne convenir de rien, de chercher des obſcurités juſqu'au ſein de la lumière, de forger des hypothèſes pour éteindre l'évidence? N'eſt-il pas néceſſaire qu'il arrive de deux choſes l'une; ou que cet homme ceſſe d'être Pyrrhonien avant que d'entrer dans la route qui mène au Chriſtianiſme: ce qui eſt contraire à la préſente hypothèſe; ou qu'il entre dans cette route comme un enthouſiaſte & un fanatique, c'eſt-à-dire comme quelqu'un qui agit ſans raiſon, ſans réflexion, qui ſe laiſſe conduire par l'imagination ou par l'inſtinct: ce qui ne mérite ni d'être propoſé pour exemple, ni d'avoir l'approbation des hommes raiſonnables; & comment d'ailleurs accorder cet enthouſiaſme & ce fanatiſme avec le caractère d'un Pyrrhonien?

Juin, 1755.

Tout ceci n'empêche point Bayle & son Abbréviateur de nous dire que le Pyrrhonisme est *le parti le moins contraire au Christianisme.* » Quand un homme, *ajoûtent-ils*, » sera bien convaincu qu'il n'a rien » de bon à se promettre de ses dis- » cussions philosophiques, il se sen- » tira plus disposé à invoquer Dieu, » & à lui demander la persuasion » des vérités que l'on doit croire &c. Langage séducteur, & qui n'a été répandu dans tous les Volumes du Philosophe de Rotterdam, que pour faire illusion aux simples. Langage néanmoins totalement dénué de sens & de logique. Car puisqu'on suppose un Pyrrhonien parfait, n'est-il pas manifeste que cet homme fera profession de douter de tous les points dont on nous parle ici ; & qu'au lieu d'être disposé à *invoquer Dieu*, pour obtenir *la persuasion des vérités* de l'Evangile, il mettra en problême, s'il y

a un Dieu, s'il faut l'invoquer, si l'invocation peut nous obtenir des graces, si la Religion Chrétienne mérite qu'on fasse des vœux pour la connoître, si les dogmes & la morale qu'elle enseigne sont des *vérités* &c. Cette invocation, ces vœux sont très-bons pour quelqu'un qui est persuadé que Dieu, le souverain Maître de tout, exige des hommages; qu'il a révelé la manière dont on doit les lui rendre; que cette manière est comprise dans le détail des vérités évangéliques; & qu'enfin, pour embrasser ces vérités avec toute la perfection de sentimens qui est digne de Dieu, il faut implorer le secours de sa grace. Si Bayle a imaginé un homme dans cette situation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien? & s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il de choses dont un esprit de cette trempe dispute ou se moque perpétuellement? C'en est assez, &

peut-être trop ſur ce point. Il eſt ſi contraire au bon ſens de faire du Pyrrhoniſme *une heureuſe diſpoſition* à la foi, qu'on pourra bien regarder comme des paroles ſuperflues tout ce que nous venons de dire pour combattre cette opinion.* Ajoûtons qu'elle eſt réfutée en partie, dans le Dictionnaire même de Bayle, à l'Article *Pyrrhon*, puiſqu'on y trouve une citation du Miniſtre La Placette, & une autre de Voſſius, où le Pyrrho-

* Cette opinion, toute abſurde qu'elle eſt, a pourtant été encore préconiſée, depuis peu, dans un de nos papiers publics. L'Auteur, qui avoit raiſon de ne ſe pas nommer, donnoit cette folie pour une *vérité ;* & ce paradoxe (déja très-ancien, puiſque Bayle l'avoit hérité de la Motthe le Vayer) pour une *nouveauté.* Nous ne doutons point qu'il ne ſe ſoit trouvé des ſots qui aient admiré cette doctrine comme *vraie* & comme *nouvelle* ; deux qualités qui lui ſont totalement étrangères.

nisme est représenté comme quelquechose d'extrêmement contraire à la Religion. Ceci du moins est une espèce d'antidote que Bayle lui-même fournit à ses Lecteurs. L'Auteur de l'Analyse prive les siens de cet avantage : il ne fait mention ni du Texte de La Placette, ni de celui de Vossius ; & l'on en concluera, indépendamment de mille autres raisons, qu'il y a plus de dangers à courir dans la lecture de l'Analyse que dans celle du grand Dictionnaire critique.

IV.

Ecarts de Bayle en raisonnant sur le Manichéisme.

Les premiers écarts de ce Critique sont dans le récit qu'il fait des aventures de Manès où Manichée. Ce récit ne contient presque pas un mot de vérité. Aussi M. De Beausobre, écrivant l'histoire du Manichéisme, a-t-il obser-

yé que Bayle *auroit mieux fait d'omettre l'Article de Manichée & des Manichéens*, que de nous le donner ſi imparfait. Cette critique tombe auſſi ſur l'Auteur de l'Analyſe. Si ſon projet le conduiſoit à tranſcrire l'Article du Dictionnaire, au moins devoit-il, par des obſervations particulières, réformer cette Notice. Il auroit fait voir par-là qu'en compoſant ſon Abrégé, il avoit auſſi ſongé à la vérité & à l'érudition ; qu'il ne s'étoit pas propoſé uniquement de raſſembler le poiſon répandu dans les immenſes Volumes du Philoſophe de Rotterdam, &c.

Bayle n'a pas mieux rendu le ſyſtême de Manichée, que l'hiſtoire de ſa vie. Il raiſonne des deux principes & de leurs qualités, ou propriétés, tout autrement que cet Héréſiarque. Selon Manichée, il y avoit deux Etres coéternels, mais qui ne ſont nullement égaux en

connoiſſances & en pouvoir : entre eux nulle tranſaction, nulle création commune, & la puiſſance des ténébres étoit tellement dans la dépendance du bon principe, que celui-ci pouvoit uſer de ſes forces contre elle. Selon Bayle, outre les deux principes, il y avoit un troiſiéme Etre, indifférent au bien & au mal : entre les deux principes oppoſés, l'égalité étoit parfaite, ſi l'on en excepte ce qui concerne les perfections morales : ils s'étoient accordés l'un & l'autre dans la création du monde : les tranſactions avoient lieu entre eux, & enfin ils pouvoient combattre à armes égales. On peut voir le détail de tout ceci dans le troiſième Volume du Dictionnaire de M. De Chauffepié, qui diſtingue fort bien le Manichéiſme de Manès, du Manichéiſme *forgé par le Critique de Rotterdam.*

Ce ne ſont encore là que les moindres écarts de Bayle : ſon objet

principal étoit de faire servir la doctrine des deux principes à combattre les attributs de Dieu, la Providence, la liberté de l'homme, toute l'œconomie du Christianisme. Rien de plus détestable que ce dessein, & rien de plus impie que l'exécution. D'abord ce dangereux Ecrivain s'attache à prendre, pour ainsi dire, toute la somme du mal moral qui existe dans le monde. Il n'attribue pas ce mal & tous les désordres qui en résultent, au mauvais principe coéternel à Dieu : cette hypothèse est trop absurde en elle-même ; il se contente de l'approprier à ses idées. Ainsi le Démon est substitué au principe Manichéen, & quoiqu'il ne soit pas représenté comme aussi puissant que Dieu, il paroît néanmoins en bataille contre Jesus-Christ, & l'issuë du combat est toute à son avantage. Le tableau de ces *victoires* du Démon, mis en opposition avec Jesus-Christ, est la chose du monde

la plus révoltante. Dans l'Analyse, on ne nous épargne point l'horreur de ce récit; nous ne pouvons en transcrire que quelques lignes: » En » parcourant l'Histoire, *dit Bayle* » *& son Abbréviateur d'après lui**, » nous ne trouvons que peu de » triomphes de Jesus-Christ, & » nous rencontrons par-tout les tro- » phées du Démon. Cette guerre » est une suite continuelle, ou pres- » que continuelle, de prospérités » du côté des mauvais Anges; & si » ce parti rebelle faisoit des Annales » de ses exploits, il n'y auroit point » de jour qui ne fût marqué d'une » ample matière de feux de joie, de » chants de triomphe, & de telles » autres marques de bons succès: il » ne seroit pas nécessaire que l'An- » naliste usât d'hyperboles & de flat- » teries, pour faire connoître la su-

* *Analyse T. III. Article des dogmes de Xénophane.*

» périorité de cette faction. « La ſuite, qui remplit ſix ou ſept pages, dans l'Analyſe, eſt la Deſcription vive, animée, exaggérée des conquêtes du Démon; & Bayle conclut en ces termes plus impies encore que les précédents : » Il eſt donc » inconteſtable que la victoire de- » meure au Démon. Il gagne tous » les damnés, & il ne perd que le » petit nombre des ames prédeſti- » nées au Paradis. Il eſt donc *victor* » *prælio* & *victor bello*. Jeſus-Chriſt » ne combat point pour lui arracher » les morts : il faut donc dire que » cette guerre ſe termine à l'avan- » tage du Démon : on lui céde, on » lui abandonne tout ce qu'il pré- » tendoit, &c.

Bayle n'a oublié qu'une choſe, en cet endroit, c'eſt de donner un démenti formel à S. Paul, qui dit aux Coloſſiens (chap. 2.) que *Jeſus-Chriſt a déſarmé les principautés & les puiſſances*; qu'il *les a menées*

hardiment en triomphe à la face de toute la terre, après les avoir vaincues par le ſacrifice de ſa vie. Mais ce démenti, pour n'être pas formel, n'en eſt pas moins contenu dans le tableau inſultant, dont nous venons d'indiquer les premiers traits. On a remarqué * que l'Athée Vanini avoit déja ébauché *l'odieux parallèle entre l'empire de Dieu & celui du Démon.* Ce pourroit bien être dans le Livre de cet impie que Bayle auroit puiſé la même idée ; mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'eſt que Vanini lui-même dit quelque choſe pour réfuter ces blaſphêmes : au lieu que, dans le Dictionnaire critique, on ne trouve pas le moindre mot qui tempère l'objection. ** Cependant qu'eſt-ce au fond que cette difficulté ? *Telum*

* Voyez les Remarq. de M. l'Abbé Joly ſur le Dict. de Bayle (Art. *Xénophane.*)

** C'eſt la Réflexion qu'on trouve dans les Remarques de M. l'Abbé Joly.

imbelle sine ictu. Nous ne parlons point des exaggérations répandues dans ce parallèle injurieux ; comme quand il est dit simplement, absolument & sans restriction, qu'après la chute d'Adam, *le Démon fut maître du genre humain.* Quelle étrange absurdité ! est-ce donc que l'empire du Démon fut en aucun temps & en aucune manière affranchi des Loix & de la volonté du Créateur ?

Mais que signifient ces expressions *Victor prælio, victor bello?* Bayle entend deux choses : la première, que le Démon est vainqueur dans le combat, parce qu'il fait commettre plus de mauvaises actions, que Jesus-Christ n'en fait commettre de bonnes ; la seconde, qu'il est vainqueur, à la fin de la guerre, parce qu'il y a plus de damnés que de prédestinés. Sur quoi nous faisons en peu de mots les observations suivantes. 1° Comme

l'idée

l'idée de *Vainqueur* emporte celle d'un ennemi indépendant de ſon adverſaire ; il faudroit, pour donner cette dénomination au Démon, qu'il uſât de ſes artifices indépendamment de la permiſſion de Jeſus-Chriſt : ce qui eſt faux dans tous les ſens qu'on peut imaginer. 2° Pour qu'on pût comparer les mauvaiſes actions que fait commettre le Démon aux bonnes dont la grace de Jeſus-Chriſt eſt le principe, il faudroit que le Démon agît, comme Jeſus-Chriſt, ſur les puiſſances de notre ame : ce qui eſt encore très-faux, & ſi faux même, qu'à proprement parler, ce n'eſt point le Démon qui nous fait pécher ; mais notre ſeul libre arbitre qui eſt coupable de l'offenſe que nous commettons. 3° Pour que le Démon méritât le titre de *Vainqueur* à la fin de la guerre, il ſeroit néceſſaire que les ſujets qu'il entraîne dans l'abyſme, fuſſent tous ſouſtraits à

l'empire de Jesus-Christ : autre fausseté manifeste. Car l'empire de Jesus-Christ s'étend aussi-bien sur les Réprouvés que sur les Saints : sa gloire éclate par la punition des coupables, comme par la récompense des gens de bien. C'est un grand Roi, qui distribue par lui-même les couronnes à ceux qui l'ont bien servi, & qui se venge des rebelles par le ministère des Démons. Dit-on, dans le gouvernement des Etats politiques, que les Bourreaux, qui exécutent les Arrêts de la Justice du Prince contre les scélérats, font la guerre à ce Prince & sont ses Vainqueurs, parce qu'ils lui ôtent le moyen de répandre désormais des graces sur ces criminels ? 4° De ce que le nombre des réprouvés est plus grand que celui des prédestinés, on ne peut non plus en rien conclure à l'avantage du Démon & de sa guerre prétendue. C'est encore le cas de la com-

paraiſon dont on vient de ſe ſervir : les Exécuteurs de la Juſtice humaine ſeroient-ils vainqueurs du Prince, s'il arrivoit que le nombre des criminels à punir, ſurpaſsât celui des ſujets dignes de récompenſes ? Bayle, en un mot, ſe moque des Lecteurs avec ſa ſentence, *Victor prælio, victor bello*; comme ſi les exploits du Prince des Ténèbres réduiſoient l'empire de Jeſus-Chriſt à des bornes plus étroites; comme ſi Jeſus-Chriſt, vaincu par un ennemi fier & abſolu, gémiſſoit de la diminution de ſes Etats.

Cependant voici le fort des objections de Bayle : le mal moral exiſte; il couvre même la face de la terre; il perd la plûpart des hommes : or comment un Dieu unique, un ſeul Principe, infiniment puiſſant & infiniment bon, a-t-il permis l'exiſtence d'un mal qu'il lui étoit ſi facile & ſi glorieux d'empêcher ? Ceci, *répond le Critique*, eſt un myſtère

dont on ne trouve la preuve que dans l'Ecriture : en vain tâcheroit-on de l'expliquer par la raiſon ; ſes lumières ſont inſuffiſantes à cet égard, & quiconque ne voudroit ſuivre que la direction de ce flambeau, coureroit grand riſque de tomber dans les piéges des Manichéens. Car ces hérétiques, avec leur hypothèſe abſurde des deux principes, *expliquent cent fois mieux les expériences, que ne font les Orthodoxes avec la ſuppoſition ſi juſte & ſi néceſſaire d'un premier principe infiniment bon & tout-puiſſant.* Ainſi abrégeons-nous le fameux argument de Bayle & de ſon Abbréviateur :* Argument ré-

* *Analyſe T. 4. Article du Manichéiſme.* Nous ne pouvons diſconvenir que l'Auteur de cet Abrégé paroît improuver, en deux endroits, les longs argumens de Bayle, touchant l'exiſtence du mal moral : cette improbation eſt ſage, mais il valoit encore mieux ne point tranſcrire ces longs argumens. D'ail-

pété & poussé en cent façons différentes, dans les sept ou huit Volumes *in-fol.* du Philosophe de Rotterdam : argument qui énonce une fausse déférence pour l'Ecriture. Car s'il est évident que le seul vrai Dieu, principe unique & infiniment bon, n'a pû permettre le mal moral ; comme il n'est pas possible de prouver par l'évidence (qui est un principe métaphysique) la vérité des saints Livres, celui qui sçaura bien le systême des Manichéens, & qui voudra le faire valoir, ne tiendra nul compte des passages qu'on lui citera de l'ancien & du nouveau Testament ; il dira que

leurs l'Abbréviateur ne nous recommande, comme Bayle, que *d'acquiescer humblement*, sur ce point, *aux mystères de la Religion.* Réponse très-foible dans les principes de Bayle : on en voit la raison dans l'observation que nous faisons ici, & qu'il seroit aisé d'étendre beaucoup.

l'évidence eſt pour lui, que toute autorité cède à cette preuve ; & nous ne voyons pas comment on pourra lui répondre. Bayle ſentoit très-bien la force de cette obſervation ; mais ſa pratique fut toujours d'élever ſon édifice d'impiété à l'ombre d'un prétendu langage orthodoxe : il exaltoit l'Ecriture, pour la détruire enſuite par la raiſon : il préconiſoit la Foi, ſans en conſerver les motifs : il diſoit que toute notre reſſource étoit dans la parole de Dieu, & tous ſes principes tendoient à la méconnoître.

C'eſt une ſingulière imagination que de prétendre expliquer mieux les expériences, c'eſt-à-dire l'exiſtence du bien & du mal moral, avec l'hypothèſe abſurde des deux principes, qu'*avec la ſuppoſition juſte & néceſſaire d'un premier principe infiniment bon & tout-puiſſant.* Quelle lumière une hypothèſe abſurde porte-t-elle dans l'eſprit ?

Juſqu'ici ce qu'on appelloit les *poſtulata* des Sciences, étoient des choſes exemtes de toute contradiction. Aujourd'hui, pour expliquer le bien & le mal moral, on demande qu'il ſoit permis de ſuppoſer l'impoſſible, c'eſt-à-dire deux principes coéternels, oppoſés, capables néanmoins de s'accorder pour remplir le monde de vertus & de crimes. Voilà, nous le diſons ſans craindre d'être contredits, la deſtruction du ſens commun, & l'opprobre de la Philoſophie.

Mais enfin comment le mal moral exiſte-t-il ſous un Dieu qui eſt la bonté même ? On a réſolu cette queſtion par des Volumes entiers. Nous allons terminer notre Extrait, & nous ne pouvons traiter ce point dans toute ſon étenduë. Contentons-nous des obſervations ſuivantes :

Si l'on exige que nous rendions compte de toutes les raiſons qui

ont déterminé Dieu à permettre le mal moral ; nous répondrons que la demande eſt déraiſonnable, & qu'il eſt impoſſible d'y ſatisfaire. Des eſprits, bornés comme les nôtres, ne pénétrent point l'être de Dieu, les conſeils de Dieu, les rapports qui peuvent ſe trouver entre les décrets de Dieu. Nous avons même tant de peine à connoître les hommes, & ceux d'entre les hommes qui ſont nos meilleurs amis ! Mais ce qui ne nous eſt point inconnu, c'eſt qu'avant tout, Dieu cherche ſa gloire dans l'ordre de providence qu'il garde envers ſes créatures ; qu'il ſçait tirer ſa gloire du bien & du mal ; qu'il manifeſte ſa gloire par la récompenſe des bons, & par la punition des méchans ; qu'il a eu droit de chercher ſa gloire au riſque de notre perte &c.

Si l'on veut ſçavoir comment la bonté infinie de ce ſouverain Etre eſt juſtifiée parmi tant de crimes

qui inondent la terre ; nous dirons que c'eſt par le préſent qu'il a fait aux hommes de la liberté, & des ſecours de ſa grace : préſent de la liberté qui, dans les vues de Dieu, eſt la puiſſance de faire le bien avec mérite, parce que c'eſt la puiſſance de faire le bien avec choix. Bayle conſidère preſque toujours ce préſent comme ſi ce n'étoit que la puiſſance de faire le mal ; & cette notion eſt auſſi peu juſte, qu'elle indique peu de bonne foi dans l'Auteur.

Si l'on demande pourquoi Dieu a fait préſent aux hommes d'une puiſſance dont il prévoyoit les abus ; & comment ſa bonté infinie n'a pas empêché ces abus par le ſecours efficace de ſa grace, nous remarquerons trois choſes :

1°. La préſcience de Dieu n'influant point, comme cauſe, dans les évenemens libres, Dieu n'a pas été obligé de changer l'ordre de ſes deſſeins, parce qu'il prévoyoit les

abus de la liberté. Tout ce que Dieu se devoit à lui-même, c'étoit de donner aux hommes des moyens pour éviter le mal ; &, s'ils ne l'évitoient pas, de tirer le bien de ce mal même. Les Manichéens anciens & modernes ont-ils jamais prouvé que Dieu ait manqué à l'une ou à l'autre de ces obligations ?

2°. Quand on prétend obliger Dieu, en vertu de ses perfections, à empêcher, dans tous les cas, le mauvais usage de la liberté, c'est-à-dire de la puissance de faire le bien & le mal; on affirme équivalemment que Dieu n'a pas pû donner à l'homme cette puissance. Car que seroit-ce qu'une puissance dont la détermination actuelle au mal ne pourroit être supposée, sans contredire formellement les attributs de Dieu? Cependant il nous est très-connu que la liberté est une perfection réelle ; une perfection qui éleve l'homme au-dessus de tous les au-

tres êtres dont cet univers eſt peuplé &c.

3°. En exigeant que Dieu prévienne, à chaque moment & dans tous les hommes, les abus de la liberté; on fait un ſyſtême où Dieu eſt privé de la gloire d'avoir été ſervi fidèlement, généreuſement, malgré les tentations, & parmi les dangers qui accompagnent toujours l'uſage de la liberté : on prive auſſi les élus de la gloire qu'ils méritent pour avoir préféré Dieu à tout : préférence qui doit ſe manifeſter par la comparaiſon de ceux dont la volonté ſe ſera déterminée au parti contraire, c'eſt-à-dire au mépris de Dieu, au péché. Ajoûtons que, dans l'hypothèſe des attentions continuelles & ſcrupuleuſes de Dieu pour empêcher tout mauvais uſage de la liberté, les préceptes & les conſeils, les exhortations & les menaces ſeroient inutiles; que toute l'œconomie de la Religion ſeroit

une ſuperfluité ; les hommes ne pouvant être ſuppoſés s'écarter des volontés de Dieu. Il faudroit, ſur tout ceci, des développemens où nous ne pouvons entrer.

Si, à l'exemple de Bayle, on combat la permiſſion du mal moral par des comparaiſons tirées de la conduite des hommes ; ſi l'on dit qu'un père ne doit pas mettre, entre les mains de ſon fils, une épée qui le bleſſera ; qu'une mère ne doit pas expoſer ſes filles à des compagnies dangereuſes &c. nous indiquerons facilement le vice de ces ſimilitudes.

D'abord les hommes ſont comptables de leurs actions : un père répond naturellement de la conſervation de ſon fils ; une mère de la vertu de ſes filles. Dieu au contraire eſt le maître abſolu de tout ; il ne dépend de perſonne : en permettant un mal que l'homme peut éviter, il ne bleſſe ni les droits de ſes attributs, ni les loix de l'humanité &c.

Enſuite la plûpart des hommes ne peuvent ſe conduire que par des voies particulières. Leur ſyſtême eſt borné à eux-mêmes, ou à un petit nombre de rapports: ſi un père perd ſon fils, par l'imprudence qu'il aura eue de lui confier une arme meurtrière, qu'eſt-ce qui lui tiendra lieu de cette perte? comment ſe conſolera une mère du déshonneur de ſes filles, lorſqu'elle même pourra ſe reprocher d'en avoir été cauſe par ſon indiſcréte facilité? Mais Dieu a formé un plan général. Tout y entre; tout y tient un rang. Le bien y brille d'une vive lumière, & y reçoit les récompenſes qui lui ont été promiſes: le mal y eſt jugé & condamné, mais de façon qu'il en réſulte toujours des avantages, ſoit pour le plan même formé par le Créateur, ſoit pour les juſtes qui en ſont l'ornement, ſoit pour la gloire de Dieu qui en eſt le terme.

Enfin, quand les hommes ſont

chargés d'une grande administration, telle qu'est, par exemple, celle d'un Royaume ou d'une République, il arrive quelquefois que ces Maîtres puissants permettent des maux, dans l'espérance de se procurer des biens vrais ou imaginaires. Or ce que la prudence, l'intérêt, la passion suggère à des hommes d'Etat; Dieu l'exécute par des voies & pour des fins toujours grandes, toujours sages, toujours propres à vérifier ce mot du Prophète: *Ut justificeris in sermonibus tuis & vincas cùm judicaris.*

Quoique cet Extrait soit long, il ne contient que l'esquisse des matières dont nous avons fait l'annonce: c'en est assez néanmoins, pour avertir les Lecteurs de se tenir en garde contre la doctrine de Bayle & de l'Analyse. La Religion & la conscience doivent achever des instructions que nous n'avons pû qu'ébaucher.

ARTICLE LXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LORRAINE.

De Nancy.

On publie le premier Volume des *Mémoires de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres*, établie en cette Ville. C'eſt un *in*-12. où l'on voit deux Parties ; la première contenant l'Hiſtoire, très bien rédigée, de cette Académie ; la ſeconde comprenant les Pièces qui y ont été lues juſqu'à la fin de 1754. Quoique pluſieurs de ces morceaux de Littérature aient été annoncés ſucceſſivement dans nos Mémoires, nous ne laiſſerons pas de rendre compte du Recueil entier, & de faire connoître les progrès d'une Société qui contribue ſi noblement à immortaliſer le règne de Staniſlas.

FRANCE.

DE SAINT-OMER.

Il y a, dans cette Ville, un Collège d'Anglois où les bonnes études sont en vigueur. On cultive très-bien, parmi cette jeunesse, le Latin & le Grec; deux Langues que la Nation Angloise honore encore de son estime. Depuis peu ces Elèves ont publié des Poësies Latines d'un bon goût, pour célébrer l'avènement de M. De Brunes de Montlouet au Siège Episcopal de S. Omer. Nous avons lû avec plaisir quelques-unes de ces productions, sur tout une Ode où la Bretagne (Patrie du Prélat) affligée d'abord de son départ, se console dans l'attente de la gloire qui est destinée à ses travaux & à ses vertus.

Cum longinqua suas posceret infula
Nuper delicias, Armorica extulit,
Mœstam sparsa comam, non placidum caput,
Undosi hospita littoris;
Instantisque mali conscia, flebiles
Effudit gemitus: occidit, occidit
Spes vana, heu! quid juvat inclytam
Eduxisse propaginem,
Eductam rapiant si tamen exteræ
Æquâ sorte manus? . . . .
. . . .
. . . .
Quid tamen invidis
Surdum sollicito vocibus æthera?

I, quò te meritis debita præmia
I, quò fata ferunt tua.

. . . .

Te Pax blanda præit ; te bene mutuo
Mentes lætus Amor nectere vinculo ;
Te sincera Fides, inque periculis
Virtus fulgere gestiens ;
Nec vultu deerit Candor amabili,
Doctrinæque comes grata, Modestia ;
Nec quæ Justitiæ munia temperat
Certâ lege, Benignitas. *&c.*

De Paris.

On a répandu, dans le Public, un *Avis* très-instructif, *sur la nouvelle Edition de l'Histoire de France, par le P. Daniel de la Compagnie de Jesus.* Cette Edition comprendra 16 Tomes *in*-4o. compris le règne de Louis XIII. en grand, & les fastes du règne de Louis XIV. On y trouvera un très-grand nombre d'Additions, non dans le Texte auquel on ne change rien, mais en forme de Notes & de Dissertations ; avec des Plans, des Cartes géographiques, des Vignettes représentant des Monnoies &c. La souscription sera ouverte jusqu'au mois de Septembre inclusivement ; & le prix doit être, pour les Souscripteurs, de 162 liv. petit papier, & de 204 liv. grand papier. Les non souscrivants payeront 200 liv. l'exemplaire en petit papier, & 260 liv. en grand. Il faudroit voir tout l'*Avis* qui comprend

12 pag. *in*-4o. Les Libraires aſſociés ſont le Mercier, Deſaint & Saillant, De Hanſy, Jean-Thomas Hériſſant, Boudet, Bauche, Durand, C. J. B. Hériſſant fils, D'Houry fils, Deſprez, Le Prieur.

Le ſecond Tome du *Nouveau Traité de Diplomatique* paroît chez Deſprez. On fait eſpérer que les autres Volumes, juſqu'à la concurrence de 5 *in*-4°. ſuivront de près. Nous avons lû le premier, qui nous a paru bien fait : ſi les ſuivans parviennent juſqu'à nous, ce ſera l'occaſion de rendre compte de tout l'Ouvrage.

Le ſeptième Volume du *Dictionnaire Apoſtolique*, par le P. Hyacinthe de Montargon, eſt en vente chez Lottin, rue S. Jacques. Ce Tome eſt le premier des Myſtères, & comprend des Diſcours ou Sermons, ſuivant le projet de l'Auteur, ſur l'Incarnation de J. C. ſur la Nativité, ſur la Circonciſion, ſur le S. Nom de Jesus, ſur l'Epiphanie, ſur la Paſſion. On connoît le mérite de cet Ouvrage; & il nous ſuffit préſentement de l'annoncer. *Le prix de chaque Tome eſt toujours de 4 liv. en blanc, & 5 liv. relié.*

Réflexions critiques ſur la méthode, publiée par M. l'Abbé De Villefroy, pour l'explication de l'Ecriture ſainte, adreſſées aux Auteurs des principes diſcutés &c. c'eſt-à-dire aux PP. Capucins, Elèves de

M. l'Abbé De Villefroy. *Vol. in-*12. *de* 174 *pag.* Il se trouve chez Prault, Quai de Gesvres, & Duchesne, rue S. Jaques. En dépouillant le Polémique répandu dans cet Ouvrage, il est possible, utile & agréable d'en rendre compte.

Le Tome cinquième des *Leçons de Physique expérimentale*, par M. l'Abbé Nollet, de l'Académie Royale des Sciences &c. paroît depuis quelques jours chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques. Ce Volume, de près de 600 pag. contient trois Leçons, dont l'objet est la Lumière & tout ce qui s'y rapporte. Nous tâcherons d'exposer bientôt cette curieuse nouveauté.

Augustin-Martin Lottin, rue S. Jacques, vient d'imprimer une *Histoire de Louis XII.* en 3 Volumes *in-*12. où il semble qu'on doit trouver des Anecdotes. L'Auteur, qui nous est inconnu, a fait de grandes recherches ; &, au coup d'œil, son style paroît propre de l'Histoire. Nous en dirons quelque chose.

On trouve chez Nyon & Guyllin, Quai des Augus. 2 Vol. *in-*12. sous le titre d'*Essai sur l'état du Commerce d'Angleterre*. Ce Livre contient une partie de l'Essai de John Cary, célèbre Marchand de Bristol, sur le même sujet : on y a fait des changemens, des additions &c. la Préface

rend compte de tout ; & il semble qu'on peut tirer parti de ce Livre pour le progrès & la gloire de notre Commerce. Car nous n'excellerons, en cette partie, qu'à proportion des lumières que nous aurons sur le Commerce de nos voisins.

Cavelier, rue S. Jacques au Lys d'or, a beaucoup de Livres d'Italie, d'Allemagne & d'Angleterre, la plûpart bien choisis, comme nous l'avons vérifié sur son Catalogue. On trouve chez lui en particulier des Exemplaires d'un Livre intitulé : *Cours complet de la Langue Françoise, distribué par exercices &c. Par M. Mauvillon, Secrétaire intime de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe ; 2 Vol.* in-12. *imprimés à Dresde en 1754.* L'Auteur est déja connu par son Histoire du Prince Eugène, & par celle de la dernière guerre de Bohême. Quant à son *Cours de la Langue Françoise*, il est si étendu qu'on y trouve tout ce qui a été dit dans les autres Grammaires. Souvent même la fidélité de l'Auteur va jusqu'à transcrire, mot pour mot, les régles données par les Grammairiens qui l'ont devancé. Nous trouvons, par exemple, à l'ouverture du Livre, tout l'endroit qui concerne la ponctuation, absolument copié d'après la Préface du *Traité de l'Orthographe Françoise*, imprimé à Poitiers

chez Faucon &c. Nous croirions assez qu'en fait de Grammaire, les emprunts sont plus permis qu'en toute autre science. Du moins les exemples de ces emprunts sont-ils fréquents, & autorisés par des noms célèbres.

Grammaire Hébraïque à l'usage des Ecoles de Sorbonne, avec laquelle on peut apprendre les principes de l'Hébreu, sans le secours d'aucun Maître. Par M. l'Abbé Ladvocat, Docteur, Bibliothécaire & Professeur de la Chaire d'Orléans, en Sorbonne ; *in*-8°. pag. 192. *Chez Vincent, rue S. Severin.* L'Auteur expose d'abord l'Histoire de la fondation faite par feu Mgr le Duc d'Orléans, en faveur de la Langue sainte. Il conclut des termes mêmes de l'acte passé à ce sujet, que *la Chaire d'Orléans n'est point destinée à enseigner la Grammaire ; mais à interpréter l'Ecriture sainte selon le Texte Hébreu.* Cela supposé, il est visible qu'une Grammaire courte, facile & telle qu'on puisse l'apprendre sans Maître, est nécessaire aux Elèves. C'est dans cette vuë que M. l'Abbé Ladvocat publie celle-ci qui, en effet, prévient & résout toutes les difficultés dont les Commençans ont coûtume d'être effrayés. Les conjugaisons surtout, qui embarrassent le plus par leurs

détails, sont disposées dans des tables si commodes & si claires, qu'on les apprendra & les retiendra sans peine : c'est ce qu'il faut voir dans le Livre même dont le Censeur Royal, M. l'Abbé De Villefroy, *conseille l'usage à quiconque veut étudier la Langue sainte.*

Briasson Libraire, rue S. Jacques, distribue constamment & utilement pour le public la grande Table du Journal des Sçavans. Il vient de donner le Tome cinquième, qui comprend depuis la moitié de la lettre F jusques vers la moitié de la lettre I.

Le même Libraire, très-bien assorti en Livres de toutes espèces, a des Exemplaires de la belle Dissertation de M. Tillet *sur la cause qui corrompt & noircit les grains de Bled dans les épis &c.* Ouvrage couronné depuis peu par l'Académie de Bordeaux, & dont nous rendrons compte au Public.

On trouve aussi chez ce Libraire 2 Vol. in-4°. d'*Observations d'Histoire naturelle faites avec le Microscope sur un grand nombre d'insectes &c. avec la description & les usages des différents Microscopes &c.* C'est en partie l'Ouvrage de feu M. Joblot (donné en 1716,) en partie un Recueil de nouvelles Observations ; le tout orné de planches bien gravées.

Le Sr Patte, Graveur, rue des Noyers, vient de mettre au jour la Place de Louis XV. que l'on exécute ſur l'Eſplanade du Pont tournant, en face des Tuilleries, d'après les deſſeins de M. Gabriel, premier Architecte du Roi. *Le prix de cette Eſtampe, qui eſt de la grandeur de la feuille de Nom de* JESUS, *eſt de 1 liv. 4 ſols.*

Le même vend auſſi un Arc de Triomphe à la gloire du Roi, qui a été exécuté, en décoration, ſur les deſſeins de M. Servandoni, le jour que M. le Duc de Geſvres eſt venu poſer la première pierre de la Place commencée devant l'Egliſe de S. Sulpice. *Grandeur de la feuille de Nom de* JESUS *; prix 1 liv. 10 ſols.*

Il paroît une *Réponſe* bien faite *au Mémoire ſur la néceſſité de diminuer le nombre, & de changer le ſyſtême des Maiſons Religieuſes.* (Brochure *in-*12. de 51 pag.) On en trouve des Exemplaires chez *Chaubert*, Quai des Auguſtins, & Claude *Hériſſant*, rue Neuve Notre-Dame.

TABLE DES ARTICLES
de Juin, 1755.

ARTICLE LXI. *Diſſertation ſur les Tuyaux Capillaires &c.*
Diſcours Latin où l'on fait voir que la vertu n'eſt pas moins néceſſaire à la Monarchie qu'à l'Etat Républic. &c. 1349

Art. LXII. *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus au Levant, &c.* 1372

Art. LXIII. *Histoire de l'Académie des Sciences, &c.* Suite de l'Article LV. au mois de Mai. 1395

Art. LXIV. *Mémoire sur les Laines, &c. Dissertation sur la Tourbe de Picardie, &c.* 1424

Art. LXV. *Considérations sur les révolutions des Arts, &c.* 1444

Art. LXVI. *Fables & Contes avec un Discours sur la Littérature Allemande, &c.* 1472

Art. LXVII. *Analyse raisonnée de Bayle, &c.* 1486

Art. LXVIII. Nouvelles Littér. 1527

ERRATA POUR JUIN.

Pag. 1376 *lig.* 8, & de d'émeraudes, *retranchez* de.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 12 Mai, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'Herissant, rue N. D.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JUILLET, 1755. I. vol.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JUILLET, 1755. I. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment compris celui-ci) 685 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14.
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724.	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	9.
1728.	12.		

Chacun de ces volumes ſe vend 15 ſ. en feuilles, & 16 ſ. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Juillet, 1755. I. vol.

ARTICLE LXIX.

L'ART DU CHANT. Par M. Berard; *in*-8°. pag. 158. ſans les exemples gravés, qui en occupent 34. *A Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; Prault fils, Quai*

de Conti ; Lambert, à côté de la Comédie Françoise, & aux adresses ordinaires pour la Musique. M. DCC. LV.

CE Livre est dans le goût de tous ceux qu'on a composés, de siècle en siècle, pour établir les régles des Arts, ou plutôt pour les faire reconnoître, pour les répandre, pour les empêcher de périr. Expliquons cette pensée qui a beaucoup de rapports & d'étenduë. On a fait de belles choses avant que d'en écrire les régles. Il y avoit des Poëmes épiques & des Tragédies avant qu'Aristote publiât sa Poëtique ; il y avoit des pièces d'éloquence, avant que Cicéron donnât les Livres de l'Orateur ; il y avoit des Temples & des Palais, avant que Vitruve devînt Législateur en Architecture, &c. Le beau & le naturel commence par exister ; les hommes y font attention ; ils ob-

ſervent en quoi & comment ce beau, ce naturel opère ſon effet; ils apprécient les degrés de perfection qui s'y trouvent; ils eſtiment par voie de comparaiſon ce qui peut manquer aux divers ouvrages du même genre; enfin ils tranſportent, dans des écrits raiſonnés, les réſultats de leurs obſervations: & voilà ce qui fait les Livres didactiques; les Livres que la poſtérité adopte comme ſa régle & ſon flambeau.

Pour appliquer ces principes à l'Ouvrage qu'on nous donne ſur *l'Art du Chant*, il faut penſer que la Muſique remontant preſque à l'origine du monde, le Chant a la même époque; mais que l'*Art du Chant* ou plutôt les réflexions inſtructives ſur le Chant nous manquoient juſqu'ici.

Ce n'eſt pas qu'on n'eût été jaloux en divers temps des meilleures méthodes de chanter. Qui

pourroit croire que les Grecs & les Romains, si sçavans en tout genre, n'eussent pas étudié les organes de la voix pour les ménager à propos, pour les modifier avec grace, pour en tirer des modulations aussi expressives que variées? Qui pourroit même se persuader que, parmi nous, les excellents Chanteurs du siècle dernier & ceux d'aujourd'hui n'aient pas combiné toutes les forces, tous les rapports, toutes les ressources de leur talent; que dans la Capitale, séjour du goût & de la critique, il ne se soit pas trouvé des hommes extrêmement attentifs à tirer parti d'un Art devenu très-intéressant pour la Société? Mais, reconnoissons-le encore une fois, il n'existoit presque rien d'analysé sur cette matière; & M. Berard, Auteur du Livre dont nous allons rendre compte, n'exalte point trop son dessein, en disant qu'*un pareil*

Traité étoit moins à faire qu'à créer.

Pour réussir dans cette composition, il a fallu quatre choses; étudier les organes de la voix, réfléchir sur la prononciation, règler l'articulation, montrer en quoi consiste la perfection du Chant. Les trois premiers objets sont comme la base de l'édifice; le quatrième en est la décoration & le complément. Suivons, quelques momens, M. Berard dans les détails de cette division.

I.

Il entre de l'Anatomie dans l'explication des organes de la voix. On y considère le poûmon, le larynx, la glotte, les lèvres de la glotte, & tout le jeu de ces diverses parties, lorsqu'il s'agit de produire des sons. M. Ferrein, célèbre Anatomiste de l'Académie Royale des Sciences, démontra,

il y a quelques années, que la voix résulte d'un instrument qui est en même temps à corde & à vent. En effet, les lèvres de la glotte sont deux rubans tendineux, susceptibles de plusieurs degrés de tension, & de différentes vibrations; ils opèrent, par rapport à la voix, ce que les cordes de la viole font à l'égard des sons qu'on en tire. L'air qui passe par la trachée-artère & par le larynx, est comme l'archet destiné à frapper les cordes. L'action du poûmon, qui pousse cet air avec plus ou moins de force, avec plus ou moins de célérité, fait les fonctions de la main occupée à mouvoir l'archet. On voit donc-là l'instrument à corde; & il n'est pas douteux que l'instrument à vent ne s'y trouve, puisque c'est l'air qui met tout en jeu.

Ces trois choses, l'air des poûmons, le larynx, les lèvres de la glotte concourant à la formation

de la voix, on conçoit clairement qu'il doit y avoir des variétés dans l'inſpiration & l'expiration de l'air, dans les mouvemens du larynx, dans les vibrations des lèvres de la glotte ; & il eſt évident que ces variétés dépendent des différences qu'on veut mettre dans les ſons : différences, au reſte, qui ne peuvent être que les divers degrés de force ou de douceur, de gravité ou d'élévation, d'uniformité ou d'impétuoſité, dont les ſons furent toujours ſuſceptibles. Et voilà juſtement ce qui attire les attentions d'un Obſervateur. En s'examinant ſoi-même on éprouve

1°. Sur *l'inſpiration & l'expiration de l'air*, que l'une eſt toujours la meſure de l'autre ; c'eſt-à-dire, que, pour expirer beaucoup & long-temps, il faut avoir fait auparavant une grande & pleine inſpiration. Auſſi arrive-t-il que les Chanteurs, qui n'ont pas le

talent d'inſpirer, c'eſt-à-dire de ſe remplir les poûmons d'une quantité d'air ſuffiſante, ne peuvent ni faire des cadences brillantes, ni rouler avec agrément ſur la même ſyllabe, ni ménager des chutes expreſſives & ſonores, &c. Remarquons qu'avec une inſpiration pleine & abondante, on fait l'expiration telle qu'on la deſire; qu'on la prolonge, ou qu'on la coupe; qu'on la renforce, ou qu'on l'affoiblit ſuivant les divers caractères du Chant qu'il s'agit d'exécuter. La raiſon de ceci eſt évidente: Quand on a l'air en ſa diſpoſition, on en fait ce qu'on veut; c'eſt comme l'eau d'une ſource qu'on diſtribue ſelon les beſoins. M. Berard explique bien tout ce ſujet, quoiqu'il ſoit peut-être un peu trop laconique. En général cet Ouvrage eſt fort ſerré: on ſent que l'Auteur a craint de s'appeſantir ſur des détails où il a fallu employer de

l'Anatomie, de la Métaphysique, de la Musique, & par-tout un style didactique qui ne plaît pas à tous les Lecteurs. Nous osons prier l'Auteur de se mettre plus au large dans une seconde édition ; il parcourt un pays non défriché : qu'il ne craigne pas d'ouvrir la voie, de l'applanir, de revenir même sur ses pas, pour voir si tout le monde peut y marcher.

2°. Sur *les mouvemens du larynx*, par rapport à la voix, on s'apperçoit aisément qu'ils consistent dans l'élévation & l'abaissement de cet organe. Est-il question de produire des sons aigus ? le larynx monte : veut-on former des sons graves ? le larynx descend ; & cette alternative d'élévation & d'abaissement suit la proportion des sons ; les plus aigus exigent plus d'élévation ; les plus graves supposent plus d'abaissement : on peut se convaincre de la vérité & de

l'exactitude de ces proportions, en portant le doigt sur le larynx, lorsqu'on rend des sons aigus ou graves.

L'Auteur donne des avis sur le jeu de cet organe ; il recommande de faire monter ou descendre le larynx, non-seulement selon la qualité des sons dont on a besoin, mais aussi selon les défauts qu'on veut corriger dans la voix. Par exemple, si l'on a *la voix trop grave & un peu rauque, on doit, dans les sons aigus, élever le larynx plus qu'à l'ordinaire, & le faire moins descendre dans les sons graves*. Il y auroit à demander si l'on peut toujours disposer, à son gré, de ce larynx placé & attaché, par l'Auteur de la nature, à l'extrémité de la trachée-artère ; s'il existe des régles pour le conduire & pour le mettre en état de réformer ce qu'il y a de défectueux dans la voix ? Mais il semble, après

tout, que la réflexion & l'habitude peuvent quelque chose en ce point: car les bons Maîtres & les Chanteurs du premier ordre ménagent leur voix, & en tirent parti tout autrement que ne font les gens sans méthode, ou ceux qui n'en ont qu'une mauvaise. *Ce n'est pas les voix*, dit M. Berard, *qui manquent à la Musique, c'est l'art qui manque aux voix.*

3°. Sur les *vibrations des lèvres de la glotte*, qu'on appelle aussi *Rubans sonores* & *cordes vocales*; voici ce que l'expérience, l'anatomie & l'analogie nous apprennent. Imaginons que le larynx dont nous venons de parler, fait à l'égard des lèvres de la glotte la fonction des chevilles de la viole & du violon; qu'il tend ou relâche ces *lèvres* ou *rubans sonores*: tension ou relâchement qui s'opère à mesure que le larynx monte ou descend. Concevons que les de-

grés de tension ou de relâchement dans ces *lèvres* ou *rubans sonores*, sont la régle des vibrations dont ces *lèvres* ou *rubans* deviennent susceptibles, c'est-à-dire que, si la tension est grande, ces parties seront propres à être vibrées avec promptitude; que si, au contraire, il y a du relâchement dans ces parties, elles ne pourront produire que des vibrations lentes. La comparaison des cordes de la viole explique encore tout ici.

Mais nous n'avons point encore de son jusqu'à ce que l'air agite les lèvres de la glotte, de même qu'une viole ne résonne point jusqu'à ce que l'archet mette les cordes en mouvement. Si l'air est poussé vivement & abondamment contre les lèvres de la glotte, & que ces lèvres soient considérablement tendues, le son sera fort & aigu; s'il est poussé doucement & en petite quantité contre les mê-

mes parties ſuppoſées dans un état de relâchement, le ſon ſera foible & obſcur, quoique grave en lui-même. En un mot, le ſon prendra toutes les qualités relatives à la quantité & à la force de l'air; au degré de tenſion ou de relâchement dans les lèvres ou rubans de la glotte. Ainſi analyſons-nous toute la doctrine de M. Berard, qui véritablement *ouvre* ici *des jours immenſes* à quiconque ſe donnera la peine d'approfondir cette matière.

II.

Quand on ſçait diſtinguer, apprécier, & diriger les organes de la voix, on n'a encore que des ſons, & juſqu'à ce moment la Muſique humaine ne diffère preſque point de la Muſique des inſtrumens. Il faut des paroles pour former le diſcours, la déclamation, le chant : ces trois choſes ſe reſſem-

blent pour le fond, & ne se distinguent que par des différences accidentelles. Mais pour le discours, la déclamation & le chant, la prononciation est nécessaire. C'est l'objet auquel s'attache ici l'Auteur; & comme il n'embrasse que l'*Art du Chant*, il ne considère aussi la prononciation que par rapport au chant, & à ceux qui veulent y exceller. Voici une esquisse de sa doctrine : » La prononciation consiste à ne point donner » aux lettres d'accent étranger : » elle dépend beaucoup de la con» noissance pratique des brèves » & des longues, des *e* ouverts & » des *e* fermés &c. « En un mot, bien prononcer, c'est observer fidèlement les régles de la Prosodie Françoise. L'*Art du Chant* exige cette fidélité; & il n'y a point de Chanteur qui puisse se donner la moindre liberté en ce point. Pour prévenir les abus ou corriger les

défauts, l'Auteur trace une instruction sur la *génération des lettres & sur leur liaison entre elles.* Il sent que c'est renouveller, à quelquelques égards, la scène du Bourgeois-Gentilhomme, prononçant les A, les O, les E, & les autres lettres de l'Alphabet : espèce de ridicule qui influe aujourd'hui sur tout enseignement du même genre; mais il faut imposer silence aux idées comiques, & sentir les avantages des observations sérieuses. Celles de M. Berard méritent d'être accueillies; il y ajoûte un morceau sur les différentes sortes de prononciations : article qui tient aux divers caractères des objets dont s'occupe la Musique vocale.

Car *il faut que la prononciation soit dure & obscure lorsque les paroles représentent des bruits terribles ..... Des paroles destinées à peindre des bruits gracieux, comme le murmure d'un ruisseau*

ou le chant des oiseaux, doivent être prononcées d'une manière douce & claire . . . . . Les paroles qui n'ont point de caractère marqué, n'exigent qu'une prononciation naturelle. Des exemples tirés de nos plus belles pièces de Musique, font l'application de ces régles. Voici cependant une difficulté qui nous arrête, ou, si l'on veut, une question que nous croyons pouvoir hazarder. Tout ceci regarde-t-il bien la prononciation? Selon l'Auteur lui-même, la bonne prononciation n'est autre chose que la fidélité à bien observer la Prosodie : mais la Prosodie de notre Langue n'est-elle pas toujours la même dans tous les sujets qu'on traite, soit en déclamation, soit en chant ; & ne semble-t-il pas que l'art de caractériser diversement ces sujets, de rendre avec force ceux qui sont terribles, avec douceur & avec légereté ceux qui

ſont aimables, n'eſt point une choſe qui dépende de la prononciation, mais de la qualité des ſons, c'eſt-à-dire de la différence des vibrations, qui s'exécutent dans les lèvres de la glotte ? En effet, nous conſidérons les ſons comme l'enveloppe des paroles, comme le vehicule qui les fait parvenir au-dehors : ſi les paroles paroiſſent fortes ou foibles, claires ou obſcures, ce n'eſt peut-être qu'en conſéquence & ſelon la proportion des ſons qui les accompagnent. Mais encore une fois, ceci n'eſt qu'un doute & une queſtion. Il ſera fort permis à l'Auteur, à ſes Diſciples & à ſes Partiſans de négliger ces idées, ou de les réformer. Peut-être même qu'elles ne préſentent qu'une controverſe de mots, & que pour le fond des choſes nous concourons avec l'Auteur.

III.

Aprés avoir donné des régles pour la prononciation, M. Berard en donne pour l'articulation ; & voici les différences qu'il met entre ces deux choſes. » La prononcia-» tion, *dit-il*, a pour objet la » meſure des lettres & leurs qua-» lités ; l'articulation n'a pour objet » que les lettres elles-mêmes. » L'une ſe propoſe de charmer les » oreilles, & de peindre aux eſprits » par des ſons heureuſement mo-» difiés ; l'autre ne prétend offrir » aux premières (aux oreilles) que » des ſons nets & diſtincts, forts » ou foibles : auſſi ſon champ eſt » moins vaſte.« Suivant cette ana-lyſe, il faudroit placer, à ce qu'il paroît, l'articulation avant la pro-nonciation. Car le premier devoir du Chanteur eſt de préſenter *des ſons nets & diſtincts* ; le ſecond eſt de *charmer les oreilles*.

Mais quoi qu'il en ſoit, l'articulation a ſes régles, dont la plus importante & peut-être l'unique conſiſte à *préparer* les lettres ſelon le degré, ou la variété des paſſions. On veut dire que, dans les paſſions violentes, il faut appuyer tellement ſur les lettres, qu'on paroiſſe les *doubler.* Cela ſe comprendra tout-d'un-coup, ſi l'on entend un bon Chanteur, chargé de rendre un morceau où la force & l'enthouſiaſme dominent. Son articulation prend alors tous les caractères de la paſſion qu'expriment les mots. Il inſiſte ſur toutes les lettres propres à manifeſter le progrès de cette paſſion; & ceci n'eſt point particulier à la Muſique qui s'exécute en notre Langue. On remarque la même choſe dans le Latin, dans l'Italien, &c. Concevons que, quand les paſſions ſont douces, foibles ou légères, l'articulation prend les mêmes nuances:

l'Auteur nous dit que dans ces occaſions *il faut doubler les lettres foiblement, & ne ſe permettre qu'une prononciation douce & claire, &c.* Voilà, ſi nous ne nous trompons pas, la *prononciation* confondue avec l'*articulation ;* & ce n'eſt pas dans ce ſeul endroit que les idées de l'Auteur ſe croiſent, que ſes définitions rentrent les unes dans les autres. Ce Livre, très-bon pour le fond, n'eſt fait qu'à moitié, ou bien il paroît composé de pièces rapportées. Attendons une autre Edition pour dire que nous avons, en ce genre, un Ouvrage parfait.

IV.

La perfection du Chant occupe M. Berard dans la dernière partie de ſon Livre ; & c'eſt-là qu'il traite aſſez au-long des *agrémens du Chant ;* qu'il examine la génération de ces *agrémens ;* qu'il établit des

des ſignes pour les fixer ou pour les rappeller ; qu'enfin il trace des exemples où ces ſignes ſont mis en œuvre. Il y a véritablement des attentions & de la fineſſe dans tout ce détail, qui de notre part n'eſt pas ſuſceptible d'extrait : ainſi nous renvoyons à l'Ouvrage, en avertiſſant les Lecteurs, qui ont l'imagination ombrageuſe, de ne pas s'étonner à la vuë des ſignes dont l'Auteur charge les exemples gravés à la fin de ſon Volume. Ces ſignes ſont des Lettres Grecques & Hébraïques, qui ſe trouvent placées au-deſſus de certaines Notes, pour faire reſſouvenir qu'il faut faire-là une *cadence* de telle ou telle façon, un *port de voix entier*, un *port de voix feint*, un *coulé*, un *flatté*, un *ſon filé entier* ou *demi-filé*, &c. Voici notre raiſonnement à ce ſujet. Ou le Lecteur ſçait déja chanter proprement ; ou il

chante mal ; ou il ne chante point du tout, & il veut se procurer l'avantage de chanter ; ou il ne chante point, & ne s'embarrasse nullement de cet Art. Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'imaginer une hypothèse qui ne se rapporte pas à quelqu'une de ces quatre suppositions.

Si vous chantez bien, vous verrez, en vous proposant les exemples apostillés par M. Berard, que ceci n'est point la magie noire, & que vous êtes déja, par une bonne méthode, tout au niveau des Leçons qu'on donne ici. Si vous chantez mal, c'est assez le cas de profiter des avis & des modèles que propose notre Auteur ; mais il est fort à craindre qu'un commencement de mauvaise routine n'empêche les effets d'une meilleure instruction. Personne n'est plus difficile à instruire que ceux qui sçavent mal le peu qu'ils ont voulu

apprendre. Si vous ne chantez point, & si vous avez dessein d'apprendre, le Livre de M. Berard vous est inutile. C'est un Maître, instruit des principes de ce Livre, qui doit vous former au *beau Chant*. Si vous ne chantez, ni ne voulez chanter, supposez que le présent Ouvrage n'existe point, & pensez de même sur l'Analyse que nous venons d'en tracer.

ARTICLE LXX.

HISTOIRE DES RECHERCHES sur la Quadrature du Cercle : Ouvrage propre à instruire des découvertes réelles faites sur ce problème célèbre, & à servir de préservatif contre de nouveaux efforts pour le résoudre, &c. Volume *in*-12. pag. 304. sans la Préface. A Pa-

ris, chez Jombert, rue Dauphine. M. DCC. LIV.

IL y a comme deux Ouvrages dans ce Volume, le premier, compris dans la Préface; le ſecond, dans le corps du Livre; le premier, deſtiné aux Lecteurs, qui ne déſirent qu'une Notion de la Quadrature du Cercle & des évènemens qu'elle a occaſionnés; le ſecond, préparé pour les Géomètres de profeſſion, ou pour ceux qui ont envie de l'être. M. De Montucla, Auteur de ces deux Morceaux, donne une très-bonne idée de ſes talens, de ſes ſoins, & de ce qu'on a droit encore d'attendre de lui. Nous ne ferons pas une Analyſe ſuivie de ſon Livre : on doit s'en procurer la lecture entière, & ne rien omettre des détails. Nous croyons ſeulement que, pour une ſimple Hiſtoire de la Quadrature du Cercle, tout ceci eſt un peu bien ſçavant,

c'eſt-à-dire que le ſtyle & la manière du Géomètre nous ſemblent éclipſer le travail de l'Hiſtorien. Si nous nous trompons, il eſt fort aiſé de ſuppoſer que nous n'avons rien dit : voici ce qu'il faut apprendre de M. De Montucla.

Il y a, ſelon lui, trois eſpèces de *Quadrateurs*, ainſi appelle-t-il les chercheurs de Quadrature du Cercle ; & ce mot eſt fort bon pour peindre, d'un trait, des gens pour qui l'Académie Françoiſe n'a pas encore autant travaillé, qu'ils s'imaginent travailler eux-mêmes pour l'Académie des Sciences.

Les premiers de ces Quadrateurs ſont de purs Méchaniciens qui dépourvus de toute Science Géométrique, ſe perſuadent qu'en prenant, par exemple, avec un fil, le contour d'un cercle, puis en coupant ce fil en quatre parties égales, on a un quarré parfaitement égal au cercle. Pour détromper ces Pra-

ticiens, il faudroit leur faire lire les élémens d'Euclide ; mais il est fort douteux, qu'ils pussent les entendre, ou qu'ils voulussent les étudier.

La seconde classe de Quadrateurs comprend ceux qui, avec quelque teinture de Géomètrie, se perdent » dans un labyrinthe de » Paralogismes ..... Ils ne man-» quent guères de fatiguer les Géo-» mètres, & sur-tout les Académi-» ciens, par leur importunité à » solliciter l'examen & le juge-» ment de leur prétendue décou-» verte : ils la portent de tribu-» nal en tribunal, c'est-à-dire » d'Académie en Académie ..... » Ils se plaignent avec amertume, » d'une espèce de déni de justice » quand on refuse de les écouter, » & ils manquent rarement de re-» cuser leurs juges, ou de les pren-» dre à partie, s'ils en sont con-» damnés &c. « Il est difficile de

guérir des hommes si prévenus : le meilleur remède qu'on puisse y employer est une indifférence totale pour leurs écrits ; un silence absolu à l'égard des annonces & des défis qu'ils publient. Ce silence regarde sur-tout les Auteurs d'Ouvrages périodiques : un chercheur de Quadrature du Cercle, qui ne trouveroit aucune ressource dans les Journaux, seroit un malade en voie de guérison ; ou bien un ennemi du repos public à demi-vaincu.

La troisième espèce de Quadrateurs est tout-à-fait singulière. Ce sont des gens qui *sçavent se jouer des principes les plus évidents de la Géomètrie* ; qui établissent, par exemple, que *le tout n'est pas plus grand que la partie*, que *50 a la même racine que 49, &c.* Notre siècle a vû des raisonneurs de cette force. Il est à croire qu'un célèbre Académicien s'en rappel-

loit de pareils, quand il disoit que la Compagnie, dont il étoit membre, craignoit le retour du printemps, parce qu'en cette saison les chercheurs de Quadrature du Cercle se multiplient comme les insectes. Voilà une observation digne d'enrichir l'Ouvrage de M. De Montucla. Elle nous apprend que la manie de certains Quadrateurs pourroit bien être une affaire d'organes, d'esprits animaux, d'effervescence dans le sang; auquel cas il faudroit juger que ce mal est bien plus du ressort des Médecins que de la compétence des Géomètres.

Notre Auteur partage son Livre en six Chapitres; & il entre dans le premier en nous disant que la Quadrature du Cercle consiste à déterminer le rapport précis & géomètrique de la circonférence avec le diamètre. On n'est point parvenu jusqu'ici à cette détermination, mais on en a approché par

diverſes méthodes très-ingénieuſes : Approximations qui ont amplement dédommagé les Géomètres, qui ſont même ſi fécondes & ſi belles, qu'*en l'abſence de la Quadrature abſoluë du Cercle, il ne manque rien aux Arts, à la Géomètrie même.*

Les Quadrateurs s'imaginent pourtant que leurs recherches ſont la plus belle choſe du monde, & la plus néceſſaire. Ils ſont même perſuadés que les Princes & les Républiques s'intéreſſent infiniment à la Quadrature du Cercle; qu'en conſéquence, il y a de grandes ſommes promiſes aux génies tranſcendants qui feront la découverte. Idées creuſes que tout cela : ceux qui gouvernent les Empires, connoiſſent bien mieux le prix de l'argent ; ils n'ont garde de le prodiguer à de ſtériles inventions. C'eſt encore un faux préjugé que de croire les longitudes intime-

ment liées avec l'affaire de la Quadrature. *La raison de la circonférence au diamètre*, dit très-bien M. De Montucla, *n'entre pour rien dans aucun problême de navigation*; & si elle y entroit pour quelque chose, *le problême seroit presque suffisamment résolu par quelqu'une des plus simples approximations du Cercle.*

Cependant, dit-on, les plus anciens Géometres ont cherché la Quadrature du Cercle : l'Histoire représente Anaxagore, Méton, Hippocrate de Chio, Archimède, comme attachés à ce problême. Oui, reprend notre Auteur, comme attachés à se faire des méthodes d'approximation. Archimède, par exemple, trouva que la circonférence du Cercle est presque égale à trois fois, & $\frac{1}{7}$ du diamètre, ou que le diamètre est à la circonférence environ comme 7 à 22. Que si quelques-uns de ces anciens Géo-

mètres ont cherché la ſolution du problême, comme la cherchent nos Quadrateurs modernes, il y a toute apparence qu'on s'eſt mocqué d'eux. Ainſi voit-on, dans les *oiſeaux* d'Ariſtophane, l'Aſtronome Méton qui vient ſe rendre ridicule ſur le Théatre, en diſant que *la régle & l'équerre à la main, il va quarrer le Cercle.* » Le peu-» ple d'Athènes, *ajoûte M. De* » *Montucla*, avoit probablement » le même penchant que le Vul-» gaire d'aujourd'hui à donner à » ces paroles un ſens abſurde, & » le Poëte s'en prévaloit pour l'ex-» citer à rire. « Si l'on ne met pas ſur le Théatre François les Quadrateurs modernes, ce n'eſt pas que quelques-uns d'entre-eux n'aient donné, de temps en temps, des ſcènes riſibles : témoin celui qui fut condamné, il y a 30 ans, par un Tribunal de Juſtice, à la peine de 1000 écus qu'il s'étoit impoſée

lui-même, si l'on convainquoit sa Quadrature de fausseté. Témoin cet autre qui eut le courage, il y a fort peu d'années, de publier, sur la Quadrature, un Livre muni, pour toute approbation, de trois ou quatre lignes où le Censeur Royal, Mathématicien fort habile, certifioit à tous que ledit Ouvrage n'étoit point contraire à la foi & aux bonnes mœurs, *mais bien à la Géomètrie.*

Dès les premiers jours de la renaissance des Lettres on travailla sur la Quadrature du Cercle, c'est-à-dire qu'on chercha les moyens d'en approcher. M. De Montucla décrit les travaux de Viète, de Ludolphe, de Snellius, de Huygens, de Grégoire de S. Vincent, &c. Celui-ci, quoique très-habile homme, ne craignit point assez d'attaquer le problême de la Quadrature; il composa sur cette matière un très-gros Volume *in-fol.*

& il répandit, dans les dix Livres que ce Volume contient, une multitude de vérités qui n'avoient point encore été approfondies; mais enfin il se flatta trop d'avoir résolu le problême : une foule d'adversaires s'éleva contre lui; entr'autres Descartes & Mersenne, qui le combattirent mal; Huygens & Lieutaud, qui réussirent mieux dans cette guerre. On a de ce dernier, qui étoit confrère de Grégoire de S. Vincent, un Livre bien fait où il est démontré que le Jésuite Flamand s'étoit embarrassé dans des raisons & des proportions dont il n'avoit pas assez établi le rapport avec la Quadrature du Cercle. M. De Montucla explique tout le progrès de cette controverse : il passe à celle que fit naître le célèbre Anglois *Gregory*, en prenant une route toute opposée à celle de Grégoire de S. Vincent. Car il prétendit démontrer que la Qua-

drature du Cercle eſt impoſſible. M. Huygens l'entreprit ſur ce point ; & Gregory ſe défendit avec zéle. On donne ici un Abrégé de ſes raiſons, qui ne ſont nullement mépriſables. *Il faut convenir*, ajoûte l'Auteur, *que, quoique le ſentiment* de l'impoſſibilité de la Quadrature, *ne ſoit pas appuyé ſur une démonſtration complette, il a néanmoins une probabilité qui approche beaucoup de la certitude.*

C'eût été une grande humiliation, pour la Quadrature du Cercle, ſi le calcul de l'infini eût dédaigné de s'en occuper. Wallis fit des tentatives à cet égard ; il imagina les *interpolations*, dont la méthode conſiſte à inſérer, entre les termes d'une progreſſion quelconque, un ou pluſieurs autres termes qui ſe conforment à la Loi régnante dans cette progreſſion. Par-là on forme des ſuites infinies, qui donnent les approximations

qu'on ſouhaite. Newton parut bientôt, & ajoûta d'autres ſuites à celles de Wallis, ſans compter la profondeur & l'élégance qu'il ſçut mettre dans ſes calculs. Leibnitz ne pouvoit demeurer en arrière dans une ſi belle occaſion de ſignaler la méthode de l'infini. M. De Lagny, Académicien François, fournit auſſi des ſuites. MM. Euler, Simpſon, Jean Bernoulli, ont couru la même carrière. Enfin M. De Montucla, notre Auteur, fait, comme le Pamphile de Tèrence, *ſymbolam dedit*; il explique la méthode qui lui a paru *commode pour déterminer*, *par approximation, la valeur des différents eſpaces ou arcs circulaires*. Il faut voir tout cela, dans ſon Ouvrage, qui porte ici beaucoup plus l'empreinte d'une Théorie que d'une Hiſtoire.

On a déja vû, dans le cours de notre Extrait, quelques Critiques très-bien appropriées à certains

Quadrateurs ridicules. M. DeMontucla reprend cette matière ; il nomme des gens qui ne ſe ſont rendus célèbres que par leur ignorance & par leur opiniatreté. Tels furent un Bryſon, un Delaleu, un Baſſelin, un Olivier de Serres, & d'autres en aſſez grand nombre, pour faire preuve dans l'Hiſtoire des infirmités de l'eſprit humain. C'eſt dommage que Joſeph Scaliger ſe trouve dans cette catégorie. Il crut être parvenu à la Quadrature du Cercle : » Il expoſa ſa rare » découverte dans ſon Livre intitulé *Nova Cyclometria* en 1592 ; » & l'air d'aſſurance avec lequel il » l'annonça, en impoſa à bien des » gens qui n'héſiterent pas à lui » ceindre le laurier de Géomètre ; » mais ceux à qui ſeuls il appartenoit de décider du mérite géomètrique, en jugerent bien au» trement. « Viète, Adrianus Romanus, Clavius détruiſirent la

Quadrature de ce docte perſonnage, qui reçut la double mortification de s'être trompé, & d'avoir pris le ton de quelqu'un qui ne ſe trompe pas.

Toutes ces Hiſtoires de Quadrateurs malheureux occupent le cinquième Chapitre du Livre de notre Auteur. Il raconte dans le ſixième la fortune de *quelques autres problêmes fameux en Géomètrie, comme ceux de la duplication du Cube, ou des deux moyennes proportionnelles, & de la triſection de l'Angle*. C'eſt une addition qui enrichit cette Hiſtoire, & à laquelle nous renvoyons le Lecteur curieux de ces matières. Nous répétons que M. De Montucla eſt habile dans le genre qu'il embraſſe ; & que cet eſſai nous annonce, de ſa part, d'autres Ouvrages qui mériteront toute la faveur du Public.

ARTICLE LXXI.

DISCOURS SUR LE BARREAU d'Athènes & ſur celui de Rome, Ouvrage utile pour la connoiſſance des Hiſtoires Grecque & Romaine, & pour les perſonnes qui fréquentent le Barreau. Par M. l'Abbé Le Moine d'Orgival. Deux Volumes *in*-12. A Paris, chez Prault père; & au Palais, chez Le Clerc. M.DCC.LV.

CET Ouvrage eſt diviſé en deux Parties, comme ſon titre l'annonce : chacune a fourni ſon Volume. La première eſt de 287 pag. ſans compter les XXXV de la Préface, où l'Auteur ne dit preſque rien qui n'appartienne au fond de ſon Ouvrage. Nous croyons devoir d'abord en rendre compte.

Le Barreau, dit M. l'Abbé Le Moine d'Orgival, *étoit chez les Grecs comme le siège des Loix & le centre de la liberté.* Chaque contrée avoit le sien; ordinairement c'étoit dans le plus célèbre de ses temples, que s'assembloit son *Amphyctionie* ou le corps de ses Députés : souvent le même lieu étoit destiné à la représentation des spectacles, & à la discussion des affaires publiques. Ces assemblées étoient également Démocratiques & Aristocratiques; tous les citoyens avoient droit de s'y rendre en qualité de spectateurs des jeux & des combats, de juges des talens & des ouvrages littéraires, d'arbitres des intérêts publics & particuliers. Pour toutes ces sortes d'actions, la curiosité des esprits étoit aussi avide que générale. De quelque genre que fût le combat, ou la dispute, le suffrage du peuple décidoit de la victoire.

Comme les citations imposent à la multitude, les Orateurs en chargeoient leurs harangues. Cet appareil étoit d'autant plus spécieux, que les maximes de morale & de politique étoient toujours tirées des Poëtes & sur-tout d'Homère : les Loix mêmes étoient écrites en Vers. Quoique tumultueuses, ces assemblées étoient une école où l'esprit du peuple s'aiguisoit ; mais s'il saisissoit la subtilité des raisonnemens les plus déliés, il n'en étoit pas plus à l'épreuve de certaines surprises : souvent une saillie, qui n'étoit qu'ingénieuse ou plaisante, déconcertoit le projet le plus important & le plus sérieux.

Dans des actions, dont le succès dépendoit de l'art de gagner ou de séduire la multitude, il n'est pas étonnant que le talent de la déclamation fut si avantageux & par conséquent si recherché. Quand on n'étoit pas né avec ce mérite,

il falloit recourir à l'induſtrie pour l'acquérir. Les efforts qu'il avoit coûté à Démoſthène, ont fait dire que ce talent, dans lui, étoit plutôt l'ouvrage de l'art qu'un don de la nature. On cite ici le paſſage où Valere-Maxime exprime heureuſement cette penſée : *Alterum Demoſthenem mater, alterum induſtria enixa eſt.* Les Orateurs étoient donc obligés de s'aſſervir au goût & au ton qui dominoit dans leur ſiècle & dans leur nation. De-là vient que Démoſthène étoit plus ſerré & plus nerveux, Cicéron plus abondant & plus touchant : l'un avoit à ſubjuguer & à fixer la légèreté Athénienne, l'autre à charmer & à entraîner la Nobleſſe Romaine. Dans la ſuite des ſiècles, l'Eloquence des Grecs dégénéra comme les ſentimens; M. L. M. D. excepte de cette diſgrace *les Orateurs ſacrés, les Pères Grecs* : il fait ſentir que la force des penſées & les

avantages du ſtyle ſe conſerverent plus long-temps parmi eux, que chez les Latins : c'eſt une vérité que perſonne ne conteſte.

Dans cette Préface, Athènes eſt repréſentée comme le berceau de la chicane : cette ſcience dangereuſe n'étoit pas la moindre, quoiqu'elle fût la pire partie de l'éducation Athénienne. Dans l'obſcurité de quelques-unes des Loix que Solon avoit données à ſa patrie, la chicane trouvoit un champ ouvert aux détours qui forment ſon labyrinthe. Le but de ſon ouvrage étant de faciliter l'intelligence des anciens Orateurs Grecs ; pour y réuſſir, l'Auteur s'eſt propoſé de nous faire connoître les Tribunaux d'Athènes, ſes Juges & ſes Orateurs. Ces trois objets font la matière des trois Chapitres, qui rempliſſent tout ce Volume.

Chapitre I[er] *; Des Tribunaux d'Athènes.* Leur nombre ne pou-

voit manquer d'être grand chez un peuple si disposé à les occuper & à les accréditer. Les Tribunaux supérieurs étoient le Senat, l'Aréopage, & l'assemblée du Peuple.

Le Senat étoit le Conseil souverain de la Nation, toutes les affaires du Gouvernement y étoient dévolues. Le nombre des Sénateurs varia comme celui des Tribus; il étoit de 400, quand la Ville n'étoit divisée qu'en quatre Tribus: après sa division en dix Tribus, il fut de 500. Le choix des Sénateurs étoit décidé par le sort: à l'âge de trente ans, ils entroient au Senat en prêtant un serment qui étoit précedé d'un sévère examen de leurs mœurs. Parmi ces Sénateurs, il ne s'élevoit aucune dispute sur le rang & sur la presséance, le sort assignoit toutes les places. Le Thrésor public payoit les honoraires, qui étoient une dragme par jour. Leur pouvoir étant devenu annuel,

ils rendirent leurs comptes à la fin de chaque année.

Les Sénateurs, dont les comptes, la probité & les mœurs étoient ſans reproche, paſſoient dans l'Aréopage, *quand ils n'avoient jamais compoſé de Comédies.* Aux ſéances de ce Tribunal qui ſe tenoient les trois derniers jours de chaque mois, on ne portoit que les cauſes criminelles & les affaires de la Religion. L'Aréopage ne permettoit à ſes Orateurs que d'expoſer purement & ſimplement le fond de leurs cauſes. Jamais il n'y eut de Tribunal plus intégre. Dans toute la Grèce, & même chez les Etrangers, qui lui déféroient le jugement de leurs plus grandes affaires, ſes ſentences étoient reçues comme des oracles émanés du ciel. Il falloit que la gravité de ſes membres fût bien auguſte : frappés de vénération en leur préſence, les Philoſophes & les Orateurs les plus fa-

meux

meux reſtoient quelquefois muets & interdits. Mais enfin pendant la guerre du Péloponèſe, l'argent d'Ariſthus, qui avoit livré Pyle aux Lacédémoniens, corrompit la ſainteté de l'Aréopage, & ſauva le coupable de la peine qu'avoit méritée ſa trahiſon.

L'*aſſemblée du peuple* ſe tenoit quatre fois en chaque *Prytanée*, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de 35 ou 36 jours. Dans la première ſéance, on jugeoit les procès des particuliers; dans les autres on régloit les grandes affaires de l'Etat. Pour être légitime, l'aſſemblée devoit être de 6000 perſonnes. Par un placard affiché en public, on pouvoit, quelques jours auparavant, s'inſtruire des matières qu'on devoit y traiter. On commençoit par des purifications, des ſacrifices, des invocations, des imprécations &c. Pour avoir droit de ſuffrage, il falloit avoir 60 ans. Ordinairement il

n'étoit queſtion que de ratifier, de réformer, ou d'improuver l'avis du Senat qu'on rapportoit au peuple.

Des Tribunaux ſouverains, l'Auteur paſſe aux Tribunaux ſubalternes : les uns étoient pour le civil, les autres pour le criminel. Ceux-là étoient l'*Heliée*, le *Parabyſte*, le *Trigonum*, le *Métychium*, & les *Arbitres*. Ceux-ci étoient le *Palladium*, le *Delphinium*, le *Phréattium* & le *Prytanée*. Chacun de ces Tribunaux avoit un genre d'affaires, dont la connoiſſance lui étoit ſpécialement attribuée. Leurs formalités étoient, à peu-près, les mêmes que les nôtres : ainſi le cours de la procédure rouloit ſur des demandes, des ſommations, citations, aſſignations, interrogations, conſignations, ſermens, appels, &c. Nous ne ſçaurions entrer dans tous ces détails, dont la lecture eſt inſtructive, dans le Livre que nous abrégeons. La Loi n'accordoit que cinq ans pour

la pourſuite des affaires civiles. Dans les procès criminels, l'accuſé pouvoit parler le premier & ſe retirer enſuite, ſans qu'on pût l'arrêter ni le ſaiſir.

CHAPITRE 2e. *Des Juges Athéniens.* Les uns étoient des Magiſtrats ſupérieurs, comme les Archontes; les autres des Officiers ſubalternes. Leur nombre étoit prodigieux, comme la quantité des affaires qu'on leur portoit : elle étoit plus étendue que leur reſſort, puiſque les étrangers recouroient ſouvent à leur arbitrage. Athènes en retiroit les plus grands avantages : la conſommation qui s'y faiſoit, en étoit plus conſidérable, la Marine plus occupée, plus nombreuſe & mieux entretenue, le Commerce plus floriſſant, les Magiſtrats plus puiſſans & plus riches, &c. M. L. M. D. parcourt leurs fonctions, décrit leurs ornemens, fixe leurs honoraires &c.

A tous les détails, où sa matière l'oblige d'entrer, il mêle des anecdotes qui les rendent intéressants.

CHAPITRE 3^e^. *Des Orateurs Athéniens.* Dans leur choix & dans leur réception, il n'y avoit entre eux & les Magistrats aucune différence, le trésor public fournissoit également à leurs honoraires. Dans ce Chapitre, l'Auteur s'est fort appliqué à retracer l'idée de l'Eloquence Athénienne. Il en distingue trois âges : le premier, qui en fut comme la jeunesse, commence avec Périclès ; dans le second, qui naît avec Isocrate, elle atteignit toute sa maturité & toute sa force ; le troisième s'ouvre à la mort d'Aléxandre : ce fut l'époque où cette Eloquence dégénéra. M. L. M. D. a placé, dans l'espace des deux premiers âges, les portraits des Orateurs qui en ont fait la gloire ; il paroît qu'il a saisi volontiers l'occasion de les peindre : on

exercé toujours avec complaiſance le talent qu'on poſſéde. Il n'a point rougi d'emprunter des anciens Critiques, les couleurs qu'il emploie dans ſes tableaux. Celui de Lyſias nous paroît embarraſſé : »Sa diction, » *ſelon notre Auteur*, n'eſt ni éle» vée, ni frappante, ni magnifi» que ; *elle eſt comme ſans feu &* » *ſans vie* . . . . . Il trouva, ou au » moins perfectionna l'art de don» ner aux choſes une énergie, une » force & un caractère qui ſe re» connoît dans les penſées, dans » l'*expreſſion*, & dans l'arrange» ment des parties. « Nous ne concevons pas trop comment une expreſſion *ſans feu & ſans vie* peut donner *aux choſes*, de l'*énergie & de la force*. Quintilien diſoit que Lyſias reſſembloit plus à une fontaine pure, qu'à un grand fleuve : *Puro tamen fonti, quàm magno flumini propior.* Les eaux d'une belle fontaine ſont vives, quoiqu'el-

les n'aient pas l'abondance & la rapidité qu'ont celles d'un fleuve.

Les Orateurs, dont on caractériſe ici l'éloquence, ſont, pour le premier âge, Périclès, Socrate, Antiphon, Andocyde, Lyſias & Thucydide ; pour le ſecond âge, Iſocrate, Platon, Iſée, Hyperide, Eſchine & Démoſthène. Afin qu'on connoiſſe le pinceau de l'Auteur, préſentons à nos Lecteurs le plus court de ces caractères, celui d'Iſée. Cet Orateur » montra, *nous » dit-on*, une diction pure, exacte, » claire, forte, énergique, con- » ciſe, propre au ſujet, arrondie, » & convenable au Barreau. On » apperçoit, dans les dix plaidoyers » qui nous reſtent des cinquante » qu'il avoit écrits, les premiers » coups de l'Art, & cette ſource où » Démoſthène forgea ces foudres » & ces éclairs qui le rendirent ſi » terrible à Philippe & à Eſchine.

Le troiſième âge ne s'annonce

ici que par la chute de l'Eloquence Athénienne. » Au lieu de cette » éloquence noble & philosophi- » que des Anciens, on vit, *selon* » *M. L. M. D.*, s'insinuer peu-à- » peu, depuis la mort d'Aléxan- » dre, une éloquence.... qui, sortie » des contrées délicieuses de l'Asie, » travailla sourdement à supplan- » ter l'ancienne, & y réussit en fai- » sant illusion, & trompant l'ima- » gination par des couleurs em- » pruntées. Au lieu de ce vêtement » majestueux, mais modeste qui » ornoit l'ancienne, elle prit une » robe toute brillante & bigarrée » de diverses couleurs. Ce ne fut » plus que jeux d'esprit, que poin- » tes, qu'antithèses, que figures, » que métaphores, que grands ter- » mes sonores, mais vuides de sens. » Demétrius de Phalcre donna » le premier atteinte au goût soli- » de. Ecrivain poli, il s'étudioit à » charmer les esprits, & non à les

» enflammer ; à faire illusion, & » non à convaincre. C'est plutôt » un Athlète de parade, formé » pour figurer dans les jeux & les » spectacles, qu'un guerrier terri- » ble qui s'élance de sa tente pour » frapper l'ennemi.« Les Sophistes, successeurs de cet Orateur qui avoit mis à la mode le style de la déclamation, *s'en saisirent*.... & ne *songèrent plus qu'à subtiliser & à discourir, sans être guidés par le flambeau de la raison.*

Ici l'Auteur examine en détail les causes d'un *changement si universel.* La première fut la perte de la liberté : *la servitude la plus légitime est*, dit-il, *une prison où l'ame décroît & se rappetisse en quelque sorte..... L'Eloquence Attique, amie de la liberté, cessa de regner, dès qu'elle cessa d'être libre.* La seconde fut la passion des richesses, qui éteignit tout *sentiment de gloire & d'honneur.* Sous

une domination étrangère, on ne ſongea plus qu'à mendier des faveurs en rampant aux pieds des nouveaux maîtres. La troiſiéme fut la corruption des mœurs, qui, ſelon l'Auteur, *engloutit tous les talens, & flétrit tout ce qu'il y a de noble & de grand*, dans un génie. La quatrième fut le défaut d'éducation & de bonnes études : *on vouloit qu'un précepteur coutât moins qu'un eſclave.* On négligeoit le pied, dit Plutarque, pour orner la chauſſure. La cinquième fut le goût des ſyſtêmes & des idées bizarres. Les Ecoles abandonnerent la bonne Philoſophie, pour courir après de vaines chimères. La ſixième fut le Commerce des Etrangers, des Barbares, des Aſiatiques &c. Mêlé avec leur langage, le ſtyle perdit, comme le remarque Cicéron, *ſa ſanté & ſon embonpoint* : il contracta une enflure mépriſable, *une abondance faſti-*

dieuse. La septième vint des dissensions entre les Etats, & des disputes entre les Ecoles. D'un côté l'esprit de faction, de l'autre l'esprit de secte s'emparerent de toutes les têtes. De-là des révolutions, dont les Littérateurs furent souvent les victimes. Rome fut pour quelques-uns un asyle : elle y gagna, non des Orateurs & des Philosophes, mais des Sophistes & des Grammairiens. La huitième fut la perte de la considération, dont jouissoient les gens de Lettres. L'estime qu'on en faisoit, souffrit un déchet qui les avilit & entraîna la chute des Lettres. Ensévelis dans la poussière des Ecoles, les talens n'eurent plus aucun théatre de gloire ou d'émulation : renfermé dans une sphère si basse & si ignoble, le génie n'est capable d'aucun essor : *Orator*, dit Cicéron, *nisi multitudine audiente, eloquens esse non potest.*

Les siècles où arriva dans l'Atti-

que ce changement de mœurs & d'idées, si on les rapproche de ceux où les Orateurs étoient si applaudis dans leurs succès, si honorés pendant leur vie & après leur mort; où on leur accordoit de grosses pensions & des privilèges précieux; où les portes de leurs maisons étoient chargées de couronnes; où, dans les places publiques, on leur élevoit des statues; où, sur leurs tombeaux, on érigeoit des monumens; où, jusques dans les temples, on consacroit les symboles de leur gloire pour l'éterniser; il ne paroîtra plus surprenant que la carrière du Barreau étant devenue plus obscure, plus ingrate & plus stérile, on n'ait plus eu le même empressement à s'y engager, la même ardeur à la fournir, ni par conséquent la même passion d'exceller dans l'éloquence. Quand la culture des Arts n'est que foiblement encouragée, les progrès

ne ſont jamais conſidérables : les grands talens ne ſe forment qu'autant qu'ils ſont animés par de grands motifs : le produit des uns répond preſque toujours à la valeur des autres.

Dans les beaux ſiècles d'Athènes, comme l'obſerve notre Auteur, on ne parvenoit guères aux honneurs que par l'éloquence : les talens & les vertus ne peuvent languir ni dégénérer, tandis qu'ils conduiſent l'émulation au terme où elle peut aſpirer. Quand l'intrigue ſupplée à la capacité, & la faveur au mérite vertueux, on ne doit en attendre qu'une adminiſtration dont le bien public & la gloire de la Nation ſouffriront un égal détriment. Peut-on rien imaginer de plus flatteur pour Démoſthène, rien de plus glorieux pour ſon éloquence, que ce diſcours de Philippe ? » Ses diſ- » cours ruinent mes entrepriſes

» avec plus de facilité, que mes
» béliers ne renversent les cita-
» delles. Je frissonne quand je
» pense au péril, auquel il nous a
» exposés par la ligue de Chéro-
» née : cette seule journée mettoit
» à deux doigts de sa perte notre
» Empire & notre Couronne, &c.
Ainsi cette réflexion de M. L. M. D. est aussi sensée qu'ingénieuse : l'Eloquence Athénienne, *dans les beaux siècles, parla en Reine, parce qu'elle avoit des Rois à combattre : dans le déclin elle prit le ton affecté & doucereux d'une courtisane, parce qu'elle avoit à plaire à des tyrans.*

En terminant son Ouvrage, l'Auteur recherche *pourquoi Sparte & les autres Villes Grecques n'ont point eu d'Orateurs?* 1° Dans les raisons qu'il en apporte, il s'en faut beaucoup qu'il ne soit d'accord avec M. De la Nauze sur la Littérature Lacédémonienne : celui-

ci nous paroît avoir plus approfondi cette matière. 2° Les autres Villes ont eu des Orateurs ; Gorgias étoit de Léonte, Hyppias d'Elée, Lysias de Syracuse &c. L'Auteur entend peut-être qu'Athènes fut la seule Ville Grecque, où ces célèbres Orateurs exercerent leurs talens.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'avertir nos Lecteurs que M. L. M. D. a semé les fleurs autant que l'érudition dans ce discours *sur le Barreau d'Athènes.*

ARTICLE LXXII.

L'ÉTAT DES ARTS en Angleterre ; par M. Rouquet de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. In-12. *pages 211.* A Paris,

chez Jombert, rue Dauphine. M. DCC. LV.

ON pourroit faire, à l'égard des autres Nations civilisées, ce que M. Rouquet fait par rapport à l'Angleterre. Dans ces divers Etats les Arts ont quelque existence, & jouissent de quelque réputation. Il seroit possible de nous dire à quel degré cette estime est portée, & jusqu'où s'étend le zéle de ces peuples pour un objet si intéressant. M. Rouquet, qui a vécu long-temps en Angleterre, nous donne le résultat de ses observations sur *l'état des Arts* dans ce Royaume, & l'on ne peut douter que son Ouvrage ne soit bien reçu parmi nous. Il ne nous est point indifférent de sçavoir comment s'y prennent nos voisins, les Anglois sur-tout, pour nous égaler ou pour nous surpasser en quelque espèce de mérite que ce soit. Celui des

Arts nous touche particulièrement, & il nous faudroit peut-être plus de Philoſophie que nous n'en avons pour voir, ſans émotion, les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens, les Orféyres, les Architectes Anglois placés au-deſſus des nôtres. La même émulation ne ſe réveilleroit peut-être pas à Londres, au récit des ſuccès de nos Artiſtes. Du moins M. Rouquet nous aſſure que *les Arts ne ſont point, en Angleterre, l'objet de l'attention publique; qu'il n'y a point d'inſtitution en leur faveur, ni de la part de la Couronne en particulier, ni de celle du Gouvernement en général....* que *les Anglois s'amuſent beaucoup des Arts ſans trop conſidérer l'Artiſte, &c.* La raiſon de ceci, c'eſt que la grande attention des Anglois ſe porte au Commerce, & aux richeſſes qui en ſont le fruit: raiſon que nous ne voulons pas répé-

ter d'après M. Rouquet, ſans examiner en peu de mots une queſtion qui tient à la morale & à la politique.

On dit tous les jours que les Arts ſont les enfans du luxe; que le luxe eſt produit par les richeſſes, & que la plus abondante ſource des richeſſes, c'eſt le Commerce: ce qui feroit naître aſſez naturellement cette conſéquence, que par-tout où le Commerce eſt floriſſant, les Arts devroient être eſtimés, diſtingués, récompenſés. M. Rouquet paroît néanmoins d'un ſentiment contraire; il dit que *les Arts n'étant pas la voie commune des richeſſes*, ils *ſont moins diſtingués* chez un peuple commerçant. Voici ſans doute ſa penſée: quand toute une Nation s'adonne au Commerce, il eſt naturel qu'on n'eſtime pas ceux du même pays qui ne cultivent que les Arts, ſur-tout les Arts d'agrément, comme la Pein-

ture, la Sculpture, la Musique &c. Mais cela n'empêche pas que des Négocians, qui ont beaucoup de superflu, & qui veulent jouir de leurs richesses, ne recherchent quelquefois les ouvrages des Artistes : c'est ainsi que se vérifie ce mot de notre Auteur, que *les Anglois s'amusent des Arts* sans trop considérer ceux qui les cultivent. Il n'en est pas tout-à-fait de même dans une Nation où il y a pareillement de grandes richesses, mais un Commerce moins étendu ; c'est-à-dire où il se trouve beaucoup de Seigneurs & de Particuliers, dont l'opulence n'est point fondée sur un Négoce actuel & immédiat. Dans une telle Nation, les Artistes sont considérés presque à l'égal des Arts qu'ils exercent ; & l'on n'attend pas pour estimer ces Artistes, que les richesses leur donnent de la réputation. En France, par exemple, on ne s'informe

pas si tel Peintre, tel Sculpteur, tel Architecte est plus riche que tous ses Confrères : on ne se détermine pas à l'employer d'après l'idée qu'on a pû se former de son opulence. En Angleterre, on a *une balance fidèle, où* l'on *pese scrupuleusement la fortune* de tout le monde : *l'Ouvrier riche ne manque jamais de l'emporter, dans cette balance, sur l'Artiste qui ne l'est pas.*

Il y a une raison ultérieure de cette différence d'opinions ou de conduites ; & cette raison explique tout le fond de l'agréable question qui nous occupe. Une Nation toute commerçante est d'ordinaire un peuple qui a plus de combinaison dans l'esprit que d'imagination ; plus d'application au travail, que de légèreté dans les manières ; plus de suite dans ses opérations, que de passion pour les choses brillantes ou gracieuses. Or il est aisé de

comprendre que les Beaux-Arts ont moins d'empire ſur des eſprits de cette trempe que n'en peuvent avoir les objets ſolides, les ſciences exactes, le calcul, la Géométrie, &c. Au contraire le peuple, chez qui l'imagination domine, ſe livrera bien plus volontiers aux occupations d'un détail amuſant. Les Italiens & les François aimeront la Muſique & la Peinture; l'Anglois ſe paſſionnera pour des recherches profondes. La *rigueur géométrique*, dit M. Rouquet, *rigueur ſi convenable au Commerce, étouffe le génie des Arts, & guérit de l'heureux délire qui doit préſider à leurs productions.*

Après cette eſpèce de préliminaire, notre Auteur détaille toutes les ſortes de Beaux-Arts, ſur leſquels on peut faire cette queſtion: *Quel degré de faveur ont-ils en Angleterre?* La *Peinture d'hiſtoire* commence la liſte. Il ne paroît pas

que ce genre ſoit fort accueilli dans la Grande-Bretagne. Les Artiſtes qui le cultivent ſont traverſés par des Brocanteurs, qui décrient les Tableaux du ſiècle préſent. » Voyez, » *diſent-ils en parlant d'un Ta-* » *bleau moderne*, il eſt encore tout » brillant de cette ignoble fraî- » cheur qu'on découvre dans la » nature : il s'en faut bien que le » temps l'ait encore couvert de ſa » docte fumée, de ce nuage ſacré » qui doit le cacher quelque jour » aux yeux profanes du Vulgaire, » pour ne laiſſer voir qu'aux initiés » les beautés myſtérieuſes d'une » vénérable vétuſté.« Voilà ce que diſent ces Marchands : ils perſuadent des hommes qui aiment l'extraordinaire ; & les Peintres vivans ſont abandonnés comme n'ayant point encore l'attache & le ſceau de la poſtérité.

M. Rouquet parle avec eſtime de quelques Peintres Anglois qui

ſe donnent à l'Hiſtoire ; il diſtingue parmi eux un M. Hogarth, qui *ſçait amener agréablement, dans ſes Tableaux, les occaſions de cenſurer le ridicule & le vice, par des traits fermes & appuyés qui partent tous d'une imagination vive, fertile & judicieuſe.* Ce M. Hogarth grave lui-même ſes Tableaux, ou les fait graver ſous ſa direction. Il s'aviſa, un jour, de demander pour lui & pour ſes Graveurs un privilège excluſif. Le Parlement l'accorda : mais qu'arriva-t-il ? *Il n'y avoit à Londres, avant ce temps-là, que deux boutiques de Marchands d'Eſtampes ; mais, après ce privilège, elles s'y ſont multipliées tout-d'un-coup au point de pouvoir y être comptées par centaines.* Voilà un bon trait de ce qu'on appelle *la liberté Angloiſe*, toujours ſi appointée contre tout ce qui a l'air de loi ou d'autorité.

Le Peintre à Portrait fait aiſément ſa fortune en Angleterre : ce genre y eſt extrêmement à la mode. Dès que M. Vanloo, Peintre François,* eut achevé les Portraits de deux de ſes amis, *tout Londres voulut ſe faire peindre.....* Il y eut *des voitures à la porte de cet Artiſte, pendant pluſieurs ſemaines après ſon arrivée, comme on en voit à la porte des Spectacles. Il compta bientôt par centaines les Portraits commencés*, & l'on prenoit date chez lui, pour le moment où l'on auroit l'avantage d'être peint de ſa main.

Si l'Anglois eſt Enthouſiaſte à l'égard d'une nouveauté de l'Art, ou d'un Artiſte qui s'eſt fait de la

---

* C'eſt Jean-Baptiſte Vanloo, frère aîné du célèbre Peintre qu'on admire aujourd'hui en France. Jean-Baptiſte avoit fait quelque ſéjour à Londres, & eſt mort à Aix en 1745.

vogue, les Artiſtes auſſi de leur côté ſont d'une charlatanerie extrême : plus ils ſe donnent d'airs & de décorations extérieures, plus on les recherche. M. Rouquet a remarqué quantité de jolies choſes dans cette ſphère de charlataniſme & de forfanterie. On lira tout avec plaiſir : car cette Brochure eſt amuſante ; & ſuppoſe dans l'Auteur un eſprit agréable, aiſé, cauſtique de temps en temps, & toujours inſtruit des matières qu'il traite. Nous avons cru remarquer quelques ſaillies de jeuneſſe dans le récit de cet Artiſte, avec un petit nombre de traits oratoires, qui ne font pourtant que décèler la vivacité de l'Ecrivain.

Toutes les eſpèces de Peinture paſſent ſous la plume de M. Rouquet : après quoi il nous dit en quel état la Sculpture ſe trouve chez les Anglois : mais cet Article eſt bien plus polémique contre les *Lettres*

de

de M. l'Abbé Le Blanc, qu'il n'est instructif sur le progrès de la Sculpture en Angleterre. Il seroit bon que l'estimable Auteur de ces *Lettres* expliquât un peu ses pensées sur les objets que critique M. Rouquet. Ce seroit l'affaire de quelques pages dans une nouvelle Edition ; & le public profiteroit de cette petite controverse, qui ne peut devenir une querelle.

Les Anglois excellent dans la Fabrique des Etoffes de soie, mais nullement dans les desseins dont ces Etoffes *sont décorées.* Ces desseins manquent *de goût & de composition* ; les couleurs y sont *mal distribuées, mal nuancées, sans opposition, sans force, sans art.... Le Manufacturier Anglois enrichit mal-à-propos de matière une Etoffe déja trop chère par la façon ; il prodigue la soie dans des Ouvrages qui ne sont déja*

que trop lourds ; & il arrive de-là que les Etoffes de cette Fabrique *habillent toujours mal, étant sans plis, sans grace, & ressemblant plus à un meuble qu'à une robe.*

L'Imprimerie, en Angleterre, jouit d'une liberté qui dégénère en licence. La Religion, le Gouvernement & les Mœurs n'échappent pas à la fureur de tout imprimer. On assomme d'ailleurs le Public de mille papiers inutiles : tous les matins il paroît un essain de feuilles & demi-feuilles volantes, qui vont échouer dans les Caffés, & qui ne contiennent que des pauvretés. *Les Presses d'Angleterre, rendues célèbres par tant de chef-d'œuvres d'esprit & de science, n'impriment presque plus aujourd'hui que de misérables Romans, des Volumes de Lettres froides & ennuyeuses, &c.* Cette remarque est fort bonne pour nous déprendre,

nous autres François, de la ſotte admiration qui nous tranſporte à la vuë des papiers d'Angleterre. Nous traduiſons tout ce qui vient de ce pays-là : l'Anglois nous rend la pareille en traduiſant auſſi nos misères : d'où il arrive que les deux Nations, qui ne s'aiment peut-être guères, ſe trompent mutuellement par une ſorte d'eſtime qu'elles ont l'une pour l'autre.

M. Rouquet parle de toutes les eſpèces de Gravure ; de la Jouaillerie & Bijouterie, des ouvrages d'acier, de la Porcelaine, de l'Architecture, de la déclamation dans le Senat & au Théatre, de la Muſique, de la décoration des Boutiques & de la vente des Tableaux, de l'Art culinaire, de la Médècine & de la Chirurgie des Anglois. Chacun de ces Articles contient des obſervations agréables, auxquelles nous renvoyons. Ce Livre amuſe beaucoup ; ſans compter l'inſtruc-

tion qu'on y trouve, & les avantages qui peuvent en résulter pour la perfection des Arts.

ARTICLE LXXIII.

MES LOISIRS. Volume *in*-12. pag. 202. On a mis dans le même Volume une *Apologie du genre humain*, de 42 pages. A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; & Vincent, rue S. Severin. M. DCC. LV.

CET Ouvrage vaut mieux que le titre qui l'annonce. On juge, au coup d'œil, qu'un Livre intitulé *Mes Loisirs*, n'est qu'un Livre frivole; & il se trouve qu'il y a peut-être plus de Philosophie, dans celui-ci, que dans les quatre Tomes de Pourchot : cet exemple est déja suranné; mais nous le répé-

tons, parce qu'il eſt bon. L'Auteur de ces *Loiſirs* doit être, indépendamment de l'eſprit & du mérite littéraire, un honnête homme & un caractère fait pour la ſociété. Il dit bien des vérités au genre humain, mais ſans le quereller : il fait même ſon Apologie dans un diſcours *ex profeſſo.* Nous diſons tout naturellement, que ce n'eſt pas la partie du Livre où il ſe trouve le plus de vérités : cependant ſi les Lecteurs en jugent autrement, à la bonne heure : nous aimons mieux ſuppoſer aux hommes des vertus qu'ils n'ayent point, que de les condamner pour des défauts, dont la preuve ne pourroit ſe faire qu'en diſputant.

Nous faiſons tout l'accueil, qui dépend de nous, au petit Dictionnaire des *Loiſirs* ; car c'eſt par ordre alphabétique que l'Ouvrage procéde; mais n'imaginons pas une peſante

Nomenclature, un lexique dans les formes. Il y a ſur chaque mot*, quelque peu de réflexions philoſophiques : vous prendriez cela pour des ſentences, pour des axiomes, (Plutarque diroit des *Apophtegmes* ;) & c'eſt tout. La Préface eſt fort courte, & ne laiſſe pas de nous embarraſſer par la propoſition ſuivante : *La Littérature*, dit l'Auteur **, *a ſes conquérans*, *ſes*

* Voici le commencement de cette Liſte alphabétique : *Abus*, *Accueil*, *Age*, *Ambition*, *Amitié*, *Amour*, *Amour propre*, *Arts*. *Bonheur*, *Bravoure*. *Cauſticité*, *Colère*, *Commandement*, *Commerce*, *Comparaiſon*, *Compaſſion*, *Conduite*, *Cour*, *Courtiſans*, *Création*. *Diſcipline*, *Diſpute*, *Douceur*, *Dramatique*. *Eloquence*, *Emplois*, *Emprunts*, *Emulation*, *Entendement*, *Eſprit*, *Eſprit-fort*, *Etats*, *Exaggération*, *Expérience*, *Extérieur*, &c.

** L'Epître Dédicatoire à M. le Comte d'Argenſon, nous apprend que c'eſt M. le Chevalier d'Arc.

héros, & ses grands hommes. Les premiers sont funestes à l'humanité; les seconds l'exposent; les derniers seuls la conduisent avec sagesse. On peut d'après cela se choisir ses modèles. Nous avouons simplement, que nous ne saisissons pas tout le sens de cet avis.

Les *Héros* de la Littérature sont apparemment ceux qui, dans ce métier, se distinguent par leurs succès & par leur hardiesse. Ils excellent en certains points, & ne laissent pas de commettre de grandes fautes. Mettons, par exemple, dans cette classe, Homère & Corneille. Mais comment ces *Héros* littéraires *exposent-ils l'humanité?* Nous ne voyons que la Littérature *exposée* à des hazards par la hardiesse de leurs entreprises.

Les *grands hommes*, en ce genre, sont sans doute certains esprits plus assujettis aux règles. Si leurs ouvrages ne portent pas l'em-

preinte du génie autant que ceux des premiers, ils décèlent du moins plus de ſageſſe & de goût. Les Littérateurs de cette ſphère ſeroient, par exemple, Virgile & Racine; mais quel rapport immédiat les productions de ces *grands hommes* ont-elles avec la *conduite de l'humanité?*

Il eſt bien plus difficile de diſtinguer les *Conquérans* littéraires, & de dire comment ils ſont *funeſtes à l'humanité*. Deſigne-t-on par-là ceux que leur jalouſie porte à ne pouvoir ſouffrir ni ſupérieurs ni égaux : gens inquiets & malfaiſants, qui mettent le trouble partout où ils apperçoivent du mérite & des talens; Eſprits deſtructeurs qui conſentiroient volontiers à voir brûler tous les Ouvrages des Anciens & des Modernes, pourvû qu'on ſauvât les leurs? Encore une fois, eſt-ce là ce qu'on appelle des *Conquérans* littéraires? Nous ne

croyons pas que ces petits personnages méritent un titre si distingué. Nous ne consentons point à leur voir occuper, dans les Lettres, le rang qu'Alexandre & César tiennent dans l'Histoire politique. Ils seroient encore trop honorablement à côté d'Attila & de Thamas Kouli-kan. Qu'a donc voulu dire l'Auteur de *mes Loisirs ?* Nous n'en sçavons rien; & nous passons au corps de son Livre, qui n'est pas si énigmatique, quoiqu'en quelques endroits il se soit encore mêlé de légères traces d'obscurité.

Il se propose d'analyser les devoirs de la Société : *Ceux de la Religion*, dit-il, *sont simples, & ne demandent point d'analyse : croire un Dieu, chose à laquelle on ne peut se refuser : l'aimer, sentiment auquel on est entraîné, dès qu'on le croit : suivre sa Loi à la lettre, & sans interpréter ce qu'on doit s'efforcer de faire lors-*

qu'on le croit & qu'on l'aime : tels ſont les devoirs de la Religion. Voilà des ſentimens qui prouvent que les *Loiſirs* de l'Auteur ne reſſemblent point à ceux de quelques prétendus Philoſophes qui, dans le ſilence des affaires, cherchent des ſophiſmes, pour attaquer la Divinité. Il eſt vrai, au reſte, que les devoirs de la Religion ſont très-ſimples pour quiconque a l'eſprit bien fait, l'ame droite & la conſcience pure : ce qui n'empêche pourtant pas qu'en général il n'y ait beaucoup à faire pour les bien exécuter. Ceux qui connoiſſent l'Evangile & le cœur humain, ſont très-diſerts ſur cette matière : & nous ſommes perſuadés qu'ils ne diſent pas tout ce qui ſe préſente à leur eſprit dans des méditations plus Chrétiennes encore que Philoſophiques.

Dans le détail de ce Livre, nous ne pouvons remarquer qu'un petit

nombre d'endroits qui nous ont frappés, ſans mériter peut-être une préférence abſolue ſur bien d'autres qu'on y trouve. Voici des exemples :

Sur *l'Amour propre :* » Telle » eſt l'imperfection de l'humanité, » qu'il eſt peut-être plus facile à » la Philoſophie de réprimer les » penchans vicieux, qu'à la Reli» gion même. C'eſt que la Philo» ſophie ſe ſert de l'amour propre, » & que la Religion en demande » encore le ſacrifice. « Il y a du beau dans cette ſentence, & un beau qui honore la Religion. Il eſt bien plus glorieux de ſacrifier l'amour propre, que de le mettre en jeu pour *réprimer* quelques mauvais *penchans*. Ce dernier effort ne rend pas les hommes vertueux ; au lieu que le premier eſt déja le comble de la vertu. Du reſte il y auroit à diſputer, *s'il eſt plus facile à la Philoſophie qu'à*

la Religion de réprimer les penchans vicieux. Dans une ame droite & généreuse, la Religion est une espece de Conquérant, qui renverse sans effort tous les obstacles. Les hommes vraiment religieux en sçavent, sur ce point, beaucoup plus qu'ils n'en disent.

Sur *le Bonheur :* » Lorsqu'il » s'agit de donner des principes à » un jeune homme, ne vaudroit-il » pas mieux commencer par cette » question : *Voulez-vous être heu-» reux* ; que par cette maxime, » *Connoissez vos devoirs ?* .... Le » mot de *devoir* l'effarouche, celui » de *Bonheur* lui plaît. En ne lui » montrant la vertu que comme » un tyran qui veut être obéi, on » l'écarte d'elle : en ne l'offrant » que comme un guide aimable, » qui mène au bonheur, on lui » persuade de la suivre ; & per-» suader est plus sûr que contrain-» dre. « Cette pensée, vraie en

elle-même, ſuppoſe qu'on ne parle pas d'abord du bonheur au *jeune homme* qu'il eſt queſtion de former. Mais il nous ſemble que, dès l'enfance même, on apprend à tous les hommes quelle eſt la voie du bonheur, tant pour cette vie que pour l'autre.

Sur *la Cauſticité :* » Un homme » cauſtique n'eſt pas encore mé- » chant ; mais il n'a plus qu'un pas » à faire. Il a déja le pied en l'air; » c'eſt le moment de le fuir. « Selon cette penſée, il ſembleroit que la *Cauſticité* conſiſte dans des actions ſucceſſives : nous croyons plutôt qu'elle eſt toute dans le caractère ; & qu'ainſi il faudroit dire ou que le *Cauſtique* ne devient jamais *méchant*, ces deux caractères étant toujours diſtingués ; ou qu'il eſt déja *méchant*, quoique peut-être d'une eſpèce de méchanceté ſubalterne, & moins odieuſe que celle du Perſonnage de la Comé-

die. S'il en étoit besoin, nous donnerions notre suffrage à cette dernière explication, & nous en appellerions à l'expérience.

Sur *la Création :* » On demandoit à un Iman, si Dieu, après » la fin du monde, créeroit d'autres hommes. Voulez-vous, *ré- » pondit-il*, que sa puissance reste » oisive ? Dieu est Créateur dans » toute son éternité. « Si l'Iman entendoit que le monde a pû être créé de toute éternité, c'est une opinion philosophique qui a ses partisans : s'il entendoit que le monde a réellement été créé de toute éternité, c'est une proposition démentie par l'histoire & par la révélation : s'il entendoit que, depuis la production de ce monde, Dieu est censé le créer continuellement, parce qu'il le conserve ; c'est une manière assez commune d'expliquer la conservation des créatures : enfin si l'Iman entendoit

qu'après la destruction de ce monde, Dieu en créera un autre; c'est une conjecture inutile, une idée pour laquelle il n'y a point de preuves. Car de dire que *Dieu est Créateur dans toute son éternité*; cela ne signifie, ou ne doit signifier autre chose, sinon que Dieu a, dans toute son éternité, la puissance de créer : ce qui ne démontre pas qu'après la fin de ce monde, il exercera en effet cette puissance.

Sur *le Dramatique* : » Le genre » de la Tragédie est-il plus difficile » que celui de la Comédie ? Cette » question n'est pas encore décidée. Il semble que le premier » appartient au génie, & le second » à l'esprit. Ainsi c'est demander » s'il est plus difficile d'avoir du » génie que de l'esprit. « Il n'est pas *plus difficile* en soi *d'avoir du génie que de l'esprit*; car l'un & l'autre de ces avantages est un

don de la nature, ou plutôt de son Auteur qui fait tout sans difficulté : mais il est plus rare *d'avoir du génie que de l'esprit* ; & cette rareté de génie paroît plus sensible aujourd'hui, qu'elle ne le fut autrefois. Cela supposé, il seroit *plus difficile* aujourd'hui d'exceller dans la Tragédie que dans la Comédie. C'est aux Connoisseurs, en ce genre, à nous dire si l'expérience est conforme au principe.

Sur *l'Eloquence* : » Pourquoi » suit-on en foule un Prédicateur » éloquent ? parle-t-il mieux que » la Loi ? « Non : mais il parle à deux facultés de notre ame ; à l'esprit par la Loi ; à l'imagination par le ton, le tour & le style oratoire.

Sur *l'Emulation* : » Elle est ex- » traite de l'envie, comme certains » remèdes sont extraits de quel- » ques poisons. L'utilité de ses » effets nous ferme les yeux sur » son principe. « Nous trouvons

cette penſée bien vraie, & bien propre à donner de bonnes défiances ſur ce qu'on appelle *Emulation.* Son *principe* eſt l'envie; le moindre excès dans elle, eſt encore l'envie. Pour qu'elle ne ſoit que *l'émulation*, elle doit laiſſer une pleine liberté d'applaudir aux ſuccès de quiconque court la même carrière : cela eſt-il bien commun ?

Sur les *Etats* : » Qui veut faire » le vrai bien de l'Etat, doit plus » ſonger à peupler les campagnes » qu'à former de grandes villes. » Se réduire à donner le ſpectacle » d'une grande ville à l'Etranger, » c'eſt lui dire, Voilà toutes nos » richeſſes. « Reflexion excellente, & dont le Commentaire pourroit former un bon livre. Il faudroit ajoûter que, dans un Etat, ſix bonnes villes valent mieux qu'une ſeule qui eſt un monde, parce que celle-ci abſorbe tout, & que

les autres ſont des centres de circulation.

Sur *la Fortune :* » Que la pau-
» vreté eſt à plaindre ! l'envie cher-
» che à lui arracher le ſeul bien
» qui lui reſte. Des coupables heu-
» reux ſuſpectent, accuſent l'hon-
» nête homme indigent, & veulent
» le dégrader juſqu'à eux, pour
» s'épargner le ſpectacle de ſa gloi-
» re, qui les appauvriroit de tout
» ce qu'ils poſſédent.« Cette réflexion n'a pû venir qu'à un honnête homme, plein de raiſon & de ſentiment : deux choſes qui honorent extrêmement la probité.

Sur *les grands hommes :* » Dans
» leurs chutes, ils ſont comme les
» boulets tirés à ricochet ; ils ne
» font qu'effleurer la terre, ſe relè-
» vent, & n'en vont que mieux à
» leur point de direction.« Cela eſt toujours vrai, ſi l'on prend pour le *point de direction* des grands hommes, le mérite de la vertu, &

la satisfaction que donne l'accomplissement du devoir. Cela n'est pas toujours vrai, si le *point de direction* des grands hommes est pris pour le terme des entreprises qu'ils avoient formées. Plusieurs, & la plûpart même d'entre eux, sont dans l'impossibilité, après leurs chutes, de tendre au but qu'ils s'étoient proposé. Thémistocle expatrié ne se *releva* point.

Sur *le Luxe :* » Le plus sûr » moyen de faire rentrer le luxe » dans les bornes que lui prescrit » la saine politique, & de rendre » du nerf à l'Etat, est de ramener, » dans l'esprit des peuples, le goût » de l'agriculture, par des récom» penses proportionnées aux tra» vaux. Le plus sûr moyen d'af» foiblir un Etat, c'est d'avilir la » condition du Cultivateur. « Sentence admirable, que tout le monde avouera, & qui ne changera rien à l'ordre actuel des choses. Il

y a, dans cette matière, une ſi grande différence entre la ſpéculation & la pratique!

Sur *la Vie :* » C'eſt un fonds » dont les hommes ne ſont, pour » ainſi dire, que les banquiers. » C'eſt un dépôt qu'ils doivent rendre, ſans ſçavoir l'inſtant où il » leur ſera demandé : alors il ne » leur reſte que le profit qu'ils ont » pû faire par une ſage œconomie; » mais les grandes fortunes, en ce » genre, ne ſont pas communes. « Cette maxime eſt le dernier fruit des *Loiſirs* de l'Auteur. En la méditant bien, on prendroit le goût du travail le plus noble, le plus conſtant & le plus néceſſaire.

Nous renvoyons à tout ce Recueil philoſophique, & nous deſirons que l'Auteur continuë d'inſtruire & d'amuſer en paroiſſant ne rien faire.

ARTICLE LXXIV.

ŒUVRES DE FEU M. COCHIN, Ecuyer, Avocat au Parlement, contenant le recueil de ses Mémoires & Consultations. Tome V. A Paris, chez Nully, &c. *in*-4°. pages 771. M. DCC. LIV.

En nous donnant ce cinquième Volume des Œuvres de M. Cochin, on nous en promet un sixieme : l'Editeur ne doit pas craindre de les multiplier. Le public ne verra que trop-tôt épuisés les fonds d'un si célèbre Avocat. Tout ce qu'on nous en a donné jusqu'ici, est frappé au coin de l'Auteur, c'est-à-dire au sceau de la perfection. C'est toujours le même génie qu'on retrouve, & par conséquent en augmentant le nombre des Volumes,

on ne fait que grossir un trésor qui doit être infiniment précieux au Barreau. Nous allons justifier ce jugement par quelques citations assorties à l'ordre de la Préface que nous avons toujours suivi, parce qu'il nous présente un Tableau où l'on a tâché de peindre les talens & les vertus de ce fameux Orateur.

L'Editeur n'a pas manqué d'observer que M. Cochin n'épousoit point les passions de ses clients: jamais il n'invectivoit contre personne, à moins qu'il n'y fût forcé par la nature de sa Cause: encore ne le faisoit-il alors qu'avec regret. On sent, dans ces sortes de discours, combien ce regret étoit sincère. Mais sans se permettre les éclats de la passion, le zéle de M. Cochin n'en étoit pas moins vif, moins véhément & moins animé dans ses mouvemens. Le bien public l'enflammoit: » C'est, *dit*

„ *l'Editeur*, le motif dont il se
„ sert le plus volontiers ..... S'il
„ étoit possible qu'il succombât,
„ les méchans se flatteroient de
„ vivre impunis, les Loix ne se-
„ roient plus qu'un frein impuis-
„ sant, le Magistrat sur son tri-
„ bunal deviendroit le jouet de
„ l'insolence ..... Quiconque est
„ Chrétien, François, père, ami,
„ quiconque enfin est homme, doit
„ épouser son parti. « En voici
un exemple tiré de la 125e Cause:
il s'agit dans ce Mémoire d'une
inscription de faux formée contre
la minute d'un Arrêt de la Cour.

„ Cette minute, *dit M. Cochin*,
„ n'est pas un titre qui soit du fait
„ du Comte de Vauldrey, ni de ses
„ auteurs; c'est l'ouvrage même
„ de la Cour, c'est un oracle de sa
„ justice qui réside dans le dépôt
„ le plus sacré: est-il permis d'en
„ ébranler la foi & l'autorité? Les
„ Arrêts sont déliberés dans le

„ ſecret le plus profond, ils ſont „ rédigés ſous les yeux du Chef de „ la Compagnie & du Rapporteur; „ l'un & l'autre les ſignent, & ils „ ne ſortent de leurs mains que „ par le dépôt qu'ils en font dans „ des Archives confiés à des Mi- „ niſtres dont en quelque ſorte le „ Tribunal même eſt garant. C'eſt „ de ce tréſor que chaque parti- „ culier voit ſortir les Loix invio- „ lables qui fixent ſon état & ſa „ forme. Former une inſcription „ de faux contre les monumens „ reſpectables que renferme le dé- „ pôt du Greffe, c'eſt attaquer la „ foi qui eſt due à la Juſtice même „ & à ſes oracles; c'eſt faire de „ l'aſyle de la vérité, le ſéjour de „ l'impoſture & du menſonge. Qu'y „ aura-t-il donc de ſacré, ſi une „ autorité ſi reſpectable n'eſt point „ à l'abri de l'inſulte que renferme „ un ſoupçon ſi odieux? Mais ſi „ d'un côté l'on dégrade la Juſtice

même

„ même & ses dépôts ; on compro-
„ met de l'autre toutes les fortunes
„ & le plus ferme appui de la tran-
„ quillité publique ; car enfin les
„ hommes naturellement livrés à
„ un esprit de discorde, entraînés
„ par les passions qui les agitent
„ sans cesse, toujours prêts à entrer
„ en guerre les uns contre les au-
„ tres ; & à se déchirer pour les
„ plus légers intérêts, ne peuvent
„ être retenus dans la fureur qui
„ les pousse, que par le poids de
„ l'autorité publique, & par la sa-
„ gesse des Loix que les Arrêts leur
„ prescrivent. C'est à ces titres au-
„ gustes que l'on est redevable de
„ la tranquillité publique.... Il est
„ donc d'une extrême conséquence
„ que la foi des Arrêts soit inébran-
„ lable : car si les tempêtes régnent
„ dans le port même, il n'y a plus
„ d'asyle pour les hommes, & il
„ vaut autant les abandonner aux

„ orages dont la mer eſt ſans ceſſe „ agitée.

„ La Morale la plus épurée, *continue l'Editeur*, règne dans tous „ les principes de M. Cochin, & „ l'on ſent qu'elle part du fond de „ ſon cœur. Ce ne ſont pas tant „ les mœurs oratoires qui char-„ ment dans ſes diſcours, que les „ mœurs de l'Orateur." Les grands Maîtres de l'Art, comme Cicéron, veulent que le diſcours d'un Orateur ſoit en quelque ſorte l'image de ſes mœurs, *Quaſi mores oratoris effingat oratio* ; & qu'en général la beauté de ſes maximes, le choix de ſes expreſſions, la douceur & l'aiſance de ſon action reſpirent une probité, une vertu qui annonce l'homme de bien : *Genere quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibitâ etiam actione leni facilitatemque ſignificanti, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur.* (De Orat. L. 2.

N° 184.) Quintilien emploie un Chapitre entier de ses Institutions, à prouver qu'un homme sans probité ne sçauroit être un vrai Orateur.

C'est par ce ton de vertu que M. Cochin, dans les plus grandes Causes, se donne une autorité qu'aucune puissance n'intimide. Le Duc de Montbelliard, comme n'étant *pas marié conformément à son rang*, avoit déclaré, dans le Traité de Wilbade, qu'aucun de ses enfans ne pourroit faire préjudice au Duc de Wirtemberg pour la succession au Comté de Montbelliard : „ A la lecture de ce Traité, *s'écrie* „ *M. Cochin*, il n'y a personne „ qui ne soit saisi de la plus vive „ indignation contre ceux qui en „ ont été les auteurs : on y pro„ fane ce qu'il y a de plus auguste, „ la Religion, les mœurs, l'hon„ nêteté publique. D'un côté on avi„ lit la dignité du mariage; sous

„ prétexte que la femme n'eſt pas „ d'un rang auſſi élevé que ſon „ mari ; on affecte de la confondre „ avec des concubines ; on dé- „ pouille le fils, l'héritier d'un Sou- „ verain, pour lui donner, à titre „ de grace, de modiques alimens. „ D'un autre, on érige des tro- „ phées à l'adultère, on le récom- „ penſe, & dans les fruits malheu- „ reux qu'il a produits, & dans ceux „ qu'on en eſpère pour l'avenir. „ On reſſerre les nœuds criminels „ qui uniſſent le Duc de Montbel- „ liard à la Baronne de l'Eſpé- „ rance. Réduit à la dure néceſſité „ de ne pouvoir ſe marier, pendant „ qu'elle vivra, il ſe fait une eſpèce „ de loi du crime & de la débau- „ che. Eſt-ce donc dans un Traité, „ honoré par la ſignature de deux „ Souverains, que l'on devroit „ trouver des conventions qui ré- „ volteroient entre les perſonnes „ les plus obſcures ? Rendons à

„ leur caractère le respect qui leur
„ est dû, & reconnoissons que tant
„ d'indignités ne sont l'ouvrage
„ que d'une femme qui avoit inté-
„ rêt que le crime fût couronné
„ dans sa personne.

Parmi les vertus de M. Cochin, l'Editeur n'a pas oublié la modestie: „ Autant, *dit-il*, le Palais étoit „ rempli de la gloire de M. C., „ autant lui-même en étoit vuide. „ Il évite tout ce qui peut sentir „ l'amour propre. Personne ne „ cherche moins à se faire valoir. „ Il n'est pas mention de lui dans „ les disputes mêmes où on le „ prend en quelque sorte à partie. En effet, dans tout ce qui a paru des Œuvres de M. Cochin, nous n'avons rien remarqué qui déroge à la plus exacte modestie : jamais il ne se prévaut de ses talens, ni de son sçavoir : par-tout sa personne & son mérite sont oubliés, son zéle ne l'écarte jamais de la

voie que lui trace l'intérêt de sa Cause ; il ne sçait ni s'occuper, ni occuper ses Juges, d'aucun autre objet.

Ce grand Orateur avoit le génie trop sain, trop éclairé, trop ferme, trop élevé, trop étendu pour rougir de sa Religion : loin d'être tenté d'en négliger l'autorité, il n'est presque point de Cause où il ne rappelle quelques-uns des principes du Christianisme : l'avantage qu'il en tiroit, ne devoit pas être indifférent à ses parties. Son Editeur observe que ces *sentimens de Religion* ne *contribuoient* pas peu *à concilier à M. C. les suffrages.* „ Le pouvoir déterminant, *ajoûte-„ t-il*, que le nom de la Patrie „ avoit dans Rome & dans Athè-„ nes ; la vraie Religion l'a parmi „ nous à plus juste titre : nous som-„ mes faits à son joug dès le ber-„ ceau, ses maximes nous sont „ précieuses, nous en respectons

„ la ſainte ſévérité : voilà par quels „ attraits notre Orateur ſe rend „ aimable. La Religion lui prête „ des graces d'autant plus inſinuan- „ tes, qu'elles ſont l'effuſion ſincère „ de ſon ame. Auſſi ſes paroles „ ſont-elles merveilleuſement effi- „ caces, lorſqu'il appuie ſur cer- „ taines matières, telles que la „ pureté de la diſcipline Eccléſiaſti- „ que, la ſainteté des Sacremens, „ l'unité du mariage, &c." Nous citons avec complaiſance tout cet endroit de la Préface, parce qu'il fait également honneur, & à M. C., & à ſon Editeur.

Quand M. Cochin plaidoit contre des hommes conſacrés au ſervice de la Religion, & aux œuvres de charité, il ſe faiſoit un ſcrupule de profiter, pour les rendre odieux, des traits mêmes qui échappoient à l'indiſcrétion de leurs défenſeurs. *Ce trait*, diſoit-il dans une occaſion de cette eſpèce, *ne convient*

pas assurément au caractère de ces bons Religieux : aussi rendons plus de justice à leur piété, elle désavoue sans doute ce que le zéle pour leurs intérêts a fait hazarder à l'Audience.

Si quelquefois la Cause qu'il défendoit exigeoit de ses fonctions qu'il franchît les bornes d'une si sage & si religieuse modération, il ne le faisoit qu'avec beaucoup de répugnance, il se plaignoit de la nécessité qui l'y forçoit : en s'y prêtant, en accusant les Ministres de l'Eglise, il ne manquoit jamais de témoigner son juste respect pour leur ministère. „ Les Ministres „ chargés de la direction des ames, „ *dit-il dans une Cause de cette* „ *nature*, ne doivent pas moins „ s'attirer de respect par leur sa- „ gesse & leur désintéressement, „ que par la dignité de leur état : „ mais quand ils n'emploient leur „ autorité qu'à subjuguer des esprits

„ trop faciles, pour s'emparer de „ tout ce qui leur appartient; alors, „ ſans dégrader le miniſtère, qui „ demeure toujours pur & inno- „ cent, il eſt juſte qu'ils ſoient ſou- „ mis à toute la ſéverité des Loix „ qui ont pour but de maintenir „ la Police publique & le repos des „ familles. Les excès des Miniſtres „ montrent les dangers de la di- „ rection. On gémit d'être obligé „ de retracer des faits ſi ſcanda- „ leux; mais la néceſſité d'une juſte „ défenſe en impoſe la loi, & l'in- „ térêt de toutes les familles exige „ qu'en dévoilant de pareilles ini- „ quités, on mette un frein à la „ cupidité de ceux qui pourroient „ être tentés de ſuivre un pareil „ exemple, & qu'on préſerve de „ leurs attentats, des eſprits trop „ faciles qu'une aveugle ſécurité „ peut ſéduire." Cet éloignement, cette horreur qu'avoit M. Cochin pour ces ſaillies ou ces invectives

licencieuses qui blessent & affligent la Religion ; l'applaudissement, le crédit même que lui attiroit une disposition si chrétienne, font également l'éloge de l'Avocat, & celui des Tribunaux où il exerçoit sa profession.

Il seroit inutile de nous étendre davantage sur ce Volume, on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit des autres : la plus simple lecture justifiera l'application. En terminant notre Extrait, nous avertirons qu'il y a ici bien des Causes & des questions curieuses & intéressantes ; par exemple, *sur la faculté du rabattement** *de décret*,

* Admettre les débiteurs dont les biens ont été vendus par décret, à y rentrer pendant un certain temps, en offrant au créancier qui s'est rendu adjudicataire, le prix principal de l'adjudication, avec tous les frais, loyaux-coûts, impenses & améliorations, c'est-ce qu'au Parlement de Toulouse, on appelle *le rabattement du décret*.

introduite dans le Parlement de Languedoc ; ſur le genre de publicité requis pour qu'un mariage ait les effets civils : ſi les Controleurs des rentes de l'Hôtel de Ville peuvent recevoir des arrérages pour leurs amis : ſi le retrait ducal ne peut pas s'exercer contre les tiers acquereurs de portions du Duché aliénées : ſi une ſubſtitution exprimée en faveur des mâles du préſent mariage, s'étend à ceux d'un mariage ſubſéquent : en Provence, où l'on compte, en cas de ſubſtitution, le Chevalier de Malthe au nombre des légitimaires, & où ſa part reſte à l'inſtitué, que devient-elle à l'ouverture de la ſubſtitution : de quel temps le poſſeſſeur évincé doit-il la reſtitution des fruits ? ſi les enfans mâles, mis par contrat de mariage dans la condition, ſont réputés appellés à la ſubſtitution ? ſi le Marchand, qui a fourni des bleds pour le Roi, a action contre

celui qui a fait les marchés & obligations en qualité de Mandataire ? &c.

ARTICLE LXXV.

MÉDECINE EXPÉRIMENTALE, ou résultat de nouvelles Observations pratiques & anatomiques. Première Partie. A Paris, chez Duchesne Libraire, rue S. Jacques; Vol. *in*-12. pag. 341. M. DCC. LV.

L'Ouvrage que nous annonçons au Public, est divisé en trois Parties, dont ce Volume ne contient que la première ; & cette Partie est sous-divisée en plusieurs Chapitres : l'Auteur lui-même nous en expose la matière dans une courte Préface. „ Dans les trois „ premiers Chapitres, *dit-il*, j'offre „ quelques réflexions sur les be-

„ ſoins de la Médecine, ſur les
„ ſyſtêmes, & ſur la néceſſité de
„ l'obſervation : j'y joins la façon
„ dont je m'y ſuis pris moi-même
„ en particulier pour obſerver.
„ Dans les Chapitres ſuivants, je
„ donne le précis de quelques con-
„ ſidérations ſur les maladies en
„ général, ſur les maladies aiguës,
„ ſur les maladies chroniques, ſur
„ l'air & les alimens.

Cet Ouvrage ne peut être que le fruit du plus grand zéle pour le bien de l'humanité. Le plan en eſt auſſi hardi qu'utile. En effet, dans un Art comme la Médecine, ne ſe laiſſer ni maîtriſer par les préjugés établis, ni aſſervir par les ſyſtêmes accrédités, ni ſéduire par ſes propres opinions ; réduire la ſcience & l'exercice de cet Art à des réſultats tirés de l'obſervation la plus étendue & la plus aſſidue, comme la plus libre & la plus réfléchie, c'eſt-à-dire la plus exempte des

préventions propres & des insinuations étrangères ; en un mot, ramener tout l'art & tout le sçavoir du Médecin, aux observations qu'il a lues & qu'il a faites, aux conclusions & aux résultats qui découlent de ces observations indépendamment de toutes les Théories anciennes & modernes, qui ne sont pas rélatives à la pratique : voilà, autant que nous en pouvons juger, le but que l'Auteur se propose. Autant qu'il est attentif pour analyser sans illusion chaque phénomène ; autant est-il réservé pour n'en généraliser aucun sans les plus sûres précautions. Loin de se rassurer sur la confiance que la routine ou la mode régnantes inspirent le plus universellement, il se défie des analogies qui aident à rapprocher les phénomènes ; des idées qui servent à les ranger dans la même cathégorie ; des rapports qui autorisent à les identifier. Il

craint toujours que, sous des similitudes imposantes, on ne confonde des différences essentielles. C'est pour prévenir ces méprises dangéreuses, & peut-être trop communes, que dans chaque maladie il veut qu'on s'attache surtout à en rechercher les caractères propres, les symptômes singuliers, les accidens distinctifs, comme s'il n'y avoit ni genre, ni espèce où on pût la rapporter. Ainsi au lit de son malade, il ne conserve aucun préjugé qui résiste à la plus légère indication, ou qui la néglige; il compte moins sur les lumières qu'il apporte, que sur celles qu'il va recevoir; il sent plus ses besoins que ses ressources.

Mais, dira-t-on, dans la nature les maux n'augmentent point, les remèdes & les découvertes se multiplient autant que les hommes. Comment donc la somme des besoins ne diminueroit-elle pas autant

que croît celle des ressources ? Pourquoi compter si peu sur le dépôt de science médicale que la tradition conserve, transmet & enrichit perpétuellement ? Dans le premier Chapitre, l'Auteur satisfait à cette objection, & en discute toutes les parties. 1° Quand le monde seroit aujourd'hui plus peuplé que jamais, il n'en est pas moins certain que ses habitans ne sont pas si sains qu'ils l'étoient dans des siècles plus reculés. 2° La population est-elle augmentée autant qu'on le suppose ? Si les guerres, les inondations, la peste, la famine ne font plus de si grands ravages dans le monde qu'autrefois, le *tiers de l'humanité n'est-il pas moissonné avant l'âge de deux ans ?* Les excès que l'eau-de-vie, & les liqueurs spiritueuses occasionnent, la petite vérole, des maux encore plus honteux, n'abrégent-ils pas les jours à une si grande

quantité d'hommes, que le calcul en étant réduit à ſes juſtes termes, *il ſera démontré qu'un ſeptième au moins de l'humanité eſt détruit par des cauſes qui ne ſubſiſtoient pas anciennement?* Ainſi on pourroit dire qu'aujourd'hui la mort ſe dédommage en détail, des profits qu'elle faiſoit autrefois en gros.

D'ailleurs les Hôpitaux où les vieillards indigents finiſſent leur carrière, où les enfans trouvés commencent la leur, ces aſyles charitables ne dépoſent que trop, par l'état actuel des ſujets différents dont on leur confie le ſoin, que l'organiſation animale eſt affoiblie dans ſes principes. De plus le dérangement des ſaiſons ſi ſenſible depuis 1709, le déréglement des mœurs, le progrès du libertinage, les maladies multipliées, compliquées, maſquées de mille façons nouvelles, ſont autant de cauſes

qui diminuent la population, & qui prouvent qu'à l'égard des Médecins ſuſcités & armés pour la conſervation du genre humain, *l'attaque eſt devenue plus violente, & la défenſe plus difficile.* De tous ces détails dont la vérité eſt ſi bien conſtatée, l'Auteur conclut que nous ſommes aſſiégés de nouveaux beſoins, & que, pour y ſuppléer, où y remédier, il eſt abſolument néceſſaire de recourir à de nouvelles méthodes, & de ſe procurer de nouveaux ſecours.

Sera-ce dans les nouveaux ſyſtêmes qu'on les puiſera, ces ſecours, dont la néceſſité eſt ſi bien démontrée? L'Auteur ne nous en flatte pas : dans ces ſyſtêmes qu'il examine au ſecond Chapitre, il ne trouve que des *notions flottantes, des incertitudes continuelles*, où la théorie & la pratique ſe diviſent ou ſe traverſent. En fait de ſyſtêmes, il ne croit pas que les Méde-

cins aient été plus heureux que les Philoſophes : leurs efforts infortunés, dit-il, c'eſt-à-dire, les eſſais ſtériles de tant de génies & de tant de ſiècles, concourent à prouver que la Médecine n'eſt pas un Art réductible en ſyſtême. Toutes ces Loix méchaniques qu'on aſſigne dans la nature, échouent contre des *exceptions* qui ſont *ſans nombre :* la différence des ſujets ſinguliers, rend meurtrière l'application de ces Loix générales. Peut-être auſſi que l'écueil où l'Art fait naufrage, eſt quelquefois moins une vraie exception qu'une fauſſe application de la Loi méchanique. Quoi qu'il en ſoit, dans la revuë qu'on fait ici des ſyſtêmes anciens & modernes, ils ſe trouvent tous également en défaut. „ La diſtance „ eſt immenſe, *dit notre Auteur*, „ entre la ſpéculation la plus ſubli„ me, & la pratique la plus ſimple „ pour l'uſage qui en doit réſulter...

„ Dans la plûpart de nos ſyſtêmes,
„ les principes ſe croiſent ſans
„ qu'on puiſſe eſpérer de pouvoir
„ jamais les concilier à leur avan-
„ tage ni au nôtre..... Dans la
„ chaleur de la diſpute, dans l'oiſi-
„ veté du cabinet, le ſpéculateur
„ a toujours dix recettes à choix
„ pour chaque période d'une ma-
„ ladie aiguë : au lit du malade, le
„ Médecin praticien n'en a qu'une
„ qui marque..... S'il n'a pas ren-
„ contré la bonne, ce malade, vic-
„ time de la mépriſe, la payera
„ peut-être de ſa vie. *Les cas*
„ *équivoques, les métamorphoſes*
„ *ſurprenantes*, que les maladies
„ préſentent tous les jours à l'ob-
„ ſervation, ſe dérobent preſque
„ toujours *à la théorie émanée*
„ *des ſyſtêmes*..... Le ſcorbut,
„ le mal vénérien, les fièvres pu-
„ trides & malignes, qui devien-
„ nent ſi fréquentes..... d'autres
„ maladies qui étoient inconnues,

„ il n'y a pas cent ans, le mêlange
„ monſtrueux de ces levains reſ-
„ pectifs, préſentent aſſez natu-
„ rellement un tableau de nouvel-
„ les combinaiſons, & la néceſſité
„ où elles nous jettent de varier
„ même nos méthodes à mille
„ égards ..... Eſt-ce donc dans les
„ principes gratuits de Théorie
„ qu'on peut ſe flatter de trouver
„ des ſecours proportionnés aux
„ degrés des maux qui les exigent ?
„ N'eſt-ce pas plutôt dans l'obſer-
„ vation fidelle des phénomènes
„ ſucceſſifs des maladies, dans l'a-
„ nalogie pratique entre les ſymp-
„ tomes qui s'offrent, & ceux qui
„ ont frappé ailleurs ?

Tout conſpire donc à établir la néceſſité de l'obſervation, l'Auteur y a conſacré ſon troiſième Chapitre. *Le berceau & l'école* de la Médecine *ont été l'obſervation.* Ses premiers Légiſlateurs n'ont point conſulté d'autre guide : ils

n'ont été que les Historiens de ce qu'ils avoient observé dans la nature ; leur sçavoir rédigé en Art, n'étoit qu'un recueil méthodique des faits qu'ils avoient vus, suivis & approfondis avec toute l'application dont ils étoient capables. *Le but* de la Médecine, *c'est de traiter les maladies :* „ Ne seroit-il „ pas tout simple, *reprend l'Auteur*, de commencer sous les „ yeux d'un habile Maître, dans „ un Hôpital ou ailleurs, par voir „ les malades, & puiser dans le „ grand Livre de la nature ? Sans „ y mettre aucun art, elle se borne à présenter des phénomènes ; „ la gaze qui la couvre, est légère, „ il ne faut que de l'œil & de la „ réflexion pour percer. On s'étonne moins souvent de ce qu'on „ a saisi le phénomène, que de ce „ qu'on a été si long-temps sans le „ saisir..... Quiconque voit beaucoup de malades, voit peu de

„ maladies : dût notre Médecin,
„ pour ne pas confondre les êtres,
„ n'en voir qu'un ou deux par mois;
„ avant la fin du cours ordinaire
„ des études, il seroit familiarisé
„ avec les symptômes les plus ef-
„ frayans des maladies, & avec
„ les physionomies des malades.
„ Il auroit acquis cette espèce d'ins-
„ tinct naturel, qui ne se rend
„ point, qui se communique en-
„ core moins, & qui est le résultat
„ d'une combinaison de toutes les
„ circonstances : il auroit enfin le
„ coup-d'œil juste ; la moindre
„ réflexion qui viendroit à l'appui,
„ l'instruiroit jusqu'où ce qu'il lit,
„ ou ce qu'il a lû, peut se trouver
„ d'accord avec qu'il a déja vû.
„ Si ce même homme assistoit fré-
„ quemment à l'ouverture des ca-
„ davres..... secondé par-tout
„ des lumières de son maître, c'est
„ à pas de géant qu'il s'avanceroit
„ dans cette carrière : son juge-

„ ment ſe développeroit, ſe for„ meroit, ſe fortifieroit à propor„ tion de ſes connoiſſances : l'ima„ gination perdroit de plus en plus „ de ſes droits. J'oſerois preſque „ garantir d'avance que ce Méde„ cin ſeroit guéri pour toujours de „ la démangeaiſon de s'ériger en „ Auteur de ſyſtême, &c.

En appellant ſes diſciples au lit des malades, en ouvrant à leurs yeux les cadavres des morts, l'Auteur les avertit de ne pas ſonger, comme certains Obſervateurs, à y réaliſer les ſyſtêmes dont ils ſont prévenus; mais plutôt de s'élever au-deſſus de toutes ces théories gratuites, imaginaires, contradictoires, ou contraires entre elles, & même au-deſſus des ſuccès obtenus, à ce qu'on prétend, par les *voies les plus oppoſées*. Il les prévient que les phénomènes ont des cauſes, dont on ne ſçauroit trop reconnoître la nature & les diffé-

rences. Les unes ſont immuables; les autres ſont ſimplement probables : d'autres ſont impénétrables, ou du moins juſqu'ici elles ont échappé aux regards les plus attentifs.

Comme c'eſt toujours dans les ſolides, ou dans les fluides, ou dans les deux que réſide la racine, ou la cauſe des maladies quand elle eſt invariable ; ce ſont auſſi-là les *ſources, où l'Auteur puiſe l'idée des élémens* morbifiques ; mais les humeurs ont entre elles une liaiſon & une dépendance réciproque : de-là vient que les vices dont chacune d'elles eſt ſuſceptible, ſe combinent de mille façons : la variété infinie de ces combinaiſons, produit ſans ceſſe de nouveaux réſultats. C'eſt-là que l'Auteur invite ſes confrères à porter la lumière : il convient qu'on ne peut découvrir toutes ces combinaiſons accidentelles ; mais, à ſon jugement,

le plus habile dans l'Art eſt celui qui *en démêle le plus grand nombre & le fixe.*

Il y a des maladies, dont la nature & les remèdes n'ont point varié, comme la goutte, le cancer, les fièvres tierces, &c. Il y en a d'affectées à certains climats & inconnues à tous les autres. Dans les maladies, il y a des anomalies dont aucun calcul ne ſçauroit épuiſer les différents produits : ce ſont des nuances dont le principe eſt quelquefois paſſager ; mais *la fineſſe de l'art*, ſelon notre Auteur, *conſiſte à les appercevoir à temps, pour leur oppoſer une méthode appropriée, & parer à leurs atteintes meurtrières.* Il faut lire, dans l'Ouvrage même, les exemples curieux, qu'une vaſte érudition fournit à l'Auteur, & dont il confirme ſa doctrine.

Pour former ce corps de doctrine, il s'eſt preſcrit des régles

qu'on n'accuſera pas de relâchement ; par exemple, *de ne point répéter* ce que d'autres ont dit ; *de ne point aſſigner de principes gratuits pour* en tirer des *conſéquences arbitraires ; de ne point confondre ſur-tout les cauſes avec leurs effets ;* de *n'avancer aucun fait qu'à l'appui d'une expérience immuable, qui, comme l'on eſpère, en ſera toujours caution, dès qu'on voudra ſe ſoumettre* aux mêmes *épreuves & ſuivre les routes qui y conduiſent ;* quelque nouveauté qu'on avance, de faire *toujours reſſortir tous les phénomènes aux cauſes & aux raiſons données, & réciproquement &c.* On a droit à la confiance publique, quand on s'impoſe de ſi dures conditions pour la mériter. Au reſte, dans les faits que l'Auteur a recueillis d'une longue expérience, dans les obſervations qu'ils ont fait naître, dans leurs réſultats qu'il a digérés à

loisir, & dont il a *formé un tout assorti*, il est d'autant plus digne de foi que ce ne sont point ses succès qu'il publie : ses observations ne lui rappellent que des *regrets* ; ce n'est qu'*en perdant les uns, qu'il a appris à sauver les autres.*

Dans le Chapitre 4e, avant que d'entrer dans quelques maladies particulières, l'Auteur débute par des observations sur les maladies en général. Chaque homme a dans sa machine une partie plus foible que les autres : ne pouvant contre-balancer leurs forces par sa réaction, elle cède à l'impression qu'elle en reçoit ; ses ressorts, toujours vaincus, se relâchent & s'affoiblissent sans cesse ; ses vaisseaux débiles offrent aux humeurs un accès plus facile & un cours plus libre, & par-là déterminent le cours des humeurs vers cette partie qui leur oppose une moindre résistance.

Ainſi, comme le dit l'Auteur, *ſouvent cette partie eſt deſtinée à expier la plûpart des défauts que les autres contractent avec le temps.* C'eſt donc là qu'il ſe forme un germe de maladie que le temps groſſit, développe & fait enfin éclorre. Les climats ont auſſi chacun leur germe contagieux; la nature le ſeme dans tous leurs habitans. Mais quand le vice du climat, ou de l'humeur prédominante qui caractériſe un tempérament, ſe jette ſur la partie foible de l'organiſation; à moins d'une heureuſe défenſe, il faut que le ſujet ſuccombe promptement aux aſſauts que lui livrent de ſi puiſſants ennemis conjurés à ſa perte.

Ajoûtons à ces cauſes les changemens qui ſont ſurvenus dans le régime, dans les mœurs, &c. & qui ne vont qu'au détriment de la ſanté. Enfin n'oublions pas le déclin de la nature: ſes dépériſſemens

graduels sont constatés par des Auteurs irréprochables, & même par la seule inspection de ses débris; par exemple*, des ossemens des siècles antérieurs, comparés à ceux des siècles postérieurs. Une observation importante sur cette complication de vices & d'accidens, c'est qu'un remède souvent éprouvé & toujours victorieux contre une espèce de maladie, échouera & deviendra impuissant dans tout un climat : le seul vice de ce climat éteint toute la vertu du remède.

Ici l'Auteur propose de faire des recherches sur les causes des maladies ; mais avec lui ce travail

* A la grande Chartreuse de Grenoble, on tient un Journal, qui dépose que les ossemens des Religieux morts récemment ressemblent à des os d'adolescens, quand on les compare à ceux des premiers Religieux décédés dans cette Maison.

ſeroit fort difficile, puiſqu'il ne le borne pas à de ſimples conjectures. Dans l'échange des anciennes avec les modernes, il ne trouve aucun profit. Voici donc des phénomènes, ou ſi l'on veut, des problêmes, dont il demande de ſatiſfaiſantes ſolutions. Pourquoi les fièvres tierces ſont-elles à préſent ſi anomales ? Pourquoi les fièvres quartes réglées ont-elles preſque diſparu, pour ſe laiſſer remplacer par des fièvres putrides & malignes ? Pourquoi le ſcorbut inconnu autrefois dans les montagnes, rare dans les autres endroits, eſt-il devenu par-tout ſi commun ? Pourquoi les rhumes épidémiques ſont-ils devenus ſi fréquents, &c. ? Nous ſommes obligés de renvoyer à l'ouvrage même ; il faudroit tout tranſcrire, ſi on vouloit ne laiſſer rien à regretter : ce qu'on cite, eſt peut-être moins intéreſſant que ce

qu'on omet. En finiſſant cet Article, l'Auteur trace un projet dont l'exécution ſeroit très-avantageuſe : c'eſt d'aſtreindre *le Médecin-Phyſicien penſionné d'une ville à dreſſer un état exact de ſes obſervations, dont une copie authentique ſeroit dépoſée en lieu sûr. Il commenceroit à travailler pour lui-même, & à jouir le premier du fruit de ſon travail. Que de peines épargnées pour celui qui lui ſuccéderoit dans ſon emploi!* &c.

Chapitre 5e, *Des maladies aiguës.* L'Auteur prétend qu'elles ſont aujourd'hui plus que jamais rapides dans leurs progrès, & dangereuſes dans leurs effets. Que les maladies les plus fâcheuſes ſe cachent ſous des dehors peu effrayants, comme ſous le voile d'un rhume léger, ſous quelques douleurs vagues de rhumatiſme, ſous d'autres ſymptômes qui trompent également le malade & le Méde-

cin.* *Quiconque obſerve*, dit-il, *a plus lieu de ſe taire que de parler; tout ſe paſſe au lit des malades en anomalies, &c.* Ces ſurpriſes funeſtes ſont aſſez communes dans les fièvres éruptives : après les avoir bien obſervées, la raiſon qu'en donne l'Auteur, c'eſt qu'*elles ſont devenues plus compliquées, plus terribles, plus concentrées & plus traîtreſſes qu'elles ne l'étoient ci-devant.* Sur d'autres maladies aiguës qu'on confond trop aiſément avec la pleuréſie ou péripneumonie & ſur l'apoplexie, les obſervations de l'Auteur ſont trop importantes pour ne pas réveiller l'attention des Médecins, & pour ne pas leur faire redouter les erreurs de la routine; car tous ſe font des méthodes dont ſouvent les cauſes

* L'Auteur donne l'exemple du *Délire ſourd*, maladie très dangereuſe par la *ſécurité* même qu'elle inſpire.

& les effets des maladies se jouent, & même profitent pour assurer & précipiter le coup mortel : ainsi, sans qu'on s'en défie, le remède & le mal sont d'intelligence pour la perte du malade.

Chapitre 6e, *Sur les maladies chroniques*. L'Auteur fait sentir les difficultés inséparables du traitement de ces maladies. „ On est, „ *dit-il*, assez d'accord sur les „ effets que les maladies chroni- „ ques produisent. Qu'il y a loin „ de-là aux causes ! & qu'il y a loin „ encore des causes à la méthode „ sûre & unique de les traiter ! „ Quand on a une fois prononcé „ d'un ton grave, engorgement, „ étranglement des solides, épais- „ sissement des liqueurs, fermen- „ tation, coagulation, dissolu- „ tion &c. tout semble être dit. " Mais, *ajoûte-t-il*, la nature n'est pas caution d'un langage qu'on a souvent inventé sans la consulter.

Pour ne pas s'égarer, il ne faut pas *la perdre de vuë un instant*; il faut *s'attacher également à l'état des solides, & aux qualités spécifiques des levains* : si l'on y manque, on est d'autant moins excusable que, dans ces maladies, on a toujours le loisir d'observer & de *réfléchir à l'aise.* Selon l'Auteur, point de moyens plus sûrs de découvrir & l'erreur & la vérité, que d'ouvrir les cadavres, d'examiner avec la dernière précision quelle peut être la nature de la maladie, d'entrer dans un examen détaillé & suivi des parties, de voir jusqu'où vont les différences des fluides avant & après la mort, & de constater par-là la nature des maladies & l'effet des remèdes, &c.

On prend le change sur la qualité des remèdes comme sur celle des maladies : pour décrier un bon remède, il suffit qu'on s'en soit servi une fois mal-à-propos, ou

qu'on ait intérêt de lui en ſubſtituer un autre. De-là vient que l'Auteur veut qu'on analyſe les remèdes auſſi exactement que les maladies ; qu'on les décompoſe, comme on diſſéque les cadavres ; qu'on en développe les principes ; qu'on en meſure l'action ſur les qualités différentes des fluides. Sans ce travail, dit-il, *on ne fera jamais les derniers progrès dans notre art.*

Le *progrès actuel de quelques maladies*, entr'autres du ſcorbut *, l'autoriſe à exiger de nos ſçavans Médecins les plus grands efforts pour connoître la nature de ces ennemis qui ſe multiplient, & pour apprendre l'art de les combattre avec ſuccès. Il ouvre la carrière en s'appliquant lui-même à conſidérer les propriétés de l'air & des

* Nous ſçavons que l'Auteur a opéré, en ce genre, des guériſons ſurprenantes.

alimens, persuadé que *les principes des maladies émanent en partie des objets qui nous environnent*, & qui se pénétrent en quelque sorte avec notre substance la plus intime. Dans tous ces Articles, l'Auteur étale l'érudition la mieux appropriée à son but, qui est de prouver 1° Que malgré l'éloignement & l'espace immense des mers qui séparent les hommes, les *mêmes causes établies sur différents points du globe égalisent les phénomènes*, & rapprochent *en quelque sorte les plus grandes distances*; 2° Que *dans les lieux les plus voisins*, dans la même ville, d'un quartier à l'autre, *on apperçoit les effets les plus opposés*; 3° Qu'il y a des *germes réels* de maladies, que l'*air ou le vent transmet de temps à autres, en différents lieux, sous différents climats*, & que ces germes développés produisent sur les corps des effets constamment

les mêmes ; 4° Que le mêlange des alimens les plus ſains, à plus forte raiſon des autres, que les épices des Indes, les preſſis de viandes, l'eſprit-de-vin qu'on prodigue aujourd'hui, ne peuvent qu'abréger nos jours. *En piquant notre ſenſualité, ces apprêts inconnus*, dit l'Auteur, *nous donnent un nouvel appétit, ſans nous prêter un nouvel eſtomach.*

Ce qui met le comble aux ravages que fait ce mêlange d'alimens, ce ſont les excès où ſe portent ſurtout les ſantés robuſtes ; car les foibles ſantés oſent moins s'y livrer. De-là tant d'accidens qui ne ſont devenus ſi communs que depuis qu'un certain Epicuriſme oiſif, ſenſuel, délicat & recherché, s'eſt mis à la mode. Le caffé, le chocolat, le thé, les liqueurs ne paroiſſent pas à l'Auteur des boiſſons dont l'uſage ſoit toujours auſſi indifférent qu'on le penſe : c'eſt

depuis qu'il a pris faveur que les *vapeurs*, les *affections hiſtériques*, *mélancoliques &c.* ſe multiplient, & vicient le ſang des familles & de leur poſtérité. » Devons-nous, » dit l'Auteur, *moins chercher* à » laiſſer à nos deſcendans de la » ſanté que du bien, des titres &c?... » Le luxe & la molleſſe des deux » Indes ont couvert la meilleure » partie de l'Europe, & ont autant » énervé les corps que les eſprits. » Ils ne ſe ſont pourtant point éten- » dus juſqu'à vos climats glacés, » ô Lapons ! Vous vivez au-delà » d'un ſiècle ; vous jouiſſez d'une » ſanté robuſte à l'abri de tant de » maladies qui nous minent & nous » accablent : comme vos alimens, » vos mœurs ſont ſimples : auſſi » conſervez-vous dans toute ſa » pureté le ſang que vous avez » reçu de vos ayeux, & vous le » tranſmettez ſans altération à vo- » tre poſtérité.

Plus l'Auteur avance en matière, plus ſes maximes, ſes réflexions, & ſes vuës deviennent utiles & ſenſibles, frappantes & lumineuſes : c'eſt-ce qui redouble l'impatience du public pour avoir la ſuite d'un ſi bon Livre. On reproche à l'Auteur quelques défauts de clarté, & quelques fautes de conſtruction grammaticale : ce ſont des taches légères qu'une ſeconde Edition peut aiſément effacer, & qui ne portent aucun préjudice au fond de l'Ouvrage. D'ailleurs le ſtyle en eſt ſi animé & ſi nerveux, les penſées en ſont ſi fortes & ſi profondes, qu'en le liſant on ne devroit pas plus qu'en le compoſant, ſonger à toutes ces minuties de Grammaire.

On blâme encore l'Auteur d'avoir cité des Voyageurs : leur autorité n'eſt pas aſſez grave pour fonder ſes aphoriſmes. Mais on doit obſerver que dans les phénomènes, qu'il tire de leurs rela-

tions, ces Ecrivains ne peuvent être ſuſpects, tout au plus, que de quelques exaggérations dont l'Auteur n'a pas beſoin pour appuyer la vérité de ſes réſultats & de ſes analogies.

Après tout, ce Volume, dit-on encore, n'eſt guères qu'une Préface, où l'on ne trouve rien que de fort vague. Si ce n'eſt qu'une *Préface*, que ne promet pas le Traité qu'elle annonce? Quelle idée n'en concevrons-nous pas ſur cette ſeule critique? *Tout eſt vague.* Quoi! analyſer juſqu'aux élémens de nos maladies; chercher par la même voie, des remèdes qui puiſſent émouſſer l'action de ces élémens; en corriger la malignité; en chaſſer le levain &c.; découvrir les ſymptômes du délire ſourd, pour en prévenir les accidens auſſi inconnus qu'irréparables; aſſigner les circonſtances où une teinture antihydropique eſt une recette

preſque infaillible, & celles où elle n'eſt plus qu'un poiſon mortel &c.; montrer l'origine de la plûpart des maladies nouvelles, en ſuivre le cours dirigé par le ſouffle de l'air & des vents &c.; ſont ce-là des idées vagues ou ſurannées?

Au reſte, ces critiques ont été hazardées trop témérairement par quelques Lecteurs: nous ſçavons que des juges, également éclairés & impartiaux, n'en ont pas été touchés: ces grands Maîtres déclarent hautement que plus on lit cet Ouvrage, plus on le médite; & plus on en trouve le fond riche & ſolide. Il ſeroit cependant à ſouhaiter que cette édition eût été moins défigurée par des négligences Typographiques.

ARTICLE LXXVI.

HISTOIRE MODERNE des Chinois, des Japonnois, des Indiens, des Perſans, des Turcs, &c. Tom. 2, in-12. *pag. 504.* A Paris, chez Deſaint & Saillant, &c. M. DCC. LIV.

LA plûpart de nos Géographes font deſcendre les Japonnois des Chinois : ils ſe fondent ſur quelques rapports entre les mœurs & les uſages des deux Empires, & ſur une tradition du Japon même, ſuivant laquelle une Colonie Chinoiſe fut tranſplantée dans une des Iſles du Pays. Mais outre que l'Hiſtoire de cette tranſmigration a quelque choſe de romaneſque, les Japonnois n'ont jamais parlé que d'un établiſſement dans un petit canton, qu'on diſtingue encore

aujourd'hui. Leur narration ſuppoſe d'ailleurs que les Colons Chinois trouverent le Japon déja peuplé & habité. L'opinion du P. Couplet, qui donne aux Japonnois les Tartares pour ancêtres & pour fondateurs, ne paroît pas mieux appuyée. L'Auteur a donc raiſon de croire, avec Kaempfer, que les Japonnois ſont une Nation *primitive & originale*. La preuve de ce fait, à laquelle il eſt difficile de ſe refuſer, c'eſt la différence totale qui ſe remarque entre la Religion, la Langue du Japon, & celles de tout autre peuple. Ces deux Articles eſſentiels nous ſemblent déciſifs. Tout ceci eſt traité avec aſſez d'érudition dans le premier des 13 Chapitres, qui forment le Volume entier.

L'Auteur, toujours d'après ſon guide (Kaempfer,) diſtingue trois Époques dans l'Hiſtoire de cet Empire : la première eſt viſiblement

fabuleuſe ; la ſeconde eſt au moins douteuſe ; la dernière eſt certaine. Les deux premières ſont ou ſi ridicules, ou ſi embrouillées, que les propoſer, c'eſt les réfuter. » C'eſt » donc au règne de *Sin-mu* qu'on » doit rapporter la première époque certaine, qui ſe rencontre » dans l'Hiſtoire Japonnoiſe. Cet » heureux Ninus . . . fonda la Monarchie du Japon, l'an 660 avant » Jeſus-Chriſt, à peu près dans le » même temps que Romulus fondoit l'Empire Romain... Il adoucit les mœurs de ſes compatriotes, il inſtitua des loix ; il apprit » à diſtinguer les temps par années, » par mois, & par jours ; il donna » une forme ſtable & fixe au Gouvernement.

Les *Dairi*, deſcendans de *Sin-mu*, Rois & Pontifes de la Nation, ont gouverné la Monarchie pendant plus de 1800 ans, avec une pleine autorité ; mais peu-à-peu

trop occupés de leur fauſſe Religion ou de leurs plaiſirs, ils établirent des Gouverneurs de Provinces, & ſe déchargerent ſur eux preſque entièrement de l'adminiſtration publique. Ceux-ci devinrent bientôt indépendans, ſe firent la guerre, & mirent tout l'Empire en combuſtion dans le cours du 12ᵉ ſiècle de l'Ere Chrétienne. Alors *Konjei*, 76ᵉ Empereur de la race de *Sin-mu*, jetta les yeux ſur un Seigneur nommé *Joritomo*, pour terminer toutes ces querelles, & réduire ces petits tyrans. Il le créa dans cette vuë grand *Séogon* ou Généraliſſime de toutes les troupes du Royaume. *Joritomo* ne manqua pas de ſubjuguer tous les autres Princes, & après eux, celui dont il tenoit ſon autorité : » En » effet le titre de Séogon ſe per» pétua, & il ne fut plus au pou» voir des Empereurs d'abolir cette » charge, que je ne puis mieux

» comparer qu'à la dignité des » Maires du Palais ſi abſolus ſous la » première race de nos Rois & Fon- » dateurs de la ſeconde.« Les *Dairi* conſerverent cependant quelque ombre de *puiſſance temporelle* juſqu'au 16e ſiècle. *Kaempfer* prétend que ce fut *Taïko* ou *Taïkoſama* qui s'affranchit entièrement du joug des *Dairi :* le P. De Charlevoix en donne la gloire à *Nobunanga* ſon prédéceſſeur immédiat ; & véritablement toutes les relations que nous avons vues, nous parlent de *Nobunanga* comme d'un Monarque fort indépendant. On conciliera ces deux ſentimens, en diſant que *Nobunanga* avoit fort avancé l'ouvrage, & que *Taïkoſama* y mit la dernière main. Il y a donc deux Souverains au Japon comme au Tonquin, & plus anciennement, en Méſopotamie & en Arabie : le *Dairi*, qui conſerve ſon ancien titre de *Mikaddo* ou d'Empereur

ſacré, eſt borné aux affaires de la Religion ; & le *Cubo* ou *Cuboſama* diſpoſe du reſte avec un pouvoir abſolu.

Suit la deſcription géographique du Japon. » Cet Empire eſt » ſitué entre le 31^e^ & le 42^e^ de-» gré de latitude Septentrionale, » & entre le 157^e^ & le 175^e^ de-» gré, 30 minutes de longitude. » Sa longueur eſt Eſt & Oueſt, » prenant un peu de l'Eſt-Nord-» Eſt. Cette longueur, ſuivant » le P. Briet, eſt de 260 lieues » communes de France, & de » 200 milles d'Allemagne : ſelon » Kaempfer, ſa largeur eſt Nord » & Sud, & aſſez irrégulière, mais » non auſſi médiocre que quelques » Ecrivains le prétendent, n'étant » preſque jamais moindre de 60 ou » 70 lieuës, & en ayant quelque-» fois davantage. Ce Royaume a » au Nord & au Nord-Eſt la » terre de *Jeſſo* ou d'*Yeſſo*, & une » partie

» partie de la Tartarie : à l'Oueſt, » la Chine & la Corée : la Cali- » fornie & le nouveau Méxique » à l'Eſt : les Philippines au Sud- » Eſt, & la Mer de la Chine au » Sud.« On a douté long-temps ſi le Japon étoit Iſle ou Preſqu'Iſle, s'il étoit contigu ou non, au continent de Jeſſo. La choſe n'eſt plus un problême, & l'on a reconnu le détroit qui ſépare les deux pays. » Toutes les Cartes dreſſées au Ja- » pon, & rectifiées enſuite par nos » meilleurs Géographes, repréſen- » tent cet Empire comme un com- » poſé d'une infinité d'Iſles, gran- » des & petites, dont les plus conſi- » dérables ſont, *Nipon, Saikokf* & » *Sikokf*.

Ce Royaume diſtribué d'abord en ſept principales contrées, vers la fin du ſeptième ſiècle fut diviſé par l'Empereur *Ten-mu* en 66 Provinces, leſquelles ont produit une multitude de ſoûdiviſions. De ces

Provinces, cinq sont le domaine du Cubo, & lui appartiennent en propre. C'est la principale richesse de ces Princes, qui d'ordinaire se contentent de leur patrimoine. L'Auteur, pour éviter la prolixité, suit l'ancienne distribution du Japon, en sept grandes contrées, & donne une idée générale des Provinces, & des districts qui y sont compris. Quoique tout ce pays ne soit pas également fertile, on y reconnoîtra les attentions de la Providence, qui voulant séparer, en quelque sorte, le Japon de tout l'Univers, lui a donné de quoi se suffire à lui-même.

Le Japon a des dépendances hors de ses limites : ce sont les Isles *Liquejo* ; une Province de la Corée ; l'Isle de *Jesso* ; la terre de *Jesso*, ou d'*Yesso* proprement dite, connue par les Russiens sous le nom de *Kamtschatka*, &c. Kaempfer n'ayant rien dit des habitans

de l'*Yeſſo*, on rapporte ce qu'en ont écrit le P. De Charlevoix d'après le P. *De Angelis*, Jéſuite Sicilien ; & les Hollandois qui, en 1643, parcoururent tout ce continent : il faut lire, dans le Livre même, ces relations curieuſes. L'Auteur, ſuivant toujours ſes diſcuſſions Géographiques, demande ſi la terre de *Jeſſo* ne confine point avec l'Amérique. Les dernières obſervations l'engagent à croire qu'entre les deux continens eſt un bras de mer, & que là ſe trouve le paſſage qu'on cherche depuis ſi long-temps, de la Mer du Nord dans le grand Océan des Indes ; mais ce paſſage eſt regardé comme impraticable à cauſe des glaces. *

---

* Il faut conſulter ſur le Jeſſo les dernières Cartes & le Mémoire de M. Buache, qui parle beaucoup plus exactement de tout ceci que ne le fait & ne l'a pû faire l'Auteur de cette Hiſtoire.

On compte au Japon jusqu'à treize mille Villes, la plûpart très-peuplées, outre un nombre infini de Bourgs, de Villages, qui remplissent presque tout l'intervalle d'une Ville à l'autre; ensorte que la plûpart des grandes routes sont bordées à droite & à gauche, de maisons, d'hôtelleries, de cabarets, de loges à thé &c. De-là s'ensuit le même inconvénient qu'à la Chine, c'est-à-dire un excès de population qui fait, au milieu d'un riche pays, des habitans pauvres: mais il y a chez ces deux Peuples une grande ressource, c'est que l'un & l'autre sçavent vivre & se contenter de peu.

Il n'est ici mention que de quatre Villes, appellées *Impériales*, parce qu'elles sont du domaine de l'Empereur. *Miaco* ou *Méaco*, (c'est-à-dire Ville par excellence,) fut de tout temps la Capitale du Japon, jusqu'à ce qu'il plut aux

Cubo d'abandonner cette demeure aux *Dairis*, & de transférer le siège de l'Empire à *Jedo*. On trouvera ici une Deſcription ſuperbe du Palais des Dairis, rapportée par Montan dans ſes *Ambaſſades mémorables des Hollandois*, mais dont perſonne ne garantira la vérité. „ Dans le temps que le Docteur „ Kaempfer étoit au Japon (en „ 1691) on comptoit à Méaco „ 3893 *Tira*, ou temples conſacrés „ aux Idoles étrangères, 2127 *Mia* „ ou temples dédiés aux anciennes „ Divinités du Japon, 137 Palais, „ 1858 rues, 13879 maiſons, 87 „ ponts, 52169 *Eccléſiaſtiques*, „ 477557 laïques, « ſans comprendre les étrangers qui y ſont en foule, ni tout ce qui demeure dans le Château du Dairi.

Jedo eſt la plus grande Ville, non-ſeulement du Japon, mais du monde, s'il eſt vrai qu'elle ait vingt lieues de circuit, comme on

l'assure. En 1703, elle fut presque détruite par un tremblement de terre, & plus de 200000 habitans furent ensevelis dans les ruines : il n'y paroît plus aujourd'hui. Le Palais du *Cubo*, qui consiste dans trois enceintes, occupe le cœur de la Ville, & a cinq lieuës de circonférence. *Montan* en fait, à son ordinaire, une pompeuse description ; celle de Kaempfer, plus modeste, paroît mieux approcher de la vérité.

Les *Mia* & les *Tira* sont les temples des Idoles : ces derniers sont communément les plus magnifiques. Kaempfer en décrit la structure, qui se rapporte assez à la construction des *Pagodes* de la Chine. On ajoûte, d'après le P. De Charlevoix, la Description de deux fameux *Tira*, dont les PP. d'Almeida & Froëz nous ont donné le plan ; voici ce qu'en dit le dernier : » A quatre lieuës de

„ Méaco, je vis un temple dont
„ la longueur étoit de 740 toises,
„ ou de 4340 pieds : c'est-à-dire
„ que ce temple étoit sept ou huit
„ fois aussi vaste que l'Eglise de
„ S. Pierre de Rome, qui n'a pas
„ cent toises de long. A l'entrée du
„ temple on appercevoit la statuë
„ d'Amida : ce Dieu étoit assis, sans
„ barbe au menton, la tête rasée &
„ les oreilles percées ; quantité de
„ petites clochettes lui pendoient
„ sur la tête : il y avoit autour de
„ lui trente figures, dont les unes
„ représentoient des soldats, d'au-
„ tres des Ethiopiens, de vieilles
„ femmes & des démons. Les deux
„ côtés du temple s'élevoient en
„ amphithéatre, & l'on y montoit
„ par des degrés qui régnoient dans
„ toute la longueur de l'édifice.
„ Sur ces degrés étoient rangées en
„ bel ordre *mille statuës*, 500 de
„ chaque côté : les statuës, les clo-
„ chettes qui pendoient au-dessus,

„ & les chaînes qui ſoûtenoient les „ clochettes, étoient *d'or fin.* « L'Auteur ſoupçonne tout ce récit d'exaggération.

Les grands chemins ſont bordés d'arbres dans tout le Japon, & d'eſpace en eſpace on a pratiqué des grottes couvertes d'un feuillage épais, deſtinées, excluſivement, au délaſſement des grands Seigneurs qui voyagent : c'eſt quelque choſe d'étonnant que la pompe & le faſte de ces voyages. Nos plus grands Princes ne marchent pas avec tant d'appareil. » Tel *Daimio*, „ ou petit Roi du Japon, eſt ac- „ compagné de près de 20000 hom- „ mes. D'autres ont un cortège de „ 10000 domeſtiques. « Il faut voir dans Kaempfer ces ſortes de marches qui ont l'air d'un triomphe. Des voyages ſur terre, on paſſe aux voyages par eau, & à cette occaſion on dit un mot de la marine du Japon, ſur laquelle effec-

tivement il n'y a qu'un mot à dire, parce que les bâtimens Japonnois ne s'éloignent jamais des côtes : une loi capitale de l'Empire le leur interdit : auſſi ſont-ils tellement conſtruits, qu'ils n'oſeroient ſe hazarder en pleine mer, n'y eût-il que la crainte des *Fronks* & des *Syphons*, eſpèces de tempêtes fort fréquentes dans ces parages.

„ Le climat du Japon n'eſt rien „ moins que tempéré : l'hiver y „ eſt très-rude, & il fait une „ chaleur inſupportable pendant „ l'été..... Cependant l'air y eſt „ très-ſain ; il y a peu de maladies „ épidémiques ; on y vit fort long- „ temps, & les femmes y ſont „ très-fécondes. " Les tremblemens de terre y ſont également communs & redoutables ; par la même raiſon les volcans & les eaux bouillantes s'y rencontrent en pluſieurs cantons : ce qui vient

du terroir naturellement ſulphureux & minéral. L'or y eſt fort commun, ſoit dans les mines, ſoit dans les ſables. „ Il y a pluſieurs „ années qu'une montagne, ſituée „ ſur le Golphe d'*Ookus* dans le „ diſtrict d'*Omura*, s'abîma dans „ la mer. On trouva, parmi ſes „ ruines, une telle abondance de „ ſable d'or, que deux livres de ce „ ſable produiſoient une livre d'or „ très-pur. " L'argent y eſt plus fin & de meilleur aloi qu'en aucune contrée du monde. Le fer y eſt rare, mais en récompenſe le cuivre y eſt en telle abondance, que la plûpart des inſtrumens, qui ſont de fer ailleurs, ſe font en cuivre dans le Japon. Cependant les viandes ſe cuiſent dans des pots de fer fort minces, où il entre un peu d'alliage. Les Japonnois auroient-ils auſſi reconnu cette malignité du cuivre qui commence à le bannir de pluſieurs cuiſines ?

Il faudroit trop citer, si nous voulions rappeller ici toutes les raretés, en fait de productions naturelles, dont l'Auteur fait mention; cette mousse marine dont on fait des gâteaux excellents; *l'arbre du papier*, avec la manière dont le papier se fabrique; ces papiers figurés & ornés en mille manières, qui tiennent ici lieu de tapisseries; le vernis, le thé, la porcelaine qui, selon le P. De Charlevoix, se fabrique très-assurément dans la Province de *Figen*. „ La „ matière dont on la forme, dit „ *cet Auteur*, est une argille blan„ châtre qui se tire en grande „ quantité du voisinage d'*Urisiino* „ & de *Suvvota* sur les montagnes „ qui n'en sont pas fort éloignées, „ & en quelques autres endroits „ de cette même Province. Quoi„ que cette argille soit naturelle„ ment fort nette, il faut encore „ la pétrir & la bien laver, avant

„ que de la rendre transparente ;
„ & l'on assure que ce travail est si
„ pénible, qu'il a fondé un pro-
„ verbe qui dit que les os humains
„ sont un des ingrédiens qui en-
„ trent dans la porcelaine.

L'Auteur donne aussi une Notice des plantes les plus remarquables, & des animaux les plus singuliers. En parlant des *Jebi*, c'est-à-dire écrevisses, soit de mer, soit de rivière, il observe „ que tous les
„ animaux de cette espèce qu'on
„ trouve dans les mers du Japon,
„ & dans tout l'Océan des Indes,
„ sont plus remplis & plus charnus
„ dans le temps des nouvelles lu-
„ nes : expérience d'autant plus
„ remarquable, que le contraire
„ arrive dans les mers d'Occi-
„ dent.

Il revient dans le 8e Chapitre aux deux Empereurs du Japon. Le *Cubo*, en temps de paix, entretient 20000 Cavaliers & 100000

fantaſſins, ſans compter ſa garde qui eſt d'environ 6000 hommes. „Selon le P. De Charlevoix, le „nombre des ſoldats que les Prin- „ces & les Seigneurs du Royaume „fourniſſent à l'Empereur, en „temps de guerre, eſt de 368 mille „fantaſſins, & de 38 mille 800 „Maîtres.“ Pour ce qui eſt du *Dairi* ou *Mikaddo*, Empereur ſacré, la vénération des peuples pour ſa perſonne va juſqu'à une vraie ſuperſtition : tout ce qui lui appartient eſt ſaint ; tout ce qu'il touche eſt conſacré. Ce ſont des reſpects, des adorations ; mais auſſi ces honneurs lui tiennent lieu de tout autre pouvoir. A propos des *Daimio* ou petits Rois du Japon, l'Auteur fait mention d'une coûtume tout-à-fait barbare ſuivie dans ces Iſles ; c'eſt d'envelopper dans la diſgrace d'un homme, non-ſeulement ſa famille, mais tous ſes eſclaves, toutes ſes créatures ;

coûtume d'autant plus barbare, qu'il s'agit ordinairement de la mort.

Outre les *Daimio*, petits Souverains tributaires & fort dépendants, les Principaux de l'Etat sont les *Siomio* ou Seigneurs particuliers de certains districts; les *Tonosama* ou Gouverneurs des Villes Impériales &c. La politique des Empereurs est d'obliger les Grands à passer à la Cour six mois de l'année, & à y laisser en tout temps leurs femmes & leurs enfans, comme autant d'ôtages. La même politique qui, depuis l'établissement des *Cubo*, a rendu le Gouvernement défiant à l'excès, a introduit au Japon la police la plus sévère, pour ne pas dire la plus tyrannique. Il faut lire, dans l'Ouvrage, tout ce détail pour concevoir jusqu'à quel point ces peuples sont esclaves. Pour réfuter ceux qui ont avancé que les Japonnois sont les Anglois de l'Asie, il ne faudroit que ce

seul article : „ Telle est, *dit Kaem-* „ *pfer*, la constitution rigide & „ barbare de ce Gouvernement, „ que personne, fût-ce le plus juste „ & le plus vertueux citoyen, n'est „ à l'abri d'un honteux supplice, „ puisqu'on est tous les jours ex- „ posé à se voir punir pour les cri- „ mes d'autrui..... nulle faute n'est „ punie au Japon par des peines „ pécuniaires. On ne connoît ici „ que les punitions corporelles, „ la mort, la prison, le bannisse- „ ment, la privation des charges.“ Il y a, à la vérité, un trait de ressemblance entre l'Anglois & le Japonnois : c'est que celui-ci, comme celui-là, se présente à la mort avec un courage intrépide : „ Com- „ me on s'imagine ici qu'il y a „ toujours un peu de honte à mou- „ rir de la main d'un autre, la plû- „ part demandent (& obtiennent) „ la permission de se fendre le „ ventre. “ C'est d'ordinaire une

incision cruciale qu'ils se font avec un poignard, & plusieurs d'eux pratiquent la même cérémonie en l'honneur de leurs idoles. Ce trait & quelques autres, dans le même goût, nous ont persuadé depuis long-temps qu'il reste encore bien de la férocité chez ce peuple, que quelques-uns nous donnent pour le plus parfait de la terre. On n'oublie pas ici la cérémonie du *Jesumi*, qui consiste à fouler aux pieds, en haine du Christianisme, les images du Sauveur, de la Vierge & des Saints gravées sur des plaques de cuivre. Personne n'est dispensé de cette cérémonie, non pas même les enfans à la mammelle.

La Langue Japonnoise est, au jugement des Sçavans, une Langue mère & primitive, à la réserve de quelques termes que les Japonnois ont empruntés de la Chine : mais leur prononciation est sans comparaison plus douce & plus nette que

celle des Chinois. Pour ce qui est de l'Ecriture, ils ont adopté en plein celle de la Chine qui leur a paru plus commode. „ Ils écri-
„ vent avec un pinceau, posant
„ leurs caractères l'un sur l'autre,
„ de haut en bas, & commençant
„ de droit à gauche.

Suit le détail des études & des sciences. Nos Insulaires donnent une fort belle éducation à leurs enfans, & les instruisent singulièrement dans l'Eloquence, la Poësie, la Morale, la Peinture & la Musique. Les Relations conviennent assez qu'ils excelient dans les trois premières. Mais quant aux deux dernières, les oreilles & les yeux d'Europe ne leur adjugent pas le même avantage. On trouve aussi dans leurs Bibliothèques des Livres d'Histoire, de Médecine, de Religion, d'Agriculture, d'Histoire naturelle, &c. pas un mot de Jurisprudence ; „ Elle se réduit

„ chez ce peuple, à un petit nom„ bre de constitutions si claires & „ si bien digérées, qu'elles n'ont „ nullement besoin de commen„ taires. " Ce qu'on appelle sciences spéculatives n'y est pas en honneur ; ils n'ont de connoissances en fait de Logique, de Physique, de Mathématique, de Géographie, que ce qu'ils en ont tiré des Européens : leurs Bonzes disputent entre eux, & voilà leur Théologie. Ces Insulaires ont mieux réussi dans les Arts méchaniques ; la plûpart de leurs Ouvrages, en ce genre, sont d'un goût parfait ; & ce n'est pas, dans un peuple isolé qui doit presque tout à luimême, une petite preuve de génie.

Les Japonnois sont assez bons Botanistes, mais nullement Anatomistes, parce qu'ils ont pour les cadavres une horreur religieuse aussi-bien que les Chinois : en général, on ne voit guères, au

Japon, que de mauvais Médecins. L'Auteur traite de quelques maladies plus communes en ce pays-là, & des deux principaux remèdes qui y ſont en uſage : l'*Acupuncture* qui conſiſte à percer les chairs en différents endroits avec de fines aiguilles d'argent, (Kaempfer, homme du métier, dit en avoir vû des effets ſurprenants) & l'application du *Moxa* ; c'eſt un duvet doux & fin, tiré des feuilles d'armoiſe, auquel on met le feu, après l'avoir roulé & appliqué ſur certaines parties du corps. Les Japonnois, perſuadés comme les Chinois, que toutes les maladies viennent des vents & des vapeurs malignes, font grand uſage des cauſtiques pour y remédier. C'eſt un détail fort curieux dans l'Ouvrage.

Les différentes Religions du Japon occupent ſeules un très-long Chapitre. On en compte trois principales, le *Sintoïſme*, le *Budſ-*

doïsme, & le *Siutoïsme*. Les deux premières se rapprochent en bien des points, que l'Auteur spécifie. La dernière autrefois florissante, aujourd'hui sans presque aucun culte extérieur, n'est guères autre chose que la Religion des Lettrés de la Chine. Quand on lira, dans l'Ouvrage que nous analysons, sur quels principes portent ces trois sectes, qui sont de l'aveu même des contradicteurs, l'Athéisme, le Spinosisme, le Matérialisme &c. on ne doutera plus de la corruption des Bonzes, tant pour les mœurs que pour la morale : corruption unanimement attestée de ceux qui ont eu des relations dans ce pays. On ne sera pas non plus surpris que le grand-défenseur du Pyrrhonisme, tant historique que dogmatique, ait voulu jetter des défiances, sur ce que tout le monde en raconte ; mais si l'on n'est pas d'un caractère que rien n'étonne,

en fait de paradoxe, on s'étonnera d'entendre notre Auteur vanter la réflexion *du plus judicieux*, ſelon lui, mais ſelon bien d'autres, du plus téméraire de nos critiques : réflexion qui bien appréciée ſe réduit à ceci : *Peut-être qu'un voyageur Japonnois qui viendroit chez nous, quand il ſeroit de retour en ſon pays, feroit de notre Religion des relations auſſi monſtrueuſes, qu'en ont fait nos Européens de la doctrine & de la vie des Bonzes.* Sans doute que ce voyageur remporteroit, dans ſa patrie, des idées bien défavorables à la Foi Chrétienne, s'il ne l'avoit étudiée que dans les Œuvres de Bayle; mais il faut répondre plus ſérieuſement.

1°. Que penſer d'un Auteur qui met de niveau les Prêtres des Idoles, & les Miniſtres du Dieu vivant, qui ne compte pas plus ſur la bonne foi des uns que des autres? Il peut ſe faire que cette queſtion

n'embarrasse pas fort le *Sceptique* & ses admirateurs. Mais, 2°, on suppose fort gratuitement que les Missionnaires ne sont pas au fait; qu'ils n'ont parlé que par ouï-dire, & qu'ils ont condamné sans entendre. Le premier pas qu'ils font toujours, c'est d'apprendre la Langue, & d'étudier les Livres doctrinaux d'un peuple infidèle. 3° Qui ne voit pas qu'à l'aide des *peut-être*, l'esprit le plus borné peut détruire toute certitude morale & historique? 4° A des faits prouvés, on ne répond point par des suspicions. Or le fait en question est certifié non-seulement par tous les Missionnaires, mais par Kaempfer, par la Bibliothèque universelle, nous dirons plus, par Bayle lui-même, & par Bayle cité dans le Livre de notre Auteur. Qu'on lise avec des yeux non-prévenus le Chapitre présent, on s'en convaincra.

Le Lecteur éclairé trouvera peut-être encore qu'on a trop déféré à l'autorité du Docteur Kaempfer, dans l'Histoire des persécutions faites aux Chrétiens du Japon, & des causes qui y donnèrent lieu. Kaempfer tout impartial, tout honnête homme qu'on le suppose, étoit bon Protestant, au service des Hollandois, intéressé dès-lors à la décharge de ses Maîtres, & encore en dit-il assez pour laisser entrevoir la vérité.

On pourroit soupçonner aussi quelque affectation dans la liberté que l'Auteur se donne par-tout d'appliquer aux Prêtres & au Culte des Idoles, des termes consacrés par la Religion du vrai Dieu : nous supposons qu'il l'a fait par nécessité plus que par malice. Enfin les mœurs, les usages, le caractère des Japonnois nous ont paru très-bien pris par cet Historien ; mais une Dissertation où il prétend prouver

que les Japonnois ont raiſon de fermer leur pays à tout étranger, n'eſt pas exemte de difficultés, & l'on pourroit y répondre aiſément : mais c'en eſt aſſez ſur ce Volume. *Si l'on donne une ſuite pour les Indiens, Perſans, Turcs, &c. nous en rendrons compte.*

ARTICLE

ARTICLE LXXVII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

On trouve chez Quillau, rue S. Jacques, les *Œuvres de Chapelle & de Bachaumont*, ces deux amis si célèbres par leur voyage. Une Préface nous apprend que l'Editeur est celui qui a déja donné les Œuvres de l'Abbé de Chaulieu, & que le même a formé *le projet de rassembler ce qui nous reste de quelques gens que leur esprit a rendus célèbres; & qui par-là doivent avoir un droit acquis sur notre estime.* Nous demanderions pour condition que tous ces *restes* de gens d'esprit fussent toujours exemts de reproches

en matière de Religion & de Morale : c'est l'attention qu'on doit se promettre d'un Editeur vigilant & vertueux ; attention qui probablement réduiroit à peu de Volumes ces *restes* de gens d'esprit. Mais quoi qu'il en soit, on ne nous donne ici qu'une Notice succinte sur la vie & les œuvres de Bachaumont. Il étoit fils de Jacques Le Coigneux, Président à Mortier au Parlement de Paris. Sa naissance & les vuës de son père l'attacherent d'abord au Barreau ; il s'engagea dans la fronde, puis il y renonça, pour se livrer au plaisir ; mais sur la fin de ses jours, il vécut en homme de bien. On a peu d'ouvrages de lui ; & sa liaison avec Chapelle fait la plus grande partie de sa réputation littéraire. La Notice qu'on donne sur Chapelle est beaucoup plus étendue, & c'est aussi ce bel esprit qui fournit les plus grands détails de ce Volume. Outre son voyage, on a

un assez grand nombre de petites pièces, où la morale peu sévère de l'Auteur se reconnoît à tout instant. Chapelle, fils naturel de François Luillier Me des Comptes à Paris, fut bien élevé; mais il ne profita, dans la suite, de son éducation & de son esprit, que pour se livrer à un badinage mêlé de crapule. Il fréquenta quelquefois des gens sages qui ne le rendirent pas meilleur, & plus souvent des libertins qui le trouverent toujours prêt à les seconder. Les Mémoires de sa vie sont assez fournis d'Anecdotes: les Poësies qui forment le corps du Livre, se ressentent toujours de la légereté & du naturel de l'Auteur; mais au fond ce n'est qu'un Livre frivole où le plaisir est bien plus célébré que la vertu. *Le Libraire Quillau a tiré quelques exemplaires en grand papier.*

On distribue chez Claude Hériss-

ſant, rue Neuve Notre-Dame, un Livre intitulé *Le voyageur véridique ou les inſtructions familières que donne à ſon fils un homme de qualité dans un voyage de Hollande & d'Allemagne*, in-12. p. 128. C'eſt un recueil de Lettres toutes datées de 1750. Un voyageur rend compte des aventures de ſa route; mais ce n'eſt rien que ces aventures, ſi l'on en retranche une ſuite de Dialogues moraux entre un père & un fils: ces Dialogues coupent régulièrement toutes ces Lettres. Quoiqu'on ait imaginé cela pour de bons deſſeins, l'invention n'eſt pas heureuſe: on ne s'attend point qu'un récit de voyage ſerve perpétuellement de cadre à des inſtructions domeſtiques. Le fond du Livre eſt pourtant bon & utile, mais la forme n'en vaut rien.

Chez le même Libraire, on diſtribue *trois Cartes Chronologiques de toute l'Hiſtoire ſacrée & pro-*

fane depuis le déluge universel jusqu'à l'an 1600 de l'Ere Chrétienne. Par M. Toutant des Guiberts. Ces Cartes sont destinées à l'instruction de la jeunesse, & dédiées à M. le Duc de Fronsac.

On a donné depuis peu une Traduction Françoise de *l'Histoire de Martinus Scriblerus*, dont l'original est en Anglois. Le Traducteur assure que cette Histoire est aussi estimée à Londres que l'est à Paris *le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, Ouvrage dans le même genre. Cela prouve que les goûts & les amusemens ne sont pas les mêmes chez tous les peuples. *L'Histoire de Martinus Scriblerus* en François est un Livre insipide, ennuyeux, plein d'idées gigantesques & d'inepties; sans compter les licences qui s'y trouvent répandues. Et voilà encore un fait qui justifie, ce qu'on a déja dit, que les Traducteurs *ti-*

rent aujourd'hui l'Anglois jusqu'à la lie; qu'ils nous inondent mal-à-propos de ce qu'il faudroit laisser aux Caffés de Londres. N'avons-nous pas assez de nos drogues littéraires, sans nous charger de celles des autres ?

Guérin & Delatour, rue S. Jacques, viennent de donner une nouvelle Edition des *Leçons élémentaires d'Astronomie géométrique & physique, par M. l'Abbé De la Caille de l'Académie Royale des Sciences, de celle de Prusse, & de l'Institut de Bologne &c.* Volume *in-8°*. de 375 pages. Voici l'ordre qui règne dans cet Ouvrage si estimé. On y trouve d'abord un *Traité préliminaire* en sept Articles, comprenant tout ce qu'il faut sçavoir de la *Trigonométrie sphérique* ... Ensuite on a les *Leçons d'Astronomie* en six Sections.

La première Section contient *la*

1ere Partie de l'Aſtronomie ſolaire ; ce qui embraſſe les Etoiles fixes, les Planètes, les Comètes. On voit là des recherches ſur les différents mouvemens des Planètes ; ſur la figure de leur orbite ; ſur la courbe qui leur ſert de trajectoire ; ſur leurs anomalies &c. On trouve les Phénomènes généraux qui concernent les Comètes ; l'Hypothèſe phyſique qui ſert à les expliquer ; la manière de diſtribuer les inégalités des Comètes dans les différents points de leurs orbes paraboliques.

La 2e Section contient *la 1ere Partie de l'Aſtronomie terreſtre*, ou l'explication des Phénomènes vûs de la Terre : l'Auteur y traite des illuſions optiques occaſionnées 1° Par les révolutions diurnes de la terre ſur ſon axe. 2° Par ſon mouvement annuel. 3° Par la poſition de l'Obſervateur ſur la ſurface de la Terre. 4° Par la réfraction des rayons de la lumière &c. Ce qui entraîne des

explications sur les mouvemens apparents de tous les corps célestes, sur leur ascension droite, leur déclinaison, leur parallaxe &c.

La 3e Section a pour objet *la 2e Partie de l'Astronomie terrestre; les régles de calculs des mouvemens des Planètes & des Comètes, qui sont indépendants de la révolution diurne de la Terre; & les différentes méthodes pour en déterminer la Théorie par les observations faites de dessus la terre.*

La 4e Section comprend *la 2e Partie de l'Astronomie solaire*, ou l'explication des loix du mouvement diurne des Planètes vues du Soleil. Cette Section sert principalement à faire entendre les éclipses du Soleil; la Théorie des mouvemens des taches que l'on voit souvent sur sa surface, & sur celles des autres Planètes; les différentes manières dont chaque point de la surface des Planètes est éclairé du Soleil; & par

conséquent les saisons avec les autres phénomènes qui y arrivent pendant le temps d'une révolution périodique.

La 5^e^ Section donne *la 3^e^ Partie de l'Astronomie solaire*, ou l'explication des mouvemens des Planètes du second ordre (ou satellites) vues du Soleil.

La dernière Section embrasse *la 3^e^ Partie de l'Astronomie terrestre*, ou l'explication de la Théorie de la Lune vue de la Terre, & par analogie, de celle des autres satellites vûs de leur Planète principale.

L'Auteur finit par des réflexions sur le systême physique de l'Astronomie; & l'on voit qu'il s'attache à ces deux propositions : la première, que tous les corps célestes * *tendent*

* M. l'Abbé De la Caille généralise bien plus la proposition : il l'étend à toutes *les molécules de matière*. Nous la réduisons, pour abréger, aux corps célestes : ce qui suffit pour un systême d'Astronomie.

à s'unir ou s'attirent *avec une force qui est en raison directe de leur masse, & en raison inverse du quarré de leur distance.* La seconde, que *le milieu, dans lequel les corps célestes se meuvent, ne leur fait aucune résistance sensible.*

La première proposition est la loi principale du systême ; sur quoi M. l'Abbé De la Caille ajoûte : » La » difficulté d'assigner à cette loi un » principe vraiment physique, ou » même de la concilier avec l'idée » qu'on a naturellement que tout » mouvement se fait en vertu d'une » impulsion, a été cause que les Phi- » losophes sont partagés de senti- » mens à son égard. Les uns la rejet- » tent absolument comme incom- » patible avec l'impulsion ; & les » autres l'admettent comme une » loi primordiale que Dieu a éta- » blie en créant la matière ; ils l'ap- » pellent *attraction.* Le parti le plus » sage est de profiter des avanta-

» ges immenſes que cette loi nous
» offre, ... en attendant qu'on ait trouvé la véritable cauſe phyſique, ou qu'on ait découvert la vraie loi, à laquelle celle-ci eſt ſi parfaitement analogue.

On voit chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; & chez Durant, rue S. Jacques, le 1[er] Volume de la magnifique Edition des Fables de La Fontaine. On ſçait qu'elle eſt *in-fol.* avec les ſujets gravés d'après les deſſeins de feu M. Oudry, & ſous la direction de M. Cochin, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Ce chef-d'œuvre de Typographie & de Gravure eſt dû aux ſoins de M. De Montenault, qui nous donne en même temps une vie de la Fontaine plus étendue & plus circonſtanciée que toutes celles qu'on a publiées juſqu'ici. On voit, dans la partie Typographique

de cette Edition, des ornemens de gravure en bois, qui montrent à quelle perfection MM. Le Sueur & Papillon ont porté cet art. Les desseins de ces ornemens sont de M. Bachelier, très-célebre Peintre de Fleurs. Tout ce que nous pourrions dire en faveur de cette Edition, seroit au-dessous de ce qu'elle est en elle-même. On peut revoir l'annonce que nous en avons faite au mois de Septembre 1754.

A l'occasion de la *Nouvelle vie de la Fontaine*, ouvrage de M. De Montenault, & digne d'éloges à bien des égards, on nous adresse la Lettre suivante, qui énonce deux ou trois critiques. Si elles sont bien fondées, comme nous le croyons, il sera aisé d'y avoir égard, à la tête du second Volume de cette belle Edition.

Je suis ami du vrai, M. R. P., & c'est à ce titre que j'ose contredire quelques traits qui se trouvent dans

la nouvelle vie de La Fontaine, qui paroît à la tête de la belle & nouvelle Edition de ses Fables. Pourquoi ne pas prendre des Mémoires de la famille d'un homme dont on veut donner la vie ? Qui peut parler mieux qu'elle, & avec plus d'exactitude & de vérité, de la naissance & du caractère, tant de l'homme dont on écrit la vie, que de ses proches qu'on est obligé de peindre ?

L'Auteur de cette vie fait naître La Fontaine d'une famille Bourgeoise de Château-Thierry : s'il avoit voulu s'éclaircir de la famille, elle lui auroit prouvé que, si cet homme célèbre n'a pas transmis à sa postérité la noblesse qu'il avoit reçue de ses père & mère, le caractère indolent & paresseux que l'Auteur lui donne avec raison, en est la seule cause, & l'a empêché de chercher & de produire ses titres de Noblesse aux Commissaires nommés par le Roi, pour la recherche des Nobles

de la Généralité de *Soiſſons* ; leſquels Commiſſaires ne l'y ont pas maintenu, faute, par La Fontaine, d'en avoir juſtifié.

Ce même Auteur, peut-être induit en erreur par d'autres qui l'ont précédé, & qui ſont tombés dans le même défaut d'inſtructions & de mémoires de la famille, loin de donner à la Dame de La Fontaine une humeur impérieuſe & fâcheuſe qui obligeât ſon mari de s'en écarter, auroit dit, d'après gens pleins de vie, & qui l'ont connue qu'elle étoit du caractère le plus doux, le plus complaiſant & le plus liant, tant envers ſon mari qu'envers tous ceux qui ont vécu avec elle : que, ſi elle n'a pas ſuivi ce mari dans la Capitale, où le goût des vers & de la bonne compagnie l'avoit attiré & retenu, c'eſt la diſſipation qu'ils avoient mis l'un & l'autre dans leurs biens qui a occaſionné cette ſéparation ; & que La Fontaine n'a pas eu plus d'intention de peindre ſa fem-

me dans sa Nouvelle de Belphégor, sous le nom de la Dame *Honesta*, que de faire, dans ses autres Ouvrages, les portraits que des gens mal-intentionnés ont voulu lui imputer, & dont l'Auteur le disculpe.

Il auroit parlé en termes plus convenables de M. Jannart, parce qu'il auroit sçu qu'il étoit Gentilhomme, descendant d'un grand Veneur du Royaume de Naples ; que la terre de Lhuis à deux ou trois lieues de Château-Thierry étoit, depuis plus de 200 ou peut-être plus de 300 ans, dans sa famille ; qu'il étoit Substitut du Procureur-Général au Parlement de Paris, avant que M. Fouquet fut revêtu de cette dernière Charge, & lorsque lui (Jannart) épousa la tante de la Dame de La Fontaine ; qu'il est mort en 1690, revêtu du titre de Conseiller d'Etat, dont il avoit été décoré vers 1648 ou 1650 ; qu'il n'y a jamais eu d'autres relations entre M. Fouquet & M. Jan-

nart que celles que leurs charges, & plus encore les liens de l'amitié avoient mis entre eux. Qu'ainsi M. Fouquet n'étoit point son maître, & que si, après la disgrace du Surintendant des Finances, M. Jannart a été envoyé en exil à Limoges, ce n'a été que parce qu'on vouloit écarter tous les gens de mérite qui travailloient ou pouvoient travailler à la justification de ce Ministre.

Je suis, &c.

15 Juin, 1755.

NOTICES succintes de quelques Ouvrages annoncés dans ces Mémoires.

I.

La fin des *Considérations Géographiques & Physiques** de M. Buache, premier Géographe du Roi, & Membre de l'Académie Royale

* Annoncées au mois de Mars.

des Sciences, nous a occupés long-temps dans l'eſpérance de pouvoir en donner une Analyſe ſuivie ; mais nous avons reconnu que ce Mémoire géographique étoit extrêmement ſerré dans tous ſes rapports ; & qu'il valoit mieux en recommander l'étude à nos Lecteurs. Il eſt diviſé en deux parties ; dans la première on traite de l'Iſle de Jéſo, qu'on a ſi peu ou ſi mal connue en divers temps : tantôt on en a fait un grand continent, tantôt une péninſule, tantôt deux Iſles, & depuis peu les Ruſſes ont cru devoir nier ſon exiſtence. M. Buache prouve, par les plus anciennes & par les plus modernes relations, que la terre de Jéſo, ou Yeço, ou Eſo, ou Jedſo, ou Jeſſo, ou Yeſſo (car on trouve tous ces noms ſur les Cartes & dans les Livres de Géographie) eſt une Iſle très-diſtincte de la Tartarie Chinoiſe, du Kamtchatka, de la terre

de Gama, &c. Il y a des recherches très-étendues, très-fines & très-bien combinées dans cette première partie du Mémoire.

La seconde contient des observations physiques *sur les nouvelles Découvertes au Nord de la grande Mer, & sur les autres Terres Arctiques*. L'Auteur y explique 1° la cause des courans observés entre le Méxique & le Japon. Il les attribue aux eaux de la Mer glaciale Arctique, lesquelles se déchargent dans la grande Mer appellée très-improprement *Pacifique* au moins dans sa partie Septentrionale. 2° Comme il y a des relations qui assurent la contiguité de l'Asie & de l'Amérique; d'autres qui la nient avec plus de raison; M. Buache concilie ces divers sentimens par le moyen des glaces qui s'accumulant les unes sur les autres, font quelquefois une espèce de pont de l'Amérique en Asie. C'est ce qui a

facilité le passage des hommes & des animaux, de cette dernière partie du monde à l'autre. 3o Le froid extrême de Sibérie paroît surprenant, quand on considère que ce pays est à la même latitude que plusieurs parties Occidentales de l'Europe. Notre Auteur explique ce phénomène par la situation de la Sibérie, qui est un pays élevé & nullement à l'abri des vents du Nord & des frimats de la Mer glaciale. A cette occasion M. Buache observe aussi, que *le grand froid du Canada doit s'attribuer en partie à la disposition du terrein, en partie au voisinage des glaces & des frimats de la Baye de Hudson; ainsi qu'à la fraîcheur de la terre qui n'est pas aisément pénétrée par les rayons du Soleil, à cause de la quantité de bois & d'eaux qui se trouvent dans le Canada, &c.* 4° M. Buache rassemble une multitude de Considérations sur les habitans des pays situés sous le

cercle polaire & au-delà ; ſur les lacs & les rivières de ces régions ſi élevées vers le Nord ; ſur l'ordre & l'enchaînement des montagnes qui entourent notre globe &c. & il accompagne toutes ces curieuſes recherches d'une Carte qui explique tout aux yeux. Il publie en même temps pour la première Partie de ſon Mémoire, c'eſt-à-dire pour la terre de Jéſo, ſept Cartes dont cinq, ou ſi l'on veut cinq Planches de la même, contiennent les vuës de cette côte. On doit recueillir avec ſoin tous les Mémoires & toutes les Cartes (concomitantes) de cet habile Géographe, & l'on doit ſouhaiter qu'il réduiſe, quelque jour, ces divers morceaux dans un corps d'Ouvrage où la Phyſique ne ſeroit pas moins intéreſſée que l'Hiſtoire. Nous eſtimons que les agrémens du ſtyle & les réflexions philoſophiques devroient ſeconder & décorer une ſi belle entrepriſe.

II.

Le *Tableau du Gouvernement actuel de l'Empire*, par M. Schmauſſ, Profeſſeur de Gottingen *, eſt véritablement ce qu'on annonce ſous ce titre. On y trouve une expoſition abrégée, mais ſuivie de tout ce qui concerne l'Empereur, les Electeurs, les Princes, les Collèges, les Cercles de l'Empire, avec un état de leurs droits reſpectifs. On conçoit que, pour traiter ces matières, il a fallu joindre l'Hiſtoire à la Juriſprudence; rappeller les Loix antiques & modernes; tenir compte des changemens, des modifications, des innovations; balancer les intérêts des Puiſſances qui compoſent l'Empire; marquer les bornes de leur pouvoir, & même celles de leur dépendance; en un mot, inſtruire le Lecteur plutôt en racontant & en développant, qu'en prenant le ton de Politique. Il

* Annoncé en Avril, I. vol.

nous ſemble que M. Schmauſſ remplit aſſez ſa fonction. Le Traducteur, qui ne ſe nomme pas, mérite auſſi des éloges, ſur-tout pour le ſoin qu'il a pris d'éclaircir le Texte dans des Notes placées aux marges. Nous ne voudrions pas néanmoins répondre qu'on ne les trouvât quelquefois un peu prolixes, & de temps en temps mêlées d'obſcurité. L'avertiſſement ou diſcours préliminaire, quoique aſſez bien raiſonné, n'eſt pas non plus exemt des mêmes défauts. Voici un principe qu'on y avance & que nous ne pouvons avouer : *Les Gouvernemens Deſpotiques*, dit l'Auteur, *ſont abſolument ſimples, parce que dans ces Gouvernemens, il n'y a qu'une Loi ; c'eſt la volonté actuelle du Deſpote.* Cela eſt pris de l'Eſprit des Loix, & n'en eſt pas plus vrai. Car 1° le *Deſpotiſme* n'eſt point une forme de Gouvernement; c'eſt l'abus de tous les Gouvernemens, auſſi-bien de celui qui eſt

Républicain que de celui qui eſt Monarchique. 2° Dans les Etats qu'on appelle Deſpotiques, comme la Ruſſie, la Turquie, la Chine, &c. il ſe trouve un corps de Loix, des Tribunaux, des Magiſtrats, &c. Liſez les Hiſtoires.

TABLE

DES ARTICLES

du mois de Juillet, 1755. I. Volume.

ARTICLE LXIX. *L'Art du Chant.* 1541

ART. LXX. *Hiſtoire des Recherches ſur la Quadrature du Cercle, &c.* 1563

ART. LXXI. *Diſcours ſur le Barreau d'Athènes, &c.* 1578

ART. LXXII. *L'état des Arts en Angleterre, &c.* 1598

ART. LXXIII. *Mes Loiſirs.* 1612

ART. LXXIV. *Œuvres de feu M. Cochin.* Tome V. 1629

Art. LXXV. *Médecine expérimentale, &c.* 1644
Art. LXXVI. *Histoire moderne des Chinois, des Japonnois, &c.* 1675
Art. LXXVII. Nouvelles Littéraires. 1705

ERRATA

Pour Juin, 1755.

Pag. 1414, *lig.* 4, 1663, *lis.* 1667.

Pour Juillet, I. Volume.

Pag. 1544, *l.* 21, presque rien d'analysé, *lis.* presque rien d'écrit & de bien analysé. *P.* 1551, *l.* 3, Chantteurs, *lis.* Chanteurs.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20 Juin, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'Herissant, rue N. D.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Juillet, 1755. II. vol.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE SOUVERAIN* DE *DOMBES.*

JUILLET, 1755. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 686 volumes : Sçavoir,

Années.	Vol.	Années.	Vol.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14.
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724.	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	10.
1728.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 s. en feuilles, & 16 s. broché.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Juillet, 1755. II. vol.

ARTICLE LXXVIII.

EXAMEN PHILOSOPHIQUE de la liaiſon réelle qu'il y a entre les Sciences & les Mœurs. Dans lequel on trouvera la ſolution de la diſpute de M. J. J. Rouſſeau, avec ſes adverſaires,

ſur la queſtion propoſée par l'Académie de Dijon, au ſujet du bien & du mal que les Sciences ont occaſionné dans les mœurs. *In*-12. pag. 74. A Avignon M. DCC. LV. Et ſe trouve à Paris, chez Briaſſon, rue S. Jacques.

VOICI encore une branche de la controverſe célèbre où M. Rouſſeau de Genève a joué un ſi grand rôle. Nous avions dit quelque part, & peut-être plus d'une fois, que la queſtion de l'influence des Lettres ſur les mœurs n'étoit ni décidée, ni facile même à décider ; que quand on eſt de ſang froid ſur cette matière, & qu'on a quelque connoiſſance de l'Hiſtoire du monde, on penſe à bien des choſes qui ſuſpendent la déciſion d'une cauſe ſi importante &c. Nos incertitudes, à cet égard, n'étoient apparem-

ment pas mal fondées, puiſque, ſelon l'Ecrit qui vient de paroître & que nous annonçons, juſqu'ici *on n'a pas même poſé ſuffiſamment l'état de la queſtion.* Si cela eſt, comment pouvoit-on parvenir à la décider ?

Mais pénétrons plus avant dans la penſée de l'Auteur, qui nous eſt totalement inconnu, & que nous ne pouvons nous empêcher d'eſtimer, quoique ſon Ouvrage ne nous paroiſſe pas convaincant. *On a cru*, dit-il, *qu'il n'y avoit point de milieu entre ces deux propoſitions : les Sciences ont perfectionné les Mœurs ; ou, les Sciences ont corrompu les Mœurs. Et moi je dis, les Sciences n'ont fait ni bien ni mal aux Mœurs, ou du moins leur efficace à cet égard ſe réduit à ſi peu de choſes, que cela ne valoit pas la peine d'y tant inſiſter.* L'Auteur tâche enſuite d'établir ſon ſentiment par

deux Conſidérations qui partagent ſa Brochure & que nous ſuivrons.

I.

D'abord il trace une eſpèce de tableau du genre humain conſidéré ſous trois points de vuë, ou dans trois états. Le premier eſt celui de l'ignorance primitive & naturelle, comme on la trouve chez les Sauvages. Le ſecond eſt celui des lumières, qui éclairent aujourd'hui pluſieurs peuples enſevelis auparavant dans les ténèbres de l'ignorance. Le troiſième eſt celui de la barbarie où ſont retombées de grandes Nations très-inſtruites autrefois; par exemple, les Grecs, les Egyptiens, les Perſes modernes.

Il s'agit de voir préſentement quel effet l'ignorance & les ſciences ont opéré ſur les mœurs des hommes placés dans ces trois ſitua-

tions. L'Auteur croit qu'à l'égard du premier état, qui est celui de l'ignorance naturelle, il ne peut y avoir de question, parce que, dans cet état, il n'y a proprement ni vice, ni vertu. *Les hommes y ont les penchans que la nature leur a donnés, & les suivent d'une manière qui laisse fort peu de différence entre eux & les animaux..... chez ces peuples les idées manquent aussi bien que les noms.....* On en trouve *de féroces & d'intraitables; d'autres témoignent des dispositions beaucoup moins farouches;* mais ces diversités sont sans conséquence; & ce qu'on *voit en passant des uns chez les autres, est équivalent à* ce qu'on remarque *en passant d'une campagne remplie de chiens ou de lièvres, à une autre remplie de loups ou de tygres.*

On nous permettra de dire qu'il y a, dans ce portrait, des nuances

peu conformes à la vérité. Car 1°, si l'on veut parler exactement, on ne doit point avancer que, chez aucun peuple, l'ignorance soit *primitive & naturelle* : nous entendons *l'ignorance* des Sauvages, la barbarie des Hottentots, &c. Dans son origine, le genre humain a connu bien des choses, sur-tout la Religion, les Arts nécessaires ou utiles : l'Histoire du monde en est la preuve. 2° On ne peut pas dire non plus qu'il y ait des Nations totalement dénuées de vertus, de vices, & chez qui les *idées manquent*. Les hommes ont par-tout les lumières naturelles, les loix de la conscience, la connoissance du juste & de l'injuste : toute la différence entre eux consiste dans le plus ou le moins d'étendue qu'ils donnent aux conclusions émanées des premiers principes. 3° C'est une pensée très-peu solide, pour ne rien dire de plus, que celle qui

égale, en quelque ſorte, les Sauvages aux animaux. Faudroit-il encore aujourd'hui des déciſions Eccléſiaſtiques pour apprendre aux Européens que les peuples de l'Amérique ſont des hommes?

Le ſecond état eſt celui des peuples cultivés. Par rapport à eux & à leurs mœurs, l'Auteur conſidère les Sciences comme des eſpèces de cauſes occaſionnelles qui donnent lieu au bien ou au mal; ce qui s'explique ainſi: Chacun de nous naît avec ſon penchant; fourniſſez des lumières, procurez des connoiſſances, ce penchant ſe développera; il dirigera les lumières & les connoiſſances vers les objets qui le touchent: il s'en ſervira pour des fins perverſes, s'il eſt corrompu; il les appliquera aux exercices de la vertu, s'il eſt vertueux. *C'eſt du cœur, de ce fonds naturel que dépend le reſte. C'eſt ce cœur qui fera tourner en bien*

ou en mal ce surcroît de connoissances, qui d'elles-mêmes n'ont rien qui détermine à l'un plutôt qu'à l'autre, &c. Cette manière d'expliquer les choses paroît raisonnable ; mais nous ne sçavons si l'adversaire des Sciences, M. Rousseau, se trouvera gêné de ces principes. Quand il a soûtenu que les Sciences avoient corrompu les mœurs, son intention n'étoit pas de dire que les Sciences sont corruptrices par elles-mêmes : au contraire, il les a regardées comme *le chef-d'œuvre du génie & de la raison*. Il a déclaré que la Science en soi *est très-bonne* ; qu'on *participe en quelque sorte à la suprême intelligence*, quand *on étend ses lumières*, &c. Mais, après ces aveux, s'il se trouve que le cœur humain abuse presque toujours des Sciences, comment ne s'ensuivra-t-il pas que les Sciences sont presque toujours quelque chose de

pernicieux ? Hé ! qu'importe après tout que les Sciences ſoient cauſes occaſionnelles ou cauſes efficientes de la corruption des mœurs, ſi l'expérience montre que la corruption des mœurs vient conſtamment après elles ? Mais ne prévenons point ce qu'il faudra dire bientôt, en ſuivant les penſées de l'Auteur.

Le troiſième état, ſelon lui, eſt la barbarie née à la place des lumières. Il eſt de la deſtinée du ſçavoir de parcourir, en quelque ſorte, tous les degrés de la ſphère. Il a paſſé du Midi dans le Nord, & de l'Orient dans l'Occident. Or qui peut dire, reprend notre Auteur, que *l'Hiſtoire des Mœurs ſoit liée avec ces révolutions ; & n'eſt-ce pas par machine, par artifice, qu'on y crée des rapports qui ſont preſque tous d'imagination ?* Il auroit fallu en cet endroit un développement pour faire voir

que les peuples, qui ont perdu les Sciences, ne sont ni plus ni moins vicieux qu'aux temps de leurs lumières. Mais parce que la preuve auroit pû être difficile, & sujette même à de fortes objections, l'Auteur indique des causes particulières & totalement étrangères aux Sciences, lesquelles ont pû & dû influer dans le changement des mœurs; c'est sur-tout le mêlange des peuples & l'inondation des Barbares: à quoi il ajoûte une observation très-considérable. » C'est » que l'état d'un peuple qui a pos» sédé les Sciences, est toujours » plus fâcheux & plus corrompu, » lorsqu'il rentre dans la barbarie, » que s'il n'étoit jamais sorti de » l'ignorance naturelle. La raison » en est, que ce développement » d'idées, causé par la lumière des » Sciences dont j'ai parlé, ayant fa» vorisé la naissance des vices aussi» bien que celle des vertus, ceux-

» ci se désapprennent beaucoup
» plus difficilement que celles-là,
» parce que le cœur a un foible
» pour eux & les chérit : de sorte
» qu'un vice une fois né, est pres-
» que indestructible, &c. « Voilà une explication dont M. Rousseau s'accommoderoit assez : car que lui faut-il autre chose, sinon qu'on lui accorde que *les Sciences favorisent la naissance des vices* ; que ces vices une fois contractés *se désaprennent beaucoup plus difficilement que les vertus* ; & qu'enfin il vaut encore mieux conserver les Sciences que de les perdre, parce qu'en les perdant, on garderoit les vices, & l'on acquereroit l'ignorance, qui est un mal de plus ? A la vérité notre Auteur veut que les Sciences *favorisent* aussi *la naissance des vertus* : mais quelle *faveur* est-ce-là, puisque les hommes, beaucoup plus portés au mal qu'au bien, n'en usent que très-

rarement ? Obſervons bien qu'il ne s'agit pas ici de la manière dont tel ou tel homme en particulier pourra ſe conduire à l'égard des Sciences ; mais que la controverſe regarde de grandes portions du genre humain, telles que ſont des Nations entières. Or ſi l'on conſidère les Sciences ſous ce point de vuë, peut-on dire qu'elles *favoriſent les vertus auſſi-bien que les vices ?* Ce ſeroit la queſtion de M. Rouſſeau ; & il ſeroit bon de ſçavoir comment notre Auteur y répondroit.

II.

Après avoir examiné les trois états du monde par rapport aux Sciences, on conſidère les Sciences en elles-mêmes ; & d'abord on fait une deſcription très-picquante de tout l'empire des Lettres, qui eſt, en général, le plus mal reglé de tous les états exiſtants ſur la

terre. On indique les prétentions qui s'y forment, les invasions qui s'y glissent, les désordres qui y regnent. Toute cette peinture est excellente, mais ne touche encore que de loin la question ; & si M. Rousseau tenoit bien à son systême, il pourroit prendre acte de tous ces abus, reconnus & avoués comme faisant partie de la constitution littéraire, pour en tirer des conclusions totalement favorables à sa cause.

L'Auteur en vient à la notion des Sciences : » Ce sont des théo-
» ries qui contiennent des princi-
» pes développés jusqu'à un certain
» point, desquelles on tire une
» suite non interrompue de con-
» séquences qui conduisent à un
» dernier but, ou terme qui n'est
» pas le *non plus ultrà* de la Théo-
» rie ; mais qui est le dernier effort
» auquel est actuellement parvenu
» l'esprit humain à son égard. De-là

» vient l'accroissement possible &
» effectif des Sciences ou Théo-
» ries, &c. « En suivant cette description, on voit qu'il y a encore peu de véritable science dans l'esprit des hommes : mais enfin, continue l'Auteur, quel que soit le progrès des lumières, qu'est-ce que tout cela fait aux mœurs ; quels rapports découvrira-t-on entre les Théories bonnes ou mauvaises, & l'état moral des peuples ? Dans les pays où les Sçavans sont rares, quelle influence veut-on que les études & les connoissances de ce petit nombre d'hommes de Lettres, aient ou puissent avoir sur la conduite du Vulgaire ? *Dans les régions où tout a l'air pensant*, que *peut-il résulter pour les mœurs*, des travaux, des découvertes, des succès du Physicien, du Géomètre, du Chymiste, du Botaniste, de l'Astronome, de l'Erudit, du Poëte même & de

l'Orateur ? » Que le plus grand
» Géomètre prenne le vol le plus
» élevé, qu'il atteigne à ce que
» ſon art a de plus ſublime ; qu'un
» Chymiſte infatigable opère, dans
» ſon Laboratoire, les prodiges les
» plus ſurprenants ; qu'un Bota-
» niſte groſſiſſe le Catalogue des
» Plantes par centaines, & décou-
» vre dans leur ſtructure ce que
» perſonne n'y avoit encore vû ;
» que l'Aſtronome voyage dans les
» Cieux, & y faſſe, pour ainſi
» dire, des conquêtes ; que l'Erudit
» débrouille les plus anciennes ori-
» gines des peuples ... Je ſuis fort
» trompé, ſi le ſoldat, l'artiſan,
» l'homme non-lettré, de quelque
» condition qu'il ſoit, en apporte-
» ront le changement le plus léger
» à leur façon de vivre, &c.

L'Auteur, homme ſage & pru-
dent, ne touche point aux Arts de
luxe dont le propre eſt d'influer
ſur les profeſſions manuelles, &

d'y causer ou occasionner (car il ne faut pas disputer des mots) de la licence, de la jalousie, des querelles, &c. Quant aux Sciences proprement dites, un adversaire tel que M. Rousseau, les feroit bien rentrer dans la masse commune; c'est-à-dire que, sans abandonner ses principes, il montreroit aisément la circulation de vices, qui se fait dans une Nation lettrée, en conséquence même de sa littérature grande ou petite, éclatante ou cachée. Cet Adversaire auroit encore plus beau jeu à l'occasion de ce qu'ajoûte l'Auteur sur la conduite même des Sçavans. Selon lui, ils ne sont ni bons ni mauvais par les Sciences qu'ils cultivent: *Chacun d'eux n'amende ni n'empire en étudiant... Les vertus & les vices sont en semence dans le cœur comme dans un terroir: les Sciences sont le soleil, la pluie & les autres causes externes de la végé-*

tation, qui ne ſçauroit aſſurément changer l'eſpèce de la ſemence.

D'abord il eſt difficile de concevoir comment *on n'amende ni n'empire en étudiant*, ſi l'étude ſert à développer le bien & le mal qui eſt dans l'ame. Que la ſemence ne change pas d'eſpèce, n'eſt-ce donc rien que le fruit bon ou mauvais qui naît de cette ſemence? Ce fruit, quand il eſt parvenu à ſa maturité, ne fait-il pas connoître au moins la bonne ou la mauvaiſe qualité du *terroir?* ce qui en matière de mœurs n'eſt point une choſe indifférente. D'ailleurs celui qui commet effectivement le bien ou le mal, *n'amende ou n'empire-t-il* pas toujours plus que celui qui garde ſimplement dans ſon ame le principe du bien ou du mal ſans en venir jamais à l'effet? Mais ce qui favoriſeroit extrêmement l'Adverſaire des Sciences, c'eſt cette ſimilitude du *ſoleil, de*

la pluie & des autres causes de la végétation. Comme il y a, dans le cœur humain, plus de mauvais penchans que de bons; si les Sciences sont à notre égard, ce que le *soleil & la pluie* est à l'égard des semences, il faudra conclure absolument & généralement que les Sciences sont plus pernicieuses qu'utiles aux hommes : conséquence déja fâcheuse par elle-même.

L'Auteur la fortifieroit encore ou l'étendroit, en disant, quelques lignes plus bas, que *généralement parlant la vie de Cabinet... donne aux Sçavans de l'humeur, de la hauteur, des caprices, & que le genre de récompense auquel ils aspirent, ce laurier, cette fumée, dont ils sont si avides, tourne leur esprit à la jalousie, à la malignité, aux manœuvres par lesquelles ils cherchent à se déprimer les uns les autres... Voilà*, conclut-on, *une idée bien précise de ce que*

produit la Science sur le Sçavant même ; & l'on ajoûte que *cela ne va point à changer le fonds des mœurs.* Mais quoi ? ce Sçavant, sans la Science, auroit-il été *humoriste, haut, capricieux, vain, jaloux, malin, homme de manœuvres* & capable de *déprimer les autres ?* Il l'auroit été, sans doute, en racine, en puissance, comme on dit dans l'Ecole ; mais point du tout, en effet & en acte. Terrible axiome encore contre les Sciences : nous ne voulons pas le déveloper. Il vaut mieux saisir ce qui reste des principes de l'Auteur.

Il convient que toutes les Sciences ont un côté par où elles pourroient se lier avec les mœurs : si nous sçavions en faire l'usage convenable, elles nous éleveroient à la connoissance & à l'amour du souverain Etre ; elles *nous rendroient meilleurs : mais c'est à quoi l'on pense le moins, soit en*

ſe déterminant à les cultiver, ſi... lorſqu'on y a fait des progrès conſidérables. Voilà peut-être ce qui faiſoit dire à M. Rouſſeau que « ſi des intelligences céleſtes cul-» tivoient les Sciences, il n'en ré-» ſulteroit que du bien..... mais » que les vices des hommes vul-» gaires empoiſonnent les plus » ſublimes connoiſſances... que les » méchans en tirent beaucoup de » choſes nuiſibles, & que les bons » en tirent peu d'avantage.

Mais enfin, dit l'Auteur de cette Brochure, la Morale eſt une ſcience particulière ; & celle-ci du moins devroit influer ſur les mœurs, & de-là il faudroit conclure qu'il y a, dans la ſphère des ſciences, quelque choſe qui, par ſoi-même, eſt dirigé à la conduite des hommes. Oui bien, reprend le même Ecrivain, ſi la Morale étoit auſſi cultivée qu'elle le mérite ; mais rien de plus négligé, & *je ne vois qu'une ſeule*

ſeule Nation (la Chinoiſe) *qui ait fait ſon capital de la Morale, qui l'ait enviſagée comme une Science immédiatement & continuellement appliquée à la vie & aux actions des citoyens, & qui en ait ouvert des Ecoles non de ſimple Théorie, mais de Pratique, où l'on eſt formé à la vertu, comme on l'eſt ailleurs aux exercices du corps*, &c.

Mais que dire donc de la Morale des Philoſophes? Que ce ſont des *ſpéculations creuſes & métaphyſiques*; des idées ſubtiles, de vains paradoxes, des maximes & des préceptes qui ne donnoient pour encouragement que l'orgueil ou le déſeſpoir: *Car j'appelle déſeſpoir toutes ces conſolations philoſophiques, priſes de la deſtinée & de la néceſſité immuable des évènemens.*

Et la Morale du Chriſtianiſme? C'eſt la plus belle du monde; *& voilà pourquoi le Chriſtianiſme a*

changé à cet égard la face de la terre, quoique la corruption humaine ait considérablement altéré le renouvellement qu'il auroit dû produire. Après cette belle déclaration, l'Auteur s'embarrasse dans je ne sçai quelles idées, dont on ne voit ni la vérité, ni la suite: » Malgré ces lumières, *dit-il*, » (il entend les lumières de la » Religion Chrétienne) où en est » la Morale aujourd'hui, consi- » dérée comme une Théorie, une » Science claire, solide, continuel- » lement applicable à la pratique? » Où sont les Manuels à la portée » de tout le monde, dont on ait » vû des effets frappans, ou dont » on puisse s'en promettre pour » la suite? « Voilà des questions que ne devoit point faire un homme persuadé que la Morale du Christianisme est au-dessus de toutes les autres. Car cette Morale est dans l'Evangile, & dans les autres

livres du Nouveau-Teſtament. C'eſt la *ſcience*, & même l'unique, *claire*, *ſolide*, *continuellement applicable à la pratique : c'eſt le Manuel à la portée de tout le monde*, *dont on a vû des exemples frappans* dans les vrais Chrétiens, dans les Saints, & *dont on peut s'en promettre encore pour toute la ſuite* des ſiécles. L'Auteur ajoûte, comme une concluſion démontrée, que *la Science des Mœurs elle-même demeure parfaitement inutile aux mœurs*. Oui la *Science* profane & philoſophique des *Mœurs*, non celle qui eſt dans l'Evangile de Jeſus-Chriſt. Cette derniére opère tout, quand elle ſe rend maîtreſſe des cœurs : c'eſt même avec elle, & avec elle ſeule que l'étude des autres ſciences perd ſa contagion & ſa malignité. Qu'on ſe retourne tant qu'on voudra, les Sciences perdront les hommes, tant

que les hommes ne ſeront pas Chrétiens.

Nous pouvons dire préſentement ce qu'il faut penſer de la Brochure qui vient de nous occuper. C'eſt l'Ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un Philoſophe, & même d'un aſſez bon Ecrivain. Peut-être que de tous ceux qui ont traité la matière, il eſt celui qui donne le plus de priſe à M. Rouſſeau. Non-ſeulement il ne termine point l'affaire à l'avantage des Sciences; il confirme même, en quelque ſorte, l'accuſation intentée contre elles. Seroit-ce là un tour d'ennemi; une eſpèce d'intrigue ſemblable à celle de Sinon qui fit ſemblant d'être ami des Troyens pour les perdre ? C'eſt ce que nous laiſſons à décider aux Lecteurs. Toujours eſt-il certain que la controverſe de Dijon n'eſt pas plus terminée qu'auparavant.

ARTICLE LXXIX.

DÉFENSE DE LA RELIGION contre les difficultés des Incrédules. Par M. François; quatre Volumes in-12. A Paris, chez Jean Hérissant, & les frères Estienne. M.DCC.LV.

IL y a quatre ans que M. François donna au public ses *preuves de la Religion de Jesus-Christ contre les Spinosistes & les Déïstes:* Ouvrage en quatre Volumes qui a été très-bien reçu, & dont nous avons rendu compte dans cinq Articles de ces Mémoires.* Aujourd'hui le même Auteur publie, aussi en quatre Volumes, la *Dé-*

* Voyez Juillet, Septembre, Novembre 1751, & Avril II. vol. Novembre 1752.

fenſe de la Religion contre les difficultés des Incrédules. Concevons ce qui donne lieu à ce nouveau Livre. M. François nous dit bien qu'il a été encouragé & protégé par feu Monſeigneur le Duc d'Orléans & par M. le Maréchal-Duc de Noailles; mais ceci ne fait connoître que le zéle de ces perſonnes illuſtres : il a fallu, pour l'entrepriſe même, une raiſon capitale & intrinſéque. Si l'Ouvrage donné en 1751 répondoit à toutes les objections des Impies; ce ſeroit en vain qu'on y ajoûteroit ces quatre nouveaux Volumes. Mais voici ce qu'on éprouve dans la controverſe avec les Incrédules.

On expoſe d'abord les preuves triomphantes de la Religion; on porte juſqu'à l'évidence, les argumens qui démontrent l'exiſtence de Dieu, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, la néceſſité d'un culte, la vérité des révélations faites à

Moïſe, l'authenticité des miracles de ce Légiſlateur, de ceux de J. C. & des Apôtres; la divinité des Livres de l'ancien & du nouveau Teſtament, &c. En traitant toutes ces grandes queſtions, on ſe propoſe auſſi les principales difficultés des adverſaires; & l'on y répond de la manière du monde la plus ſatisfaiſante. Tout ſeroit dit, ſi l'on avoit affaire à d'honnêtes gens qui aimaſſent la vérité, & qui n'euſſent dans le cœur aucun intérêt de la combattre. Mais la nation des Impies ne ſe gouverne point ainſi: battus d'un côté, ils attaquent de l'autre; dépourvus des lumières de la raiſon & de l'expérience, ils ont recours aux conjectures, aux hypothèſes, aux ſubtilités, aux obſcurités: & comme chacun d'eux n'a d'ordinaire qu'une très-petite meſure d'érudition; ils s'aident tous de leurs prétendues découvertes; ils ſe copient les uns

les autres ; ils répétent ce qui a été dit, & réfuté cent fois. D'ailleurs, comme l'obſerve M. François, *ſans ſçavoir ni Grec ni Latin, ils peuvent toujours trouver dans Bayle divers textes des anciens Auteurs, qu'ils étalent avec complaiſance.* Malheureuſement ce M. Bayle, mis au creuſet de la critique, eſt ſouvent trouvé de très-mauvais alloi, en matière d'érudition. Mais juſqu'à ce que l'épreuve s'en faſſe, ſes fidèles diſciples jouiſſent toujours du bénéfice des citations, & ſe donnent, ſans étude, un air ſcientifique qui éblouit les ignorans.

Ce n'eſt donc jamais fait avec nos Incrédules modernes, & notre Auteur le ſçait apparemment mieux que perſonne. Cependant, pour donner à ſon Ouvrage toute la perfection dont il eſt ſuſceptible, & pour mettre une bonne fois en évidence la foibleſſe des ennemis

de Jesus-Christ, il rappelle tous leurs sophismes, & les détruit l'un après l'autre. On a bien, dans les Volumes de 1751, tous les principes de cette controverse ; on est assez fort si l'on sçait manier les armes que ces Volumes fournissent ; mais comme il faut songer aux besoins de tout le monde, voici un supplément de défense, une augmentation de secours, un surcroît d'instruction. On y trouve de la Métaphysique pour les Lecteurs accoûtumés à rentrer en eux-mêmes ; des développemens historiques pour ceux qui aiment à se conduire par la méthode des faits ; des discussions de critique pour venger la vérité de nos saints Livres ; des réflexions sur la Morale de l'Evangile, pour rompre l'effort que les Incrédules font contre la doctrine des Mœurs.

Au reste ces Messieurs ne doivent pas s'attendre que M. Fran-

çois les ménage. Il commence par les peindre en cette manière : » Ils » se donnent pour des Philosophes » du premier ordre, qui attentifs » à épier la nature dans ses opéra- » tions les plus secrettes, n'en veu- » lent croire qu'à leurs sens & à » l'expérience. Les Théologiens ne » sont auprès d'eux que des igno- » rans ; les plus grands Philoso- » phes du dernier siècle, que des » rêveurs dont l'esprit étoit gâté » par la superstition. Au ton qu'ils » prennent, on s'attendroit à trou- » ver chez eux la nature dévoilée. » Cependant ils ne sont hardis & » décisifs que contre la Religion. » Sur tout autre sujet, ce ne sont » plus les mêmes hommes : on les » voit timides, chancelans, dé- » concertés : ce sont de purs Scep- » tiques. Ils m'ont paru si unifor- » mes dans leurs pensées, que je » serois tenté de les regarder com- » me des Ecrivains qui se copient

» les uns les autres. Ils ne diffèrent
» presque entre eux qu'en ce que
» les uns plus audacieux, ou plus
» sincères, s'enveloppent moins,
» s'expliquent plus nettement. Qui
» a vû les principes & les raison-
» nemens de l'un, peut s'épargner
» la peine de lire tous les autres.
» On retrouve aussi chez eux à
» peu-près la même érudition, un
» peu plus, ou un peu moins dif-
» fuse. Ce en quoi la plûpart se
» ressemblent encore mieux, c'est
» dans une licence effrénée. Il est
» dans leurs écrits des images obs-
» cènes, dont l'impudicité rougi-
» roit. Les équivoques grossières
» y sont semées de toutes parts.
» Les plaisirs sensuels y sont pré-
» conisés avec une fureur d'en-
» thousiastes. On y voit des hom-
» mes se glorifier d'avoir suivi, sans
» réserve, les honteux penchans
» de la nature corrompue, tandis
» que l'âge le leur a permis. On y

» entend des ames de boue, dans
» des corps uſés par la débauche,
» ſe plaindre amèrement d'être ré-
» duites aux infames phantômes de
» leur ſale imagination.

Si ce Livre tombe entre les mains d'un certain monde, il n'y a pas de doute que l'Auteur ne ſoit blâmé, comme outre-paſſant les loix de la Critique; comme renouvellant les ſcènes tumultueuſes de certains Littérateurs antiques qui s'échauffoient contre leurs adverſaires. Car voilà ſur quel ton notre ſiècle eſt monté. On y fait accueil aux plus grandes impiétés; on s'amuſe, de ſang froid, des blaſphêmes les plus atroces contre Dieu & contre Jeſus-Chriſt, & l'on ne veut pas que les Apologiſtes de la Religion élèvent la voix contre ces ſcandales. On dit qu'ils ſe fâchent, quand ils peignent les Impies des couleurs qui leur conviennent: on traite cette

conduite d'impoliteſſe & de groſ-ſièreté : on taxe ces défenſeurs du Chriſtianiſme de n'avoir ni Philoſophie, ni uſage du monde. Mais tel fut néanmoins, & beaucoup plus vif encore, le ſtyle des Apôtres & des SS. PP. contre les Incrédules de leur temps : & nous croyons, tout bien conſidéré, qu'il faut ſe mocquer de ces fauſſes Loix du monde ; que, comme il eſt ridicule de s'échauffer pour des opinions purement littéraires (procédé Gothique & qu'on a raiſon de ne plus tolérer) auſſi eſt-il très-louable d'uſer de termes forts & énergiques pour démaſquer & pour combattre les impies. Il eſt bon même de les déſigner, comme faiſoit l'année dernière M. l'Evêque de Marſeille, dans un de ſes Ouvrages, & comme fait aujourd'hui M. François dans les marges de ſon Livre. Cet homme de zéle ſpécifie fort bien les Coryphées de

l'incrédulité ; nous voulons dire ces prétendus beaux-esprits, ces fins Littérateurs, ces Ecrivains à la mode qui ne doivent leur vogue qu'à la hardiesse de leurs systêmes, qu'à la perversité & à la sottise du siècle. Ces gens-là, au reste, quoique fort jaloux du titre de *Philosophes* qu'ils déshonorent, sont infiniment sensibles. Ils ont toujours cinq cents manières de témoigner leur ressentiment & de vomir leur fiel. Ainsi notre Auteur peut s'attendre à voir son nom & son Ouvrage dénigrés dans de petits libelles furtifs, dans des Préfaces artificieuses, dans des Poësies pleines de licence & d'irréligion : espèce de vengeance bien digne des ennemis de Jesus-Christ, puisqu'elle est aussi basse que déraisonnable : mais c'en est assez sur ce préliminaire. Nous l'avons jugé propre à faire connoître les quatre nouveaux Volumes de M. François. Dans les

deux premiers, auxquels ſe bornera notre Extrait, cet Auteur répond aux difficultés *contre la révélation naturelle ;* c'eſt-à-dire qu'il examine ce qu'on oppoſe à *la ſpiritualité de l'ame*, à *l'exiſtence de Dieu*, à *l'immortalité de l'ame*, aux *principes des mœurs*. C'eſt la matière de quatre Chapitres, dont chacun va nous occuper quelques momens.

CHAPITRE PREMIER ; *De la ſpiritualité de l'ame.* L'Auteur commence par donner une idée générale de l'homme ; c'eſt-à-dire qu'il développe d'abord ce qui concerne le mécaniſme du corps & les fonctions animales : enſuite les ſenſations, l'imagination, la perception, le jugement, le raiſonnement, la volonté : il fait ſentir, par l'examen de toutes ces facultés & de leurs opérations, qu'il doit y avoir deux principes dans l'homme ; l'un purement corporel, l'au-

tre pleinement dégagé de la matière. Après quoi il invite celui qui sert de second & d'interlocuteur dans cet Ouvrage *, à proposer ses difficultés. » Faites voir, *lui* » *dit-il*, si vous le pouvez, que tou- » tes ces propriétés si différentes » par leur nature, que je viens de » vous découvrir en vous-même; » ne supposent point deux substan- » ces diverses, dont l'une soit éten- » due & composée de parties, l'au- » tre soit simple & inétendue; mais » qu'elles appartiennent à une seule » & même substance étendue, di- » visible, solide; en un mot, que » vous n'êtes que corps; que c'est » cet amas d'os, de chairs, de

* Les Livres de M. François ne sont pas des Dialogues dans les formes; mais on sçait que cet Auteur introduit un personnage feint, nommé *Eusebe*, qui coupe de temps en temps le discours comme pour s'instruire ou pour se désabuser.

» veines, d'artères, de nerfs, de
» moelle, de ſang, qui a le ſenti-
» ment de ſa propre exiſtence; qui
» ſe connoît, qui voit la lumière
» & les couleurs, qui entend les
» ſons, qui ſent les odeurs, qui
» goûte les ſaveurs, qui reſſent du
» plaiſir ou de la douleur, qui, en
» conſéquence de ces ſentimens,
» aime, hait, craint, eſpère, ſe
» réjouit, s'attriſte, s'enhardit,
» s'irrite, ſe déſeſpère; qui a l'art
» de ſe repréſenter à lui-même ſes
» ſentimens & ſes deſirs, après
» qu'ils ſont paſſés, & qu'il n'eſt
» plus expoſé aux impreſſions des
» objets extérieurs; & ce qui eſt
» encore bien plus merveilleux,
» qui a l'art de percevoir le vrai,
» de l'examiner, d'en conſidérer
» les rapports, de les comparer,
» d'en juger, d'en raiſonner; de
» vouloir ſon bien-être, de recher-
» cher les moyens propres à ſe le
» procurer, de choiſir entre ces

» moyens; de ſe blâmer quand il
» choiſit mal, de s'applaudir quand
» il choiſit bien; de ſe regarder
» comme ſage ou comme fou,
» comme vertueux ou comme
» vicieux, ſelon l'uſage qu'il fait
» de ſa liberté dans ſes détermina-
» tions; de ſe commander à lui-
» même, de ſe mettre en mouve-
» ment, & quand il y eſt, comme
» dans la colère, d'en ſuſpendre
» les effets. Faites voir que tant
» d'opérations n'ont point d'autre
» principe que les parties dont
» votre corps eſt l'aſſemblage.
» Mais comment vous y prendrez-
» vous? &c.

Il ſuffit, en effet, d'expoſer toutes ces choſes, pour décider la queſtion, en faveur de la ſpiritualité de l'ame. Cependant l'Auteur met dans la bouche d'Euſebe tout ce qu'il eſt poſſible d'objecter dans la matière préſente. Par exemple, il expoſe tout le fond d'une

Brochure ſur l'origine du monde & ſur l'immortalité de l'ame : Libelle déteſtable qui parut en 1751, & dont un Anonyme fit auſſi-tôt juſtice en nous adreſſant deux Lettres qu'on voit dans nos Mémoires de Mai & de Juillet de la même année. Nous ne pouvons douter que M. François n'ait lû ces Lettres, puiſqu'il en tranſcrit de temps en temps des morceaux, c'eſt-à-dire tantôt ſix lignes, tantôt neuf, & dix-ſept ou dix-huit de ſuite, dans ſon ſecond Volume. Nous ſouhaiterions que cet Auteur eût bien voulu indiquer cette ſource comme il en indique d'autres, même des plus modernes, qui lui ont été utiles * : nous avertiſſons, au reſte, que ces Lettres ſont d'un Ecrivain

* Il cite, par exemple, dans ce même Article, *l'explication de la Genèſe, par MM. Duguet & d'Asfeld.*

totalement étranger à nos Mémoires.

Mais quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de ces Lettres & M. François ont fait plus d'honneur à la *Brochure* qu'elle ne mérite, puiſque, depuis le commencement juſqu'à la fin, c'eſt un tiſſu de fauſſetés, de paralogiſmes, de bévuës, de contradictions : voici un exemple de ce dernier cas : on le trouve également relevé, & dans notre Journal de Juillet 1751 (p. 1591,) & dans le premier Volume de M. François (p. 197.) » Ce Matérialiſte, Auteur de la Brochure, prétend que „ les Anciens ne concevoient point „ l'ame comme une ſubſtance diſ- „ tinguée du corps ; & bientôt il „ conviendra que ces mêmes An- „ ciens reconnoiſſoient tous l'im- „ mortalité de l'ame. Qu'eſt-ce „ qu'ils croyoient donc immortel ? „ Eſt-ce le corps qu'ils voyoient ſe „ corrompre auſſi-tôt après la mort

„ & retourner en poussière ? S'ils „ croyoient quelque chose d'im-„ mortel qui n'étoit point le corps ; „ ils croyoient donc une substance „ qui ne périssoit point avec les „ organes du corps, qui étoit par „ conséquent distinguée du corps.*

Encore une fois cette Brochure est l'ouvrage d'un Auteur sans jugement & sans sçavoir, quoiqu'il af-

---

* L'Auteur de la seconde Lettre imprimée dans le Journal dit : *Après avoir soûtenu qu'anciennement on n'avoit point d'idée de l'ame comme d'une substance distinguée du corps, il convient que le sentiment de l'immortalité étoit établi chez les premiers peuples de la terre : qu'est-ce que ces premiers peuples croyoient donc immortel ? Est-ce le corps qu'ils voyoient se corrompre aussi-tôt après la mort, & retourner en poussière ? S'ils croyoient quelque chose d'immortel qui n'étoit point le corps, ils croyoient donc une substance qui ne périssoit point avec les organes du corps, qui étoit par conséquent distinguée du corps ?*

fecte de citer de l'Hébreu, de parler des SS. PP. & des Conciles. M. François détruit toute cette attaque : après quoi il examine si la *faculté de penser peut être une propriété de la matière.* Mais comment le seroit-elle, la pensée n'étant ni divisible ni étendue ? Attendez, *reprend le Matérialiste*, „ je „ puis vous accorder que l'étendue „ & la divisibilité sont des attri- „ buts inséparables de la matière, „ sans qu'il s'ensuive que la pen- „ sée ne soit pas un mode de la „ matière, comme de l'esprit. Cer- „ tainement le mouvement n'est „ point matière ; il n'est ni long, „ ni large, ni étendu ; & si on lui „ donne quelquefois ces proprié- „ tés, ce n'est que métaphorique- „ ment & en tant qu'il est joint à „ la matière. Cependant on ne peut „ nier que le mouvement, qui est „ une propriété de l'esprit, ne con- „ vienne également à ce que nous

„ concevons ſous le nom de corps.

Ce raiſonnement eſt encore de la *Brochure ſur l'immortalité de l'ame ;* & l'on voit par là juſqu'où s'étend la logique de celui qui en eſt l'Auteur. Il confond tout, le mode & la ſubſtance ; le corps & l'eſprit ; le mouvement & la penſée : il ne ſçait pas que le mouvement eſt matière en ce ſens, que c'eſt un mode du corps : il ignore également que la penſée n'eſt & ne peut-être un mode du corps, puiſqu'on la conçoit ſans aucun rapport à la matière : il prétend que *le mouvement eſt une propriété de l'eſprit :* ce qui n'a aucun ſens ſi l'on entend par le terme de *mouvement*, un changement ſucceſſif de poſition, & de correſpondance aux divers lieux : car qu'eſt-ce que cela fait à l'eſprit ? Cet Auteur veut-il nous dire que l'eſprit eſt en *mouvement* quand il travaille ; quand il fait des recherches ;

quand il aime ou qu'il haït ; quand il uſe, en un mot, de ſes facultés ? Mais tout ceci eſt *action*, & ne reſſemble en rien à l'état du corps qui eſt mû. Laiſſons ce verbiage, pour paſſer à une autre queſtion.

Une ſubſtance ſimple & immatérielle eſt-elle impoſſible? C'eſt ce que propoſe M. François, pour avoir occaſion de réſoudre une multitude de fauſſes ſubtilités ; celle-ci entr'autres : „ Si l'ame humaine eſt „ véritablement d'une nature ſpi- „ rituelle, elle ne peut l'être qu'elle „ ne ſoit en même temps un être „ parfaitement ſimple ; & que par „ conſéquent, ſuivant le raiſonne- „ ment de Platon, de Ciceron, „ & de la raiſon même, elle ne „ ſoit un Ange, elle ne ſoit „ Dieu, &c. " Belle objection ſans doute ! comme ſi pour être Dieu, il ſuffiſoit de n'être point compoſé de parties ; & s'il ne falloit pas outre cela, être infini, tout-puiſſant,

éternel,

éternel, &c. Quand on compare les êtres penſans avec les corps, on inſiſte ſur la ſimplicité des premiers, & cela ſuffit pour les différencier de tout ce qui eſt matière. Mais quand on veut juger des divers êtres penſans, il faut conſidérer de plus leurs perfections particuliéres : la ſimplicité ne ſuffit plus pour achever la comparaiſon. Notre Auteur développe ce raiſonnement & toutes ſes autres réponſes, qui peuvent même paroître un peu diffuſes : mais il eſt queſtion d'inſtruire, & dans les matières de Métaphyſique on ne doit pas épargner les éclairciſſemens.

Les Matérialiſtes renouvellent encore une vieille objection, tirée de la reſſemblance qui paroît entre les animaux & l'homme. Si les animaux ne ſont que de la matière, & ſi l'homme leur reſſemble ſi fort dans ſes opérations, pourquoi celui-ci ſeroit-il autre choſe qu'un être

matériel ? Tel est l'argument des Impies : argument où l'on peut nier tout. Car 1° qu'elle preuve a-t-on que les animaux ne soient que de la matière ? 2° Comment peut-on assurer qu'il y ait une si grande ressemblance entre l'homme & les animaux ? Sçait-on si les animaux ont des sentimens, des perceptions, des jugemens ? &c. En un mot, si tout est une énigme dans la nature & dans les propriétés des animaux ; pourquoi les Matérialistes abusent-ils de cet exemple pour soûtenir leurs paradoxes ? La première loi du raisonnement est de partir d'idées claires, & l'on part ici du principe le plus obscur : aussi arrive-t-on à une conséquence qui est nulle, sçavoir que l'homme n'est que matière. „ Quelque systême, *dit M.* „ *François*, qu'on embrasse sur les „ animaux, il n'en peut résulter „ que la matière pense.... Mais „ si l'on veut me forcer de répon-

„ dre, je dirai que, ſans rien dé-
„ cider abſolument, je ſuis prêt
„ à répondre, d'après les Boſſuet,
„ & les Polignac, dans le ſyſtê-
„ me qui ne reconnoît pas même
„ de ſenſations dans les animaux," c'eſt-à-dire que les bêtes ſont des machines: ce que l'Auteur explique avec beaucoup d'étenduë, & tout autant de ſagacité qu'on en peut mettre dans un ſyſtême qui, au fond, n'eſt nullement néceſſaire à la Religion.

CHAPITRE II. De l'exiſtence de Dieu. Cette grande vérité a été prouvée & démontrée dans le premier Ouvrage de l'Auteur. Il ſe contente ici de toucher, en peu de mots, quelques argumens qui confirment le même dogme, principe de tous les autres, & cauſe unique du bonheur des créatures. Il fait enſuite des remarques générales ſur les opinions des Anciens par rapport à l'origine du monde:

article où revient la fameuse & ridicule Brochure *sur l'origine du monde*. M. François acheve de la mettre en poudre. De-là il s'attache à examiner si la croyance universelle de l'existence de Dieu est l'effet de l'ignorance, de la crainte, de la politique ; & il fait voir que l'attribution de cette grande vérité à l'une de ces trois causes, ou à toutes les trois, est quelque chose d'infiniment contraire à l'histoire & à la raison. Il soûtient après cela, que nous avons tous une idée de Dieu ; que cette idée ne nous vient point des sens, mais qu'elle est innée ; que cette idée encore, considérée du côté de son sujet, est une modification de notre ame, & que la même considérée du côté de son objet, est Dieu lui-même, présent à notre ame, & se manifestant à elle autant qu'il lui plaît. On retrouve là des traces de la Métaphysique du P. Mallebran-

che : doctrine plus goûtée, il y a 50 ans, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ne seroit-ce point parce que le monde d'alors étoit plus religieux qu'on ne l'est actuellement ? Si cela étoit, le Mallebranchisme devroit croître d'estime & de faveur dans l'esprit des Philosophes qui ont encore du zéle pour la Religion : mais il est vrai, après tout, & il le sera toujours, que l'Evangile n'a nullement besoin de systêmes pour se maintenir. M. François conclut ce Chapitre par l'*examen de la 67e Lettre Persanne au sujet des attributs de Dieu ;* & les morceaux qu'il produit de cette Lettre lui paroissent, tels qu'il sont en effet, pleins de *verbiage* & dénués de *sens :* cette critique ne peut manquer de plaire à tous les bons esprits, sans compter tous les vrais Chrétiens, qui regardent les Lettres Persannes comme un des plus dangereux ouvrages dont on ait ouï parler de-

puis ceux de Celſe & de Porphyre. Notre Auteur attaque auſſi un fort mauvais principe de l'Eſprit des Loix : principe d'où il s'enſuivroit que Dieu n'auroit point eu de liberté dans la création du monde, & qu'il ſeroit aſſujetti à des loix invariables, dans ſa conſervation. Tout cela eſt à lire & à retenir.

CHAPITRE III. De l'immortalité de l'ame. Encore quatre queſtions. 1° *Y a-t-il des preuves de l'immortalité de l'ame ?* Tout concourt à établir cette vérité ; & tout ce qu'on y oppoſe eſt de la plus mince conſidération : Argumens négatifs, conjectures, ſuppoſitions gratuites, attribution de ce dogme aux préjugés &c. M. François répond à tout ſans effort, & ſans embarras. 2° *La créance univerſelle de l'immortalité de l'ame doit elle ſa naiſſance à la politique ?* » Il eſt vrai, *répond l'Au-*
» *teur*, que tous les anciens Légiſ-

» lateurs posoient pour fondement „ de leurs loix, le dogme d'une » vie future. Mais conclure de-là » qu'ils en sont les inventeurs, ce » seroit raisonner de la manière la » plus pitoyable. Ils posent également » pour fondement, le dogme » d'une Divinité : en peut-on conclure » qu'ils en sont les inventeurs ? Quelque artificieux qu'on » les suppose, il falloit qu'ils trouvassent » les hommes attachés à ces » dogmes par des motifs invincibles » pour qu'ils pussent s'en „ servir à l'avancement de leurs „ desseins. « 3° *Peut-on ébranler les preuves de l'immortalité de l'ame ?* Ces preuves sont tirées du desir que nous avons de l'immortalité, des idées de l'ordre & de la justice, &c. Le Matérialiste ne les combat que par un tissu de sophismes, dont notre Auteur se débarrasse en bon Métaphysicien. Mais à l'égard de la 4e question qui

roule sur les *opinions des anciens Philosophes touchant l'immortalité de l'ame*, il emploie les monumens historiques ; toutefois cet endroit est traité à charge & à décharge : nous voulons dire qu'en observant qu'il y eut dans l'antiquité une doctrine uniforme sur le dogme de l'autre vie, M. François ne dissimule pas les écarts de quelques Philosophes en ce point. Ils avoient une doctrine publique toute favorable à l'immortalité de l'ame & au bien de la société dont ce dogme est, en quelque sorte, le lien, l'ame & la sûreté ; mais en particulier les passions, la fausse Métaphysique, les principes absurdes sur Dieu & sur la nature de l'ame, leur faisoient prendre un parti tout contraire. *C'est bien de tels Philosophes*, ajoûte l'Auteur, *dont les Apôtres parlent avec tant de mépris, qu'il convient de nous opposer ! Pour l'honneur de la Philosophie, il*

faudroit, s'il étoit possible, rayer de leurs ouvrages tant de grossières absurdités.

CHAPITRE IV. Des principes des mœurs. On trouve ici des observations *sur le systême des Incrédules au sujet des mœurs*, & la controverse se tourne principalement contre Bayle qui a fait tant d'efforts pour montrer la compatibilité de la vertu avec l'Athéisme. On fait voir au contraire, que l'Athée ne conserve ni notions du juste & de l'injuste; ni obligation d'obéir aux loix; ni frein capable d'arrêter la fougue des passions; ni motif favorable à la pratique des vertus. Ce morceau est triomphant, comme le sont d'ordinaires toutes les réfutations de Bayle; parce que ce faux Philosophe embrassoit la défense de tous les systêmes contraires à la Religion & au sens commun.

Nous n'en dirons pas davantage

dans ce 1[er] Extrait qui ne doit qu'inſpirer le deſir de conſulter l'ouvrage. Encore une fois, nous le croyons un peu long, & un peu chargé de Métaphyſique ; mais il pourra ſe trouver des Lecteurs qui ne remarquent en ceci ni défaut ni excès ; & nous ſommes sûrs que l'Auteur a tout fait pour le mieux.

ARTICLE LXXX.

ÉLOGE HISTORIQUE de M. le Baron de Holberg, mort à Copenhague en Janvier 1754. *

---

* Cet homme de Lettres a joui d'une grande réputation dans le Nord & en Allemagne. C'eſt ce qui nous engage à publier cet *Eloge hiſtorique*. Il peut intéreſſer les Amateurs de l'Hiſtoire littéraire. Les autres Lecteurs en ſeront quittes pour paſſer cet Article de nos Mémoires.

***PENSÉES MORALES** du même Baron* (de Holberg,) *traduites du Danois. Deux Volumes* in-12. A Copenhague, en 1748 & 1749.

IL y aura deux parties dans cet Article. La première comprendra l'Eloge de M. le Baron de Holberg : nous le tirons d'une Lettre manuſcrite fort bien faite, mais trop longue pour nos Mémoires. Elle nous a été communiquée par M. D'Aubigny, petit-neveu & poſſeſſeur des Ecrits du célèbre M. Ducange. La ſeconde partie de notre Analyſe ſera l'Extrait des *Penſées Morales* du Baron de Holberg : Ouvrage déja connu à Paris, & ſur lequel, par cette raiſon, nous n'inſiſterons pas beaucoup ; il ſuffira de donner une idée de l'eſprit & du caractère aſſez ſingulier de l'Auteur.

I.

Louis De Holberg naquit à Bergue en Norvège l'an 1684. Son père étoit parvenu du rang de simple Soldat au grade de Lieutenant-Colonel, & il avoit sçû amasser quelque bien dans ce métier des armes, qui en ruine tant d'autres. Malheureusement pour sa famiile, qui étoit nombreuse, il mourut à sa fleur de l'âge. Louis De Holberg, dont il est ici question, n'avoit qu'un an au temps de cette mort, & dix ans quand sa mère lui fut enlevée. Il faut ajoûter qu'alors la plus grande partie des biens de la maison avoit péri par un incendie : c'est ce qui engagea, quelque temps après, le jeune De Holberg à chercher de l'emploi dans les Troupes. Le souvenir des longs services de son père ne put lui obtenir que le titre de Caporal dans un Régiment de Milice.

Il ne le garda pas long-temps. Un de ſes parens, qui lui connoiſſoit de l'inclination pour l'étude, le retira du Service & le fit inſtruire par le Précepteur de ſes enfans. On l'envoya enſuite à Copenhague, où il ſe diſtingua dans les Lettres ; mais la médiocrité des ſecours qu'on lui fourniſſoit l'obligea de retourner en Norvège ; & il ſe donna, ne pouvant faire mieux, à un Paſteur de Campagne, pour élever ſes enfans, & pour prêcher quelquefois à ſa place. Ainſi Louis De Holberg ſe trouva métamorphoſé de Caporal en Précepteur & en Prédicateur. Cette dernière fonction lui plaiſoit aſſez, parce que les gens du Canton l'admiroient ; mais il ne put ſoûtenir les détails de la Pédagogie ; & l'on ne s'accommodoit guères mieux de ſes principes qui étoient auſtères. Il fallut dont quitter la maiſon du Paſteur ; & Copenhague

revit le jeune De Holberg, qui ſe mit à fréquenter les Ecoles de Théologie.

Il brilloit dans cette carrière, lorſque l'indigence vint encore l'aſſaillir, & le força de reprendre le train des éducations d'enfans. Il entra, comme Précepteur, chez le Suffragant de l'Evêque de Bergue, & bientôt les déſagrémens de cette profeſſion le replongerent dans l'ennui. A cette répugnance naturelle ſe joignit le deſir de voyager: paſſion très-forte chez les peuples du Nord, dignes ſucceſſeurs de ces hommes redoutables qui parcoururent autrefois, en Conquétans, toutes les Provinces de l'Europe. Le Suffragant de Bergue avoit vû beaucoup de pays; ſes voyages étoient imprimés; & lui-même apparemment contoit volontiers ſes aventures dans l'enceinte de ſon domeſtique. Il n'en falloit pas tant pour déterminer Holberg à

tenter la fortune des courſes étrangères : ſon premier ſoin fut de faire une ſomme du peu qu'il poſſédoit. Meubles, immeubles, contrats, droits, privilèges, tout fut vendu, cédé, aliéné, & le produit entier ne put jamais monter qu'à ſoixante écus.

Avec un fonds ſi modique, il falloit compter beaucoup ſur un ſçavoir-faire qui conſiſtoit, à tout prendre, dans quelques connoiſſances de Latin, d'Italien, de François & de Muſique : ce dernier talent fut celui dont notre Voyageur tira plus de parti. Il paſſa d'abord à Amſterdam, mais une maladie de langueur vint l'y ſaiſir, & le Médecin qu'il conſulta lui dit que le ſeul remède étoit d'aller prendre les bains à Aix-la-Chapelle. Ce Docteur, comme le remarque la Lettre manuſcrite, en parloit *fort à ſon aiſe.* La bourſe du malade étoit auſſi menacée d'un

épuisement très-fâcheux ; mais enfin le desir de recouvrer la santé du corps étant le premier en date, on obéit au Médecin ; le voyage d'Aix-la-Chapelle se fit ; les bains opérerent des merveilles. Holberg fut guéri au bout de sept semaines ; durant lesquels s'évacua totalement le reste de son patrimoine : alors le sçavoir-faire fut mis en jeu ; & voilà un de ces momens qu'il faut considérer dans la vie des hommes illustres, qui ont eu à lutter contre les disgraces de la fortune. Ces sortes d'exemples inspirent du courage & suggèrent des expédiens à ceux qui, dans d'autres temps & dans d'autres lieux, se trouvent livrés aux mêmes embarras.

Holberg reprit gaiement la route d'Amsterdam ; sa voiture fut celle de ces anciens Philosophes, qui, pour être plus agiles, jettoient tout leur argent à la mer ; & sa ressource

pour vivre fut, comme du temps d'Homère, ou des vieux Troubadours François, le talent de chanter. Quelques petits ſecours, fournis par un Banquier de ſa connoiſſance, le mirent en état de ſe rembarquer pour la Norvège; mais cette fois il s'établit à *Chriſtiania*, s'y donnant pour un homme très-verſé dans la Langue Françoiſe, parce qu'il avoit eu occaſion de voir des François durant ſes voyages. Cette réputation lui procura des Elèves & quelques eſpérances de fortune; mais un Marchand Hollandois, auſſi Maître de Langue Françoiſe, & qui ſe picquoit *d'avoir le pur accent d'Amſterdam*, vint traverſer le jeune Norvégien, dont l'école fut bientôt abandonnée.

Ce contre-temps fut cauſe que le goût des voyages ſe ranima dans ſon ame. Avec le petit fonds qu'il s'étoit fait, & comptant toujours ſur ſes talens de Muſicien & de

Grammairien François, il partit pour l'Angleterre. Après quelques jours de promenade dans Londres, il ſe rendit à Oxford, où il mena pendant deux années une vie toute philoſophique: il étudioit pour lui-même, & il donnoit des leçons de Muſique & de Grammaire Françoiſe pour vivre. Quoique partagé entre ces diverſes occupations, il eut le temps de commencer ſon *Introduction à l'Hiſtoire de l'Europe*: c'eſt ſon premier Ouvrage. Etant de retour à Copenhague, après ſa ſolitude d'Oxford, il l'acheva & le fit imprimer en 1711. On y ſent la jeuneſſe de l'Auteur; mais cet eſſai le mit bientôt en voie d'entreprendre quelque choſe de mieux.

Il compoſa une *Introduction à l'Hiſtoire moderne de Dannemark*: Ouvrage qui fut préſenté, même en manuſcrit, au Roi Frideric IV. & qui valut à l'Auteur la

charge de Professeur extraordinaire dans l'Université de Copenhague. Ce n'étoit qu'une expectative; il falloit, pour jouir de l'honoraire attaché à ce poste, qu'un des deux Professeurs, en exercice, cessât de vivre, & l'un & l'autre n'en témoignoient aucune envie. Ainsi M. De Holberg possédoit un titre sans revenu; & les égards qu'il devoit à ce titre, l'empêchoient même d'exercer ses petits talens de Musicien & de Maître de Langue. Cependant, à force de persévérance, il obtint une espece de pension de 100 écus; & dès-lors il se crut plus en état de reprendre ses voyages que de vivre à Copenhague avec la qualité stérile de Professeur Royal. S'étant donc embarqué pour les Pays-Bas, il se rendit de Bruxelles à Paris.

En arrivant dans cette grande Ville, il erra, quelque temps, avant que de trouver une auberge.

Ce même homme, qui avoit été Maître de Langue Françoiſe en Norvège, ne pouvoit ſe faire entendre à Paris : tant il eſt vrai que tout dépend du choix des lieux & des circonſtances, & qu'il n'arrive pas toujours qu'on ne puiſſe être prophète en ſon pays ! M. De Holberg paſſa dix-huit mois à Paris, fort occupé de l'étude & du commerce des Sçavans. Il lui prit enſuite une violente paſſion de voir Rome & l'Italie : deſſein qu'il exécuta ſans trop d'agrémens. Car aux fatigues de la route dont il fit une partie à pied, ſe joignit le danger d'être pris ſur mer par les Algériens ; & l'inconvénient d'une fièvre quarte qu'il logea durant plus de ſix mois ſans pouvoir la congédier. De retour en France & toujours harcelé par ce mal périodique, il n'eſpéra plus ſa guériſon que de l'air natal. Mais comme il alloit s'embarquer à Amſterdam,

il ſe trouva tout-à-coup parfaitement rétabli, au ſortir d'un concer qui lui avoit extrêmement plû. C'étoit la ſeconde fois que la Muſique lui rendoit le ſervice le plus eſſentiel ; auſſi reſta-t-il toute ſa vie fort attaché à cet Art, & l'a-t-il cultivé d'une maniere qui prouvoit au moins ſa reconnoiſſance : c'eſt la réflexion de l'Eloge manuſcrit que nous ſuivons.

Rendu à Copenhague, notre Profeſſeur eut encore à combattre l'indigence. Il compoſa une *Introduction au Droit de la nature & des gens.* Cette production ſe reſſentoit peut-être des circonſtances difficiles où ſe trouvoit l'Auteur : elle ne réuſſit pas alors, mais dans la ſuite on en a fait juſqu'à cinq Editions ; la première eſt de 1716. Enfin la fortune ſe laſſa de contrarier les talens du docte Perſonnage dont nous parlons. Il fut pourvu d'une Chaire de Métaphyſique ;

emploi qui ne lui convenoit qu'à cause des revenus qui y étoient attachés, & du loisir qu'il laissoit au Professeur. En 1720, il se fit d'autres changemens dans l'Université ; & M. De Holberg devint *Assesseur du Consistoire*. Cette place, dont il a joui tout le reste de sa vie, le mit en état de travailler désormais suivant son goût. Nous allons le voir Poëte satyrique, Auteur de Comédies, Historien, Moraliste, & sans contredit un des plus célèbres Littérateurs du Nord.

Son génie le portoit à la Satyre : il composa, en ce genre, quatre ou cinq Poëmes remplis d'allusions malignes, sur-tout à l'égard des membres de l'Université : on peut juger que cette licence lui attira un grand nombre d'ennemis. *Il devoit s'y attendre*, dit notre Manuscrit, *chez un peuple naturellement circonspect & mesuré, qui ne*

ſe permettant pas de ſemblables écarts, en eſt auſſi toujours plus bleſſé qu'un autre. M. De Holberg quitta la Poëſie pour ſe donner à la Proſe dramatique. On venoit d'élever un Théatre à Copenhague ; il ſe chargea de compoſer, dans la Langue du pays, les premières Pièces régulières qu'on y ait vues ; & ſes ſuccès ſurpaſſerent ce qu'il auroit pû ſe promettre quand il auroit eu la plus grande idée de ſon talent. Ce ne furent au reſte que des Comédies, qui remplirent la ſcène Danoiſe. M. De Holberg ſe défioit peut-être trop de ſa Langue, pour aſpirer au Tragique ; peut-être auſſi que ſon génie ſatyrique s'accommodoit mieux d'un genre dont le propre eſt de peindre les ridicules.

Quoi qu'il en ſoit, on vit paroître ſous ſon nom un grand nombre de Comédies, telles que le *Potier*

d'étain politique ; Lucrèce ou *la Journalière ; la Maſcarade ; Henri & Perrine :* ces quatre ont été traduites en François ; & cette Verſion, qui eſt ſi littérale qu'elle en devient infidèle, a été reçue aſſez diverſement par les Etrangers. La plûpart des Critiques ont loué l'invention, la fécondité, & la capacité de l'Auteur : mais le choix des ſujets n'a pas mérité les mêmes éloges. On y a trouvé des mœurs triviales, des plaiſanteries baſſes, des réflexions froides & déplacées, &c. Après tout, M. De Holberg réuſſiſſoit ; ſes ſuccès même ne ſe bornèrent pas à ſa Patrie, on joua ſes Pièces dans pluſieurs villes d'Allemagne ; & le Volume qu'on a vû traduit en François, n'a pas manqué de partiſans juſques dans le centre de Paris. Cela devroit engager le Traducteur à continuer ſon travail. On a une multitude d'autres Pièces du Profeſſeur Danois ;

le tout formant un recueil de ſept Volumes *in*-8°.

Comme Hiſtorien, M. De Holberg l'emporte, ſans difficulté, ſur tous les Ecrivains de ſa nation. Il a compoſé, en ce genre, tant d'ouvrages que nous ne pouvons les nommer tous ici. Nous ne faiſons même une attention particulière qu'à ſon *Hiſtoire de Dannemarck* en 3 Volumes *in*-4°.* C'eſt la meilleure qu'on ait donnée ſur cette matière, quoiqu'elle ſoit encore très-éloignée de la perfection. „ C'eſt en vain, *nous dit* „ *l'Auteur de la Lettre manuſcrite*, „ qu'on y chercheroit cette préci-

* Les autres Hiſtoires principales de cet Auteur ſont une *Hiſtoire Eccléſiaſtique univerſelle*, juſqu'à la prétendue réformation; une *Deſcription de la Ville de Bergue;* un *Abrégé de l'Hiſtoire d'Herodien;* une *Hiſtoire parallèle des Héros*; une ſemblable, *des Héroïnes;* une *Hiſtoire des Juifs*, &c.

„ ſion, cette variété, ces graces
„ de ſtyle qui font naître l'intérêt
„ ou qui le raniment; ces tableaux
„ où le Lecteur voit avec tant de
„ plaiſir une foule d'objets raſ-
„ ſemblés ſous un ſeul point de
„ vuë; ces traits vifs & frappans,
„ qui tantôt renferment une ma-
„ xime importante de morale ou
„ de politique; tantôt font con-
„ noître l'eſprit d'un ſiécle ou d'une
„ nation; quelquefois dévelop-
„ pent les différents reſſorts qui ont
„ concouru à produire un ſeul éve-
„ nement, d'autres fois en rappor-
„ tent une multitude à une même
„ cauſe. M. De Holberg ne penſe
„ preſque jamais en grand; il narre
„ toujours; & s'il ſe met à pein-
„ dre, ce n'eſt que par de petits
„ traits, par des anecdoctes ſouvent
„ peu dignes de la majeſté de l'Hiſ-
„ toire. On eſt tenté de le com-
„ parer aux vieillards d'Homère,
„ qui ſe laiſſent entraîner au plai-

„ ſir de raconter, & pour qui rien „ n'eſt ſi douloureux que de finir „ &c. " Cette critique littéraire continue & mériteroit d'être tranſcrite toute entière ; mais il faut conſidérer auſſi M. De Holberg comme *Moraliſte*.

Il ſe picque de politique, de juriſprudence, de connoiſſances profondes relativement aux mœurs ; & il a donné un aſſez gros recueil de *penſées* ſur cet objet : nous en parlerons dans le moment. Sa manière, au reſte, de traiter toutes ces choſes fut très-libre, très-cauſtique, &, à certains égards, très-impartiale. Il employoit tantôt le Latin, tantôt le Danois, & quelquefois notre langue Françoiſe : ainſi oſa-t-il, ſur la fin de ſes jours, écrire en François, des *Conjectures ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains ; des Remarques critiques ſur quelques Chapitres de l'Eſprit des Loix* ;

avec deux ou trois autres Ouvrages. On peut bien juger que tous ces Ecrits n'étoient pas du ſtyle des Académiciens de Paris; mais, pour un Etranger, c'étoit toujours une forte entrepriſe.

Enfin on a du même Auteur une multitude de Poëſies Latines & Danoiſes, des Epigrammes, des Lettres, des Métamorphoſes, &c. Et ce qu'il ne faut pas oublier, c'eſt que M. De Holberg tira beaucoup d'argent de ces diverſes productions. Il jouiſſoit d'ailleurs d'un revenu conſidérable à raiſon de ſa place d'Aſſeſſeur du *Conſiſtoire*; il avoit de plus contracté une ancienne & longue habitude de frugalité. Ainſi, ce Sçavant, ſi maltraité dans ſa jeuneſſe par la fortune, ſe trouva pluſieurs années avant ſa mort, dans une abondance qui approchoit de l'état des grands Seigneurs. Comme il devoit preſque tout aux Lettres, il voulut leur

rendre la plus grande partie de ſon bien. Il donna ſoixante & dix mille écus * à l'Académie de *Soroë* en Seélande; Académie fondée pour l'éducation de la jeune Nobleſſe. Il laiſſa un fond de 16000 écus pour les dots de quelques jeunes Demoiſelles choiſies dans les familles Bourgeoiſes de Copenhague : le reſte de la ſucceſſion étoit pour ſes parens.

Le don fait à l'Académie de *Soroë* valut à M. De Holberg le titre de Baron en 1747: ſur quoi la Lettre manuſcrite, ou plutôt ſon Auteur fait ces obſervations judicieuſes: „ Je ne ſuis pas ſurpris „ que des perſonnes d'une naiſſance „ illuſtre aſpirent à partager avec „ des gens de lettres la gloire de „ l'eſprit & du ſçavoir; mais je ſuis

* La Gazette de France du 23 Février 1754 dit ſimplement *22 mille écus*, & *18 mille* pour les dots des Demoiſelles.

„ étonné que des gens de lettres „ recherchent avidement certains titres qui ne ſont point faits „ pour eux ; qui raniment l'envie „ de leurs concurrens, ſans fournir de nouveaux ſecours contre „ elle ; & qui les tirent de la condition de leurs égaux, ſans les „ mettre réellement au niveau „ de leurs Supérieurs. “ M. De Holberg mourut le 27 * Janvier 1754 à l'âge de 70 ans. Nous répétons que la Notice qu'on nous a communiquée, ſur ce perſonnage célèbre, vient d'une très-bonne plume, qui d'ailleurs ne nous eſt point connue. Voici quelques obſervations touchant les *Penſées Morales* de M. De Holberg.

I I.

Ces Penſées ſont dans un goût & ſelon une méthode qu'on ne

---

* La Gazette de France dit le 28.

connoît guères en France. M. De Holberg avoit publié en 1737 & 1738 ſix Livres d'Epigrammes Latines. * En 1744 il s'aviſa de leur donner un Commentaire, c'eſt-à-dire de faire ſur quelques-unes, des réflexions en forme de diſcours ſuivi; & l'objet de ces réflexions eſt l'eſpèce de vice ou de ridicule dont il eſt parlé dans l'Epigramme placée à la tête; par exemple, le 1^er^ morceau eſt contre l'avarice; le ſecond contre le deſir des honneurs; le 3^e^ contre la mauvaiſe méthode des études, &c. On en trouve d'autres ſur la Religion, ſur le bonheur, ſur les Courtiſans, ſur la décence dans les actions, ſur la vie ruſtique, ſur la mélancholie, ſur le choix qu'on fait des hommes, ſur les Poëtes, ſur les Légiſla-

* Les Vers de ces Epigrammes ne ſont picquants ni par les penſées, ni par le ſtyle.

teurs, ſur l'Hiſtoire, ſur le progrès du vice & de la vertu dans le monde, &c. Nous ne nommons que ce qui ſe préſente à notre mémoire, après avoir lû ces deux Volumes de *Penſees Morales*.

L'Auteur aime les paradoxes : il ſe picque même d'exceller dans cette façon de penſer. Ainſi, par exemple, il ſoûtient que le payſan le plus mal à ſon aiſe eſt dans un état plus fortuné que l'artiſan & le bourgeois ; que perſonne n'eſt plus heureux qu'un homme fou ; que dans toutes les écoles ce devroient être les élèves qui fiſſent des queſtions, & les Profeſſeurs qui fuſſent chargés de les réſoudre ; que la diſcorde eſt très-utile au genre humain, & qu'il ne réſulte preſque rien de bon de la concorde, &c.

Quant à la Religion, le Baron De Holberg ſe porte pour ſuivre celle de ſon pays qui eſt le Luthéraniſme ; il s'exprime très-bien

en plusieurs endroits sur certains points de la croyance commune ; il fait profession de respecter singulièrement la Morale Chrétienne ; il condamne les principes de Bayle, par rapport à l'existence & à la permission du mal moral ; il critique aussi ce prétendu Philosophe touchant la liberté qu'il se donne d'insérer des obscénités dans ses Livres, &c. Mais du reste l'Auteur Danois ouvre le chemin du salut à tout le monde, sans en excepter les Mahométans, les Payens, les Idolâtres ; & quand il en vient à vouloir expliquer les passages de l'Ecriture qui portent qu'il n'y a point de salut sans la foi en Jesus-Christ, il dit des choses pitoyables. Ajoûtons qu'il n'est exact ni dans les imputations qu'il fait aux Catholiques ; ni dans le portrait qu'il trace des siècles antérieurs à la renaissance des Lettres ; ni dans l'idée qu'il donne des *variations*

justement reprochées aux Protestans : croiroit-on qu'il regarde ces *variations* comme une preuve du penchant qu'avoient ces Sectes à suivre la vérité ? tandis qu'on a bien plus de droit d'en conclurre, qu'aucune route ne mène à la vérité, quand on cesse d'écouter l'Eglise qui en est *la base & la colomne.*

On ne peut nier du reste qu'il n'y ait des observations judicieuses dans ce Recueil de *Pensées*. Certains morceaux sont remplis de finesse & de vraie Philosophie : tel est celui où l'Auteur montre la circonspection avec laquelle on doit dresser les Loix ; celui où il examine *si les hommes empirent* ; celui où il fait le caractère du Courtisan ; celui où il compare le Praticien (Procureur ou Avocat, c'est la même chose en Dannemarck) avec le Maître d'Arithmétique ; celui où il explique quel seroit le véritable honneur qui devroit être

attaché à la diſpute, &c. Il faudroit des citations ſur tous ces objets; mais notre Extrait a déja trop d'étendue : nous le terminons en avertiſſant le Lecteur que la traduction Françoiſe de ces Penſées, quoique imprimée à Copenhague, ne ſeroit point indigne de Paris.

ARTICLE LXXXI.

L'HISTOIRE NATURELLE, éclaircie dans une de ſes parties principales, l'Orychtologie qui traite des Terres, des Pierres, des Métaux, des Minéraux & autres Foſſiles : Ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle méthode Latine & Françoiſe de les diviſer, & une Notice critique des principaux Ouvrages qui ont paru ſur ces matières. Enrichi de figures deſſinées

d'après nature. Par M*** des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Montpellier. *Volume* in-4°. *d'environ 600 pages.* A Paris, chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, à S. Paul. M. DCC. LV.

CE Livre est la suite & la fin du grand Ouvrage entrepris par M. D'Argenville, Maître des Comptes de Paris, & membre des Sociétés Royales de Londres & de Montpellier ; Auteur renommé d'ailleurs par son Abrégé de la vie des principaux Peintres (trois Volumes *in*-4°.) & par sa Théorie & Pratique du Jardinage (Volume *in*-4°. souvent réimprimé.) Il nous donna en 1742 *l'Histoire Naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la Lithologie & la Conchyologie, &c.* Et nous en rendîmes compte dans nos Mémoires de Janvier & de Février 1743. Au-

jourd'hui il publie le Volume dont on voit le titre à la tête de cet Article : Ouvrage *annoncé, il y a plus de dix ans.* » Il eût paru plutôt, » *nous dit l'Auteur*, si l'on étoit » sûr aujourd'hui de la marche » qu'on doit tenir dans la Physi- » que. Les opinions nouvelles font » douter de ce qui paroissoit le » mieux établi jusqu'à présent. En- » fin tout change de forme, & » presque de nature sous la plume » hardie & décisive de nos Physi- » ciens modernes : il semble qu'on » s'ennuye de raisonner toujours » sur le même ton ; on cherche à » se singulariser, & les sciences, » ainsi que les habits, sont soumi- » ses à l'empire de la mode. Il ne » faut, dans ce siècle lumineux, » que du nouveau, dût-il effrayer » la raison, & sapper les fonde- » mens les plus respectables de la » Religion. L'Auteur très-éloigné » de ces sentimens, &c.

Juillet, 1755. II. vol.

On ne peut que féliciter M. D'Argenville de ces manières de penser si sages & si religieuses. Concevons en même temps, que ce qui a retardé la publication de son Livre, c'est l'esprit d'inconstance qui règne dans la Physique. Un Auteur, curieux de picquer l'attention de ses contemporains, souhaiteroit pouvoir enrichir son Livre des découvertes nouvelles : mais dans les opinions des Physiciens, il ne voit rien de stable ; il suspend donc ses déterminations ; il attend d'autres lumières ; il compte sur de meilleures expériences ; & le temps s'écoule durant ces incertitudes. Telle est la situation d'un esprit qui craint de se tromper & de tromper les autres. Il semble que l'Auteur a voulu nous peindre ce qu'il a éprouvé lui-même, & qu'on doit lui sçavoir gré de ses doutes qui ne sont que la preuve de ses attentions.

Il comprend ſous le titre d'*Orychtologie* tous les Foſſiles que le globe terreſtre renferme ; c'eſt-à-dire les Terres, les Pierres, les Métaux, les Minéraux, les Corps pétrifiés. C'eſt, ſi l'on oſe parler ainſi, la collection immenſe que s'eſt fait la Nature ; ou plutôt que ſon très-puiſſant Auteur lui a départie, avec une magnificence digne de lui ſeul. Mais avant que d'étaler toutes ces richeſſes, M. D'Argenville exécute trois choſes qui, jointes à un diſcours général & préliminaire, forment la première partie de ſon Ouvrage. Il fait connoître d'abord les Auteurs principaux qui traitent de la Lithologie & de la Conchyologie : il trace enſuite une nouvelle méthode Latine & Françoiſe de diviſer tous les Foſſiles, ſuivant leurs qualités naturelles & apparentes : enfin il explique, dans un Catalogue abregé, les termes relatifs à ce Livre.

Juillet, 1755. II. vol.

Nous parlerions en détail de la Notice des Auteurs, si elle n'étoit pas à-peu-près la même qu'on a déja vue dans la Conchyologie *, & que nos Mémoires de Janvier 1743 représentent assez en grand. Qu'il nous soit seulement permis de revenir sur l'Article qui concerne, dans cette Notice, le célèbre *Fabio Colomna*, Auteur de quelques Ouvrages très-estimés & très-rares. 1° On le fait ici & dans la Conchyologie, *Médecin de l'Empereur Rodolphe*: particularité que nous n'avons trouvée nulle part; nous ne nions pourtant pas qu'elle ne puisse être consignée

* L'Auteur ajoûte ici cinq Naturalistes, sçavoir Lazare Erckern, Athanase Kircher, Alvarez Alonzo Barba, Emmanuel Swendenborg, & Louis Bourguet. Les quatre derniers sont assez connus : le premier ne peut guères l'être en France, puisque son Livre imprimé en 1629 est tout Allemand.

dans quelque Livre qui n'eſt point venu à notre connoiſſance. Nous renvoyons à la vie de ce Naturaliſte, dont on a un bon Extrait dans le Journal des Sçavans (Janvier 1746) à l'occaſion d'un Ouvrage de *Fabio* qu'on a réimprimé à Milan en 1744. 2° En parlant de la ſeconde partie du Livre que cet Auteur donna en 1616 ſur les plantes rares, on dit qu'il s'y trouve 93 Chapitres : nous n'en avons vû que XLIII dans l'exemplaire qui nous eſt tombé ſous la main. Exiſte-t-il une Edition plus ample de ce même Livre ? C'eſt-ce que M. D'Argenville pourroit nous expliquer.

L'*Orychtologie* a pour objet, comme nous l'avons dit, tous les Foſſiles que la terre cache dans ſon ſein. Parmi ces Foſſiles, il y en a de naturels à la terre, & d'autres qui lui ſont étrangers. Les naturels ſont les Terres, les Pier-

res, les Métaux & les Minéraux; les Fossiles étrangers sont toutes les pétrifications & quelques autres corps transportés en divers lieux de la terre, quoiqu'ils ne soient pas de son crû, de sa famille, s'il est permis de parler ainsi. Notre Auteur traite toutes ces choses avec ordre, & d'abord, (dans sa seconde Partie) il embrasse les Fossiles naturels; plaçant à leur tête les Terres, parce que c'est ce qui donne l'être aux Pierres, aux Métaux & aux Minéraux. Les *Terres* ne sont point confondues ici avec les *Bols:* ces derniers sont des Terres mixtes, où il entre des parcelles métalliques, souvent du fer & quelquefois de l'or. Les espèces de Terres sont distinguées, Argille, Marnes, Ocres, Tufs, Sables; & dans chacune de ces branches il y a encore des soûdivisions; par exemple, on compte quinze ou seize sortes de Marnes, huit ou dix d'Ocres,

autant de Sables &c. tout ceci, au reste, caractérisé par ses propriétés, ses utilités, de manière que ce qui paroît le moins estimable, ou le plus commun, *est* en effet *le plus nécessaire à l'homme ; le sable & l'argille en fournissent des exemples.* » De quelle utilité n'est pas » le premier, puisqu'il sert de liai-» son aux pierres & aux briques, » dont on construit tous les bâti-» mens? Ces pierres rouleroient » les unes sur les autres, sans le » mêlange du sable avec la chaux, » matière tenace, & capable de les » tenir dans leurs lits.... Le sable » est un assemblage de petits frag-» mens de pierres dures, de figure » très-irréguliere & de différentes » couleurs, très-rude au toucher. » Ces fragmens sont souvent rem-» plis de petits crystaux transpa-» rents & polyédres, qui rendent » le sable plus net & plus propre » aux verreries. C'est par une pré-

» voyance (ou providence) admi-
» rable, que le ſable eſt répandu
» de tous côtés, afin que l'eau
» paſſant dans les intervalles qui
» ſont entre ces grains, puiſſe pé-
» nétrer la terre, qui ſans eux
» deviendroit une maſſe compacte,
» dure comme la pierre, & très-
» peu fertile.« Ainſi le génie d'obſervation trouve-t-il par-tout des ſujets d'admirer l'ordre qui règne dans cet univers, & la ſageſſe infinie qui en a réglé & animé tous les reſſorts.

Nous trouvons, ſous cette première claſſe, qui concerne les Terres, une citation d'Aldrovande, (p. 120.) laquelle pourroit embarraſſer le Lecteur : 1° On marque la page 25 du Livre ſecond. Il nous ſemble que c'eſt la page 257. 2° On paroît appeller, d'après lui, le crayon rouge, *Rubrica* ou *Terra laminata* ; & il y a toute apparence que c'eſt *Terra miniata*.

3° On veut rappeller le texte de cet Auteur, pour nous apprendre que les Anciens écrivoient, avec du crayon rouge ou de la ſanguine, les titres des Loix ; & l'on dit : *Mos veteribus erat rubrica vel legum capita... colore rubro notare* ; il y a dans Aldrovande : *Mos veteribus erat legum epigraphas & capita.... colore rubro notare.* Nous faiſons ces légères remarques pour contribuer à la perfection d'un Livre, qui mérite d'être exemt des plus petites taches.

L'Article des Pierres avoit déja occupé une partie du Volume, qui fut publié en 1742. Mais M. D'Argenville l'a beaucoup augmenté & amélioré. Il diviſe toutes les Pierres en quatre genres ; Pierres très-dures, Pierres tendres, Pierres écailleuſes, Pierres ſabloneuſes : mais il y a de plus des eſpèces ſubalternes ; & ſous quelques-unes de ces eſpèces, il y a des Articles

qui ſe soûdiviſent encore en *ſections* ; nous mettons ce mot, non celui d'*eſpèces*, parce que nous trouvons à la fin du Volume un feuillet d'Additions & de Corrections, où l'on avertit qu'il faut ſubſtituer le mot de *ſection* à celui d'*eſpèce*, qui s'eſt gliſſé mal-à-propos dans le corps de l'Ouvrage. En effet, il ne ſeroit pas conforme à l'eſprit d'ordre & de juſteſſe dont ſe picque l'Auteur, de diſtribuer les eſpèces en Articles, & les Articles en eſpèces, parce que ce ſeroit faire des eſpèces d'eſpèces : ce qui répugne à l'uſage des Naturaliſtes.

La partie de cette inſtruction qui doit faire le plus de plaiſir au Lecteur, eſt celle où l'on traite des *Pierres cryſtallines*, ou Pierres précieuſes : mais c'eſt auſſi le morceau qui avoit été manié avec le plus de ſoin dans la Conchyologie (en 1742,) & ſur lequel nos Mémoires avoient le plus inſiſté.

Nous ſouhaiterions qu'on voulût revoir cet endroit au Volume de Janvier 1743. En tout cas, nous ſuppoſons l'Analyſe faite, & nous remarquons ſeulement que l'obſervation ſur les Diamans du Bréſil ſe retrouve ici (pag. 156,) c'eſt-à-dire que M. D'Argenville nous apprend, comme dans la Conchyologie, qu'*on a découvert une nouvelle mine de Diamans au Bréſil*, & que ces Diamans *ſont pour la dureté, la netteté, le brillant, auſſi parfaits que ceux des anciennes mines, malgré la prévention de quelques perſonnes à cet égard.* Nous avons lû ce même fait dans pluſieurs autres Livres : cependant il reſteroit encore à réfuter le Sieur Jeffries, Joaillier Anglois, qui croit que ces diamans du Bréſil ne ſont, au fond, que des diamans des Indes, qui ont paſſé par le Bréſil avant que d'arriver en Europe. On peut voir l'Ouvrage de cet Artiſte, ou

ſimplement l'Extrait que nous en avons donné au mois d'Octobre 1753. Peut-être que ce ſentiment du Joaillier Anglois eſt une pure idée, une opinion ſans fondement; mais il ſeroit toujours agréable au public qu'un habile homme, tel que M. D'Argenville, voulût s'expliquer ſur cela. Ce ſeroit l'affaire de quelques lignes dans une autre Edition de ſon Ouvrage.

Sous la claſſe des Métaux & des Minéraux, on comprend ici les ſels, les ſouffres, les pierres métalliques : trois objets dont chacun eſt conſidéré & traité en particulier. Cependant il y a, pour tous, un diſcours général où l'on examine quelle eſt l'origine & la formation de ces Foſſiles. Elle eſt due, ſans contredit, à la terre & aux différents ſels; mais pour le mêlange & la combinaiſon de ces diverſes parties, les uns ont admis un feu central, d'autres des fermen-

tations,

tations, quelques-uns l'action du feu, de l'air & de l'eau : c'eſt, à ce qu'il paroît, la penſée de Boerhaave, dont notre Auteur ne s'éloigne pas. Il s'attache d'ordinaire aux ſentimens les plus accrédités ; il combat ceux qui n'ont pour eux que l'air de paradoxe. On a vû, par exemple, des Phyſiciens, perſuadés que, depuis la création du monde, il ne ſe forme plus de matières métalliques dans la terre ; & qui croient expliquer tout en diſant que ces matières ſe délayent ſimplement par le moyen des eaux, des ſels, des vitriols ; qu'elles coulent, s'étendent & forment des dépôts qui ſont les *Mines* dont la cupidité des hommes eſt ſi avide. M. D'Argenville oppoſe à cette idée, l'expérience des mines abandonnées dans un certain temps, comme totalement ſtériles ; puis repriſes cinquante ans après, parce qu'on les retrouvoit chargées de

matières métalliques : ce qui prouve bien, ajoûte-t-il, *la production réelle, perpétuelle & journalière des métaux & des minéraux.* Ce sentiment au reste est celui des plus célebres Naturalistes, en particulier, d'Agricola, de Becher, de Junckerus, de Baglivi, &c.

Les détails de l'Auteur sur les sels, sur les souffres, sur les pierres métalliques (ou Métaux & Minéraux proprement dits) sont étendus & doivent intéresser beaucoup les amateurs d'Histoire naturelle. L'Article des Métaux & Minéraux proprement dits, nous fourniroit beaucoup de citations, si nous pouvions en suivre toutes les parties. M. D'Argenville donne la différence des Métaux & des Minéraux. Les Métaux sont des corps durs, mixtes, fusibles, ductiles & malléables; dernieres qualités qui ne se trouvent point dans les Minéraux: ceux-ci néanmoins ont le *brillant*

& la peſanteur; propriétés qui leur ſont communes avec les Métaux ; mais obſervons que l'Auteur, en parlant ainſi, conſidère les Métaux comme des eſpèces particulières de ſubſtances métalliques : auſſi, dans la ſuite de ſon expoſition, borne-t-il les Minéraux à ce qui compoſe la claſſe des demi-métaux, tels que l'Antimoine, le Biſmuth, l'Arſenic, le Cobolt &c. Subſtances, encore une fois, qui ne diffèrent des Métaux, que parce qu'elles ne ſont *point malléables* ou qu'elles le ſont *très-peu*. Il y a une autre ſignification du terme *Minéral*: c'eſt quand on veut indiquer les ſubſtances métalliques qui ſe trouvent mêlées, dans la terre, avec différentes matières de ſables, de pierres, de ſouffres, de ſels, de demi-métaux &c. Alors on appelle ces ſubſtances *mines*, ſuppoſé toutefois qu'on puiſſe les rendre utiles en les analyſant : car

ſi ce ſont des compôſés qui ne laiſſent preſque point de profit à faire, on les nomme *Pyrites & Marcaſſites*, quoique ces deux termes ne ſoient pas ſynonymes, & qu'il y ait entre ces deux choſes quelques différences dont M. D'Argenville rend auſſi raiſon.

Le même Auteur ne diſtingue, comme Boerhaave, que des Métaux parfaits & des demi-métaux. D'autres Naturaliſtes forment trois claſſes : la première, des Métaux parfaits qui ſont l'or & l'argent; la ſeconde, des Métaux imparfaits, qui ſont le Cuivre, l'Etain, le Plomb, le Fer, auxquels on ajoûte quelquefois le Mercure, quoique non-malléable ; enfin la troiſième claſſe eſt des demi-métaux, qui ſont, comme nous le marquons plus haut, l'Antimoine, le Biſmuth, l'Arſenic & beaucoup d'autres. Si l'on veut ſçavoir, au reſte, ce qui différencie les Mé-

taux parfaits, c'eſt-à-dire l'or & l'argent, des Métaux imparfaits, du Cuivre, de l'Etain, du Fer, du Plomb; c'eſt que les premiers n'éprouvent aucune altération ni aucun changement, par l'action du feu la plus violente; au lieu que les Métaux imparfaits perdent, par l'action du feu, leur forme métallique. On peut voir ſur tout cela les Elémens de Chymie Théorique par M. Macquer.

La troiſième partie de ce grand Ouvrage traite des *Foſſiles étrangers à la terre*; & M. D'Argenville l'annonce par un diſcours très-inſtructif ſur les pétrifications: matière des plus étendues & des plus agréables pour quiconque cultive l'Hiſtoire naturelle. Les pétrifications s'opèrent par incruſtation ou par infiltration. L'incruſtation ſe forme ordinairement dans les grottes & dans les fontaines: ce n'eſt qu'une pétrification impro-

prement dite, puisqu'il ne se fait point d'union intime entre les *parties lapidifiques*, & celles du corps qu'on dit incrusté : ce n'est qu'une couche, une enveloppe. L'infiltration, au contraire, change la nature des corps : les sucs pierreux s'insinuent dans toutes leurs parties, & les convertissent en pierres, sans toutefois changer notablement leur figure, leur grandeur, leur tissure. Ainsi trouve-t-on des végétaux & des animaux pétrifiés qui, à l'extérieur, paroissent dans leur état naturel : sur quoi néanmoins il y a encore des distinctions à faire. Car on voit des pétrifications où les objets mêmes sont représentés en relief sur la pierre qui les porte : tel est le poisson gravé dans la 18e planche de ce Volume. » Il a vingt pouces de „ longueur, à compter de l'extré- „ mité du museau jusqu'à l'angle „ rentrant de la queuë. L'orbe de

„ l'œil s'y diſtingue parfaitement, „ ainſi que toutes les parties de la „ tête ; & les dents n'ont point „ changé de couleur ; les écailles, „ dont il eſt couvert, luiſantes, „ nuancées & un peu brunes, ſe „ ſéparent aiſément. Les nageoi- „ res, les aîles & la queuë, tout „ y eſt très-bien conſervé. L'élé- „ vation de ſon relief porte trente „ lignes de renflement dans ſon „ milieu. “ Cette curioſité naturelle a été trouvée dans un ravin, au village de Grandmont, à deux lieuës de Beaune en Bourgogne.

D'autres pétrifications ne ſont que les empreintes des objets qui s'y ſont concentrés & conſumés, ou qui ſe ſont trouvés dans leur voiſinage. Ces pétrifications ſont toujours en creux : on en a un exemple dans la même planche 18e, No. 2, où l'on voit un poiſſon tout entier, imprimé en creux, & très-bien terminé dans toutes

ſes parties : la pierre, qui le porte, a été trouvée dans l'Evêché de Conſtance. L'Auteur rapporte une multitude d'autres exemples de pétrifications, opérées même ſur des parties du corps humain. Il n'oublie pas, à ce ſujet, la fameuſe tête, trouvée près de Reims, dont le poids eſt de douze livres, & la pétrification ſi intime & ſi parfaite, que tout eſt pierre, ſans qu'il y ait le moindre changement dans ſes parties, à l'exception du nez, des yeux & des oreilles qui ſe ſont remplis d'une matière pierreuſe, laquelle toutefois n'a pû pénétrer les dents dont pluſieurs ſont encore dans leurs alvéoles, & parfaitement conſervées.

Il faut de plus diſtinguer deux eſpèces de pétrifications ; celles de la terre, & celles de la mer. Les premières ſont des corps transformés en une autre ſubſtance, comme en pierres, en marbres, en

agathes, *par le moyen des ſucs lapidifiques qui tombent dans les cavernes, dans les grottes & dans les terres.* Tous les Foſſiles dont nous venons de parler, & de plus quantité de coquillages, ſont des pétrifications de terre. Celles de mer ne ſont que des corps pierreux formés dans les eaux de la mer par des vers appellés *polypes:* on connoît ces pétrifications ſous le nom de *Madrepores.* Leurs tuyaux ou cellules ſont les loges & l'ouvrage des animaux qui y ont ſéjourné. C'eſt-ce qui a été confirmé par les obſervations modernes, beaucoup mieux fondées que les hypothèſes anciennes, ſelon leſquelles il paſſoit pour conſtant que les Madrepores étoient des plantes marines. Il pourra bien arriver, ajoûte l'Auteur, que *le Corail ſuive le ſort des Madrepores*; c'eſt-à-dire qu'on le reconnoiſſe auſſi pour l'ouvrage des vers ou des polypes.

Un Vénitien, qui écrivoit en 1750, a voulu même décider la question ; mais M. D'Argenville en appelle judicieusement à des expériences plus multipliées & plus sûres.

Après son *Discours sur les pétrifications*, l'Auteur divise cette troisième Partie de son Ouvrage en quatre classes, dont la première contient les Fossiles où l'on voit les vraies parties des animaux, & les Fossiles qui n'en conservent que les impressions. La seconde comprend les Fossiles chargés de végétaux, ou marqués seulement de leur empreinte. La troisième renferme les pierres qui, produites dans la mer, ont été amenées, par les eaux, dans les entrailles de la terre, & lui sont entierement étrangères. Enfin la quatrième classe rassemble les pierres qui naissent & qui croissent dans les animaux, les végétaux, les minéraux ; & c'est ici que M. D'Argenville traite

fort au-long la matière des Beſoarts dont il diſtingue cinq eſpèces. Il faudroit voir toutes ces explications dans l'Ouvrage même ; & y reconnoître auſſi un Eſſai de 150 pages *ſur l'Hiſtoire naturelle des Foſſiles qui ſe trouvent dans toutes les Provinces de France.* C'eſt en grand ce que M. D'Argenville avoit donné dans un petit Volume *in*-8° vers le milieu de l'année 1751. Il a dû entretenir beaucoup de correſpondances, pour dire quelque choſe d'exact ſur cette matière ; & en général, toute cette Orychtologie eſt une entrepriſe où le travail, l'aſſiduité, le zéle brillent de toutes parts. Il nous ſeroit aiſé d'étendre cet éloge qui n'ajoûteroit rien à l'idée que nous avons conçue du Livre, ni à celle que le public s'en eſt faite indépendamment de notre Analyſe.

Nous ajoûtons un mot ſur les Planches magnifiques dont ce Vo-

lume eſt orné. Elles ſont au nombre de vingt-ſix en y comprenant les deux de la fin, qui ſont comme des hors-d'œuvres, & où l'on voit repréſentés quelques oiſeaux & quelques poiſſons rares. Des vingt-quatre autres, il y en a quatre qui avoient déja paru dans la Conchyologie. Il a fallu les répéter en reprenant quelques-unes des matières traitées plus en abrégé dans ce premier Ouvrage de 1742. Toutes ces Planches, excellemment gravées par le Sr Chedel, mettent ſous les yeux ce qu'il y a de plus beau & de mieux choiſi dans les Cabinets de Paris. Celui de l'Auteur, qui eſt un des plus riches, a fourni la plûpart de ces pièces, & pluſieurs perſonnes de conſidération ſe ſont intéreſſées à la dépenſe des gravures. On voit leurs noms & leurs qualités dans le diſcours préliminaire de M. D'Argenville. Nous finiſſons, en avertiſſant,

qu'on va donner incessamment une seconde Edition de la Conchyologie.

ARTICLE LXXXII.

CLARORUM VIRORUM, Theodori Prodromi, Dantis Alighieri, Franc. Petrarchæ, Galeacii Vice-Comitis, Antonii de Tartona, Colucii Salutati, Leonardi Aretini, Caroli Aretini, Porcelli, Joan. Manzini de Motta, & Jacobi Sadoleti Epistolæ ex Codd. Mss. Bibliothecæ Collegii Romani S. J. nunc primùm vulgatæ. Romæ, &c. *Lettres de plusieurs hommes illustres, en particulier de Dante, de Pétrarque & de Sadolet imprimées, pour la première fois, d'après les Mss. du Collège Romain*; in-8°, *622 pages*. A Rome, chez les Pagliarini, *Juillet*, 1755. II. vol.

M. DCC. LIV. *Et se trouve à Paris chez la Veuve Cavelier & fils, au Lys d'or, rue S. Jacques.*

VOICI un Livre que nos Mabillons & nos Baluzes auroient bien accueilli : mais la race de ces gens-là est réduite aujourd'hui à fort peu de têtes. Fouiller dans les Bibliothèques, & y déterrer des papiers de quatre ou cinq cents ans, ne paroît pas un métier dont nos élegants Philosophes soient curieux. On a probablement d'autres idées en Italie : ce Volume de pièces anecdotes y a été bien reçu, & l'on nous promet une suite qui s'étendra peut-être à 10 ou 12 Tomes, où l'on verra, comme dans celui-ci, du Grec, du Latin, de l'Italien, & quantité de discussions littéraires sur une multitude de personnages ou de Livres assez peu connus.

L'Editeur eſt le P. Pierre Lazeri, Bibliothècaire du Collège Romain. Chargé d'une adminiſtration, qui le met à portée de feuilleter un bon nombre de Manuſcrits ; il a trouvé, dans quelques-uns, des pièces anecdotes qui lui ont paru intéreſſantes, & il a conçu le deſſein d'en former une collection. Le Volume que nous annonçons, eſt le premier fruit de ſes ſoins.

On y trouve d'abord 14 Lettres d'un Grec du 12^e ſiècle nommé *Théodore Prodromus*, dont Fabricius & d'autres ont parlé, mais avec trop peu d'exactitude : la Notice qu'en donne le P. Lazeri eſt bien plus juſte. Il a pris ſoin d'ailleurs de collationner le texte de cet Auteur avec deux Manuſcrits du Vatican, de placer vis-à-vis une Traduction Italienne, & de mettre au bas des Pages, une Traduction Latine dont un de ſes amis a bien voulu ſe charger. Quant au

fond de l'Ouvrage, nous n'y remarquons rien de fort intéressant. C'est un Grec babillard qui écrit des Lettres de complimens. Ce Theodore est affecté, ampoullé, fade adulateur, & s'enthousiasme pour rien. On a pourtant bien fait de nous donner ces 14 Lettres, parce que, s'il y en a d'autres du même Auteur, dans des recoins de Bibliothèques, celles-ci sont toutes propres à nous faire perdre l'envie d'en solliciter l'Edition.

Le P. Lazeri place ensuite une Lettre de Dante, deux de Pétrarque, une de Galeas Visconti, une d'Antoine de Tartona, une de Collucius Salutatus Chancelier de Florence, une de Porcelli Poëte & Orateur, 13 de Jean Manzini de Motta. Or dans tout ceci, il est possible de découvrir quelques particularités historiques & littéraires : par exemple, on apprend, par les deux Lettres de Pétrarque, écrites

l'une & l'autre au nom de Jean-Galeas Viſconti, que ce Prince s'intéreſſa fort à la cataſtrophe du Roi Jean II. pris par les Anglois en 1356. La première de ces Lettres eſt adreſſée au Dauphin Charles, qui fut depuis notre ſage Roi Charles V. Il eſt remarquable que Galeas lui donne le titre de *Majeſté*, dans un temps où l'on ne donnoit encore à pluſieurs Rois que le titre d'*Alteſſe*. La ſeconde Lettre eſt pour le Cardinal de Boulogne arrière-petit-fils, par ſa mère, du Roi ſaint Louis. Ces deux Epîtres, en ſtyle de condoléance, ſont dignes de la main de Pétrarque qui étoit le meilleur Ecrivain du XIV. ſiècle, quoiqu'il fût encore très-éloigné de la perfection où l'on parvint, à la renaiſſance des études.

Dans la ſixième Lettre de Jean-Manzini de Motta, on apprend deux anecdotes : la première eſt

que Pétrarque fut trouvé mort dans son cabinet, appuyé sur un Livre, lorsqu'il étoit âgé de 71 ans. Cette relation peut servir à rectifier toutes les Histoires qu'on a données de ce personnage, sans en excepter les sçavans Mémoires de M. le Baron de la Bastie. Celui ci dit que Pétrarque *mourut entre les bras d'un de ses amis le 18 Juillet 1374 âgé de 70 ans moins deux jours.* Il a suivi sur ce point la narration de Squarzaficò & celle de Beccatelli ; mais il semble qu'on doit plutôt s'en rapporter à Manzini de Motta qui écrivoit en 1388 (date de sa Lettre) 14 ans après la mort de Pétrarque : c'est la réflexion du P. Lazeri.

La seconde Anecdote, contenue dans la même Lettre, regarde le célèbre Cordelier, Nicolas De Lyre, mort en 1340, (le P. Lazeri se trompe en disant 1320.) Manzini de Motta dit que ce Docteur,

étant âgé de plus de 120 ans, expliquoit encore d'une voix très-forte & très-claire, les difficultés de l'Ecriture : *Hic XX & centum annorum & plurium, tanquam robustissimus juvenis, voce clarissimâ adhuc nodos sacræ paginæ declarabat.* Voilà un trait inconnu jusqu'ici à tous les Annalistes de l'Eglise, à tous les Ecrivains d'Histoire littéraire. Il passe pour constant chez tous les Auteurs, que Nicolas De Lyre ne vécut que 48 ans dans l'Ordre de saint François, & qu'il s'y étoit engagé dans un âge assez tendre : d'où il faudroit conclurre qu'il s'en manque beaucoup que la vie de ce docte personnage ait été poussée jusqu'à *120 ans & plus.* Cependant Manzini écrivoit 48 ans après la mort de Nicolas De Lyre ; & celui-ci avoit fait assez de bruit dans le monde pour qu'un Italien, qui se picquoit de science, fût bien instruit de ce qui touchoit les par-

ticularités de sa vie. On jugera de la force de ce raisonnement ; on décidera si le témoignage de Manzini doit l'emporter sur l'Epitaphe qu'on lit dans le Chapitre des Cordeliers de Paris, où Nicolas De Lyre est enterré. On lit dans ce monument que Nicolas mourut le 23 Octobre 1340 ; qu'il avoit vécu 48 ans dans l'Ordre, & qu'il y étoit entré jeune ; mais il faudroit aussi sçavoir si cette Epitaphe est du temps même, si elle n'a point été placée après coup, c'est-à-dire, long-temps après la mort du Docteur, &c.

Voici présentement & incontestablement la partie du Volume qui mérite le plus d'attention. Ce sont 145 Lettres du Cardinal Sadolet. 107 ont été écrites par cet homme célèbre, au nom & sous la dictée des Papes Leon X. Clement VII. & Paul III. dont il étoit Secrétaire ; 38 sont de Sadolet

même, & le fruit du commerce d'amitié, de politesse, & d'affaires qu'il entretenoit avec beaucoup de personnes illustres. Le P. De Colonia, Jésuite de Lyon, avoit formé le dessein de donner au public les premières de ces Lettres, c'est-à-dire celles de Sadolet regardé comme Secrétaire des Papes: on en a la preuve dans nos Mémoires de Trévoux à l'année 1701, mais le projet n'a point été mis en exécution; & nous ne pouvons deviner quelle a pû être la fortune du Manuscrit que ce P. Jésuite avoit en main. Celui qui a servi au P. Lazeri, pour son Edition, pourroit bien être une copie de l'exemplaire annoncé par le P. De Colonia. Mais quoi qu'il en soit, on verra très-volontiers ce morceau de l'illustre Cardinal notre voisin & notre ami. Nous parlons en ces termes, parce que Sadolet aima la France, & qu'il résida le plus qu'il

lui fut poſſible dans ſon Evêché de Carpentras. Ceux qui aiment le beau Latin , liront avec délices ce recueil de Lettres: ceux qui ſont plus curieux de faits hiſtoriques, trouveront dans le même recueil de quoi ſe ſatisfaire. Il n'eſt pas poſſible que 107 Lettres écrites par trois Papes à preſque tous les Souverains de l'Europe, ne contiennent des particularités qu'on ſoit bien-aiſe de ſçavoir & de comparer avec les Hiſtoires du temps. Les Lettres mêmes de Sadolet ne ſont pas dépourvues de traits dans le même genre ; & l'on y apprend de plus quelques Anecdotes qui le concernent lui-même. Nous citerions des exemples, ſi nous écrivions la vie de ce Cardinal. Il y a long-temps que les gens de Lettres & mêmes les Politiques la déſirent. On l'a dans Ribier, dans D'Attichy, dans Niceron & peut-être encore ailleurs, mais tout cela eſt

fort imparfait; & nous ne parlons point des agrémens du ſtyle dont un tel ſujet eſt ſuſceptible : au reſte notre Editeur ſoulageroit beaucoup quiconque entreprendroit cette hiſtoire ; car il donne une fort longue Notice de la vie & des ouvrages de Sadolet : en général, ce P. Lazeri eſt attentif, critique, & ſon ouvrage, quoique réduit à la claſſe des Collections érudites, qui ont bien perdu de leur ancienne réputation, mérite d'être regardé comme un bon Livre en ce genre. On ne peut que l'inviter à fouiller de plus en plus dans ſon tréſor littéraire; mais il faut que le choix dirige tout. S'il a des morceaux du XVI & du XVII^e^ ſiècle, il doit les préférer aux haillons des ſiècles précédents, à moins que la matière de ceux-ci ne fût importante & par-là même précieuſe.

ARTICLE LXXXIII.

*MÉMOIRES DE LITTÉRATURE, tirés des Regiſtres de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, depuis l'année 1744 juſques & compris l'année 1746, Tome XIX.** in-4o. pag. 735. A Paris, de l'Imprimerie Royale, M.DCC.LIII. *Suite de l'Article XXIV. au mois de Février, 1755.*

ONZIÉME *Diſſertation ſur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grèce ;* par M. Hardion.

* Nous ſommes un peu en arrière par rapport aux Mémoires de cette célébre Compagnie, puiſque les Tomes XX. & XXI. ont paru; mais nos Lecteurs peuvent compter que les Extraits de ces deux derniers Volumes ne ſe feront pas attendre.

Hardion. Il n'eſt guères ici queſtion que de Gorgias & de quelques-uns de ſes diſciples, comme Polus d'Agrigente, Licymnius, Théodore de Byſance, Evenus * de Paros, Aſcidamas d'Elée. M. Hardion caractériſe ces différents Orateurs : les fragmens qui nous en reſtent, & les critiques qu'en ont faites les Anciens ſont les monumens dont il appuie ſes jugemens. Comme Gorgias avoit puiſé dans les Poëtes, l'idée qu'il avoit de l'Art oratoire, ſa Proſe, & celle de la plûpart de ſes élèves, en conſerva toujours la teinture : les fleurs y étoient prodiguées, & les épithètes multi-

* Evenus avoit mis en vers une méthode d'invectives; *afin d'aider la Mémoire*; σοφὸς γὰρ ἀνήρ. *Car il étoit Poëte*, dit M. H., σοφὸς ne ſignifie guères *Poëte* dans Platon ni ailleurs. Platon n'auroit-il point prétendu marquer, par ce terme, le mérite de la méthode plutôt qu'un talent poëtique ?

pliées avec affectation. L'harmonie en étoit trop cadencée, les métaphores trop élevées, les mots trop emphatiques. Ces premiers Orateurs couroient après les ornemens en général, & sur-tout après ceux qui étoient de leur invention. Ainsi chargée de richesses trop étrangères, & parée de figures trop compassées, leur éloquence manqua toujours de cette simplicité naturelle, qui seule fait la beauté & la force de l'Art oratoire. Malgré ces défauts Gorgias rendit de grands services à sa langue. Selon M. Hardion il fut pour le Grec, ce que Balzac a été pour le François : en passant le but, l'un & l'autre ont mis leurs successeurs en état de l'atteindre.

Suite des recherches sur l'origine de la Tragédie; par M. l'Abbé Vatry. Cet Article se borne à trois Poetes Tragiques, Chérilus, Pratinas, Eschyle. On n'a pas manqué de distinguer ici Chérilus le Tra-

gique de deux autres Poëtes qui ont porté le même nom. L'un fut le chantre de la victoire remportée par les Athéniens sur Xerxès : chaque vers de ce beau Poëme valut un *stater* à son Auteur. L'autre suivit Alexandre en Asie, il devoit chanter les conquêtes de ce Héros ; il s'en acquita si mal qu'Alexandre disoit qu'il eût mieux aimé être le Thersite d'Homère que l'Achille de Chérilus. En lisant son Poëme, Alexandre lui faisoit donner une pièce d'or à chaque bon vers, & un soufflet à tous les autres. Le nombre de ces mauvais vers fut si grand, que le Poëte expira sous celui des soufflets. Il n'est resté des Ouvrages de Chérilus le Tragique, que le nom d'une Tragédie ; on dit cependant qu'il en avoit composé 150, & qu'il avoit été treize fois couronné.

Pour Pratinas, il fut l'inventeur d'une espèce de Tragédie appellée

Satyre. Chassés des autres pièces, les Satyres, les Faunes, les Sylvains &c. furent relègués dans ce nouveau drame, où ils ne continuèrent que trop de satisfaire le goût médisant & licentieux de la populace Athénienne.

Après Pratinas, parut Eschyle, qui prétendit être inspiré de Bacchus pour chausser le cothurne dont il fut l'inventeur, ainsi que des habits & des autres décorations théâtrales. Avant Eschyle la Tragédie n'avoit qu'un personnage & ses chœurs; ce Tragique introduisit sur la scène un second Acteur, dont le rôle abrégea celui des chœurs: à mesure qu'on augmenta le nombre de ces Acteurs, on diminua le nombre de ceux qui composoient le chœur. En relevant autant le style que l'appareil tragique, Eschyle bannit du Théatre le *burlesque & les bouffonneries*. Avec l'Architecte Agatarchus, il

préſida dans Athènes à la conſtruction d'un magnifique Théatre qui ſervit de modèle à Rome dans ce genre d'édifice. Agé d'environ 56 ans, après avoir perfectionné par ſes inventions, toutes les parties de la Tragédie, Eſchyle fut vaincu par Sophocle qui n'avoit encore que 28 ans. Honteux de ſa défaite, il ſe retira en Sicile auprès du Roi Hiéron, & il y mourut âgé de 69 ans. „ Sa mort fut des plus „ extraordinaires, ſi ce qu'on en „ raconte eſt vrai. On lui avoit „ prédit qu'il mourroit écraſé par „ la chûte d'une maiſon : pour „ éviter ce malheur, il alla vivre „ en raſe campagne : un jour une „ Aigle qui cherchoit à briſer une „ Tortue qn'elle tenoit dans ſes ſer„ res, voyant de bien haut la tête „ chauve de notre Poëte, la prit „ pour un caillou, laiſſa tomber „ deſſus ſa Tortue, & remplit de „ cette ſorte la prédiction. “ Les

Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le nombre des Tragédies & des couronnes d'Eſchyle. M. L. V. n'a pas entrepris de les concilier. Le plus grand ſervice que cet Auteur Athénien rendit à la Tragédie, fut d'en relever & d'en fixer le ſtyle au genre *grave & ſérieux*; cependant il y dérogea en inſérant des rôles d'yvrogne dans quelques-unes de ſes Tragédies. On a dit qu'en prêtant à ſes Héros une paſſion dont il n'étoit pas exempt, il avoit prétendu l'annoblir. M. L. V. aime mieux croire que ce fut une complaiſance du Poëte pour le goût du peuple Athénien; ou bien qu'il en uſa de la ſorte pour faire uſage de quelque danſe, ou de quelque morceau de muſique de ſa compoſition: car Eſchyle étoit l'Auteur de la muſique comme de la poëſie qui entroit dans ſes Pièces.

Diſſertation ſur les Manuſcrits Hébreux ponctués & les anciennes

Editions de la Bible ; par M. Fourmont l'aîné. La plûpart de nos doctes Hébraïsans ont fixé l'origine de la ponctuation Hébraïque à l'époque de la *Massore*, qu'ils ne font guères remonter au-delà du 9e siècle. Selon M. Fourmont, ils ont pris une revision de Bibles Hébraïques pour l'institution des points voyelles : ce qu'ils prennent pour l'origine de ces points, ne fut qu'une réforme de variantes qui s'étoient glissées dans la ponctuation, par la faute des Copistes. A la vérité, dans les Synagogues Juives on ne s'est jamais servi de Bibles ponctuées ; mais l'argument qu'on en tire contre la ponctuation des autres exemplaires, n'est que négatif. M. Fourmont le combat par un autre argument du même genre ; c'est que si la ponctuation hébraïque eût été d'une institution aussi récente qu'on le prétend, les Ecri-

vains postérieurs en auroient fait quelque mention. Il ajoûte que, sans le secours des Manuscrits ponctués, jamais S. Jérôme n'eût pû distinguer la leçon du Texte Hébreu de celle des Septante. Ainsi quand Kimkhi & Aben Esra nous disent qu'ils ont *reçu la ponctuation des Massorèthes de Tibèriade*, il faut les entendre d'une ponctuation corrigée & non inventée. On semble donc ici reprendre, sans le dire, la défense d'une Thèse que les deux Buxtorf ont soûtenue avec tant de zèle : on invite les Sçavans à revoir toutes les Bibles manuscrites qui sont ponctuées, & à rechercher dans ces points la trace de leur antiquité. Aujourd'hui que, dans Paris, l'étude de l'Hébreu se réveille, il faut espérer qu'on ne manquera pas de répondre à cette invitation, & que notre sçavant Académicien, s'il vivoit encore, n'auroit plus à gémir

ſur *l'injuſte mépris qu'on a pour les Langues Orientales.*

Eclairciſſemens ſur quelques paſſages de Pline, qui concernent les Arts dépendans du deſſein; par M. le Comte de Caylus. Pline par-tout admirable, ne l'eſt jamais davantage que dans les obſervations qu'il fait ſur les Arts, & dans le choix des expreſſions qu'il y emploie. C'eſt ſur-tout à la naiſſance des Arts & à leur progrès, qu'il s'attache. Dans la vie des Artiſtes, il ne ſaiſit que les faits qui ſe lient à l'Hiſtoire de leur Art; ce n'eſt pas leur gloire qui l'intéreſſe, c'eſt celle de leur profeſſion. Ses termes ſont auſſi concis, que le ſens en eſt précis; des ſeuls mots propres de l'Art, il forme tout ſon langage. Pour l'entendre & le traduire, il ne ſuffit donc pas de ſçavoir le Latin, il faut ſçavoir les Arts mêmes dont il parle, ou du moins en avoir des notions

exactes qui puissent suppléer au Dictionnaire Latin des anciens Arts qui nous manque. De ces réflexions que nous a fournies M. le Comte de Caylus, concluons qu'il faudroit être, comme cet illustre Académicien, sçavant dans la peinture & dans l'antiquité, pour bien rendre les paroles & les pensées de Pline sur le Dessein & les autres Arts. C'est un avantage qui a manqué à la plûpart des Traducteurs & des Commentateurs de Pline.

Il étoit donc réservé à M. le Comte de Caylus de nous apprendre que dans Pline, entre le *Monochromaton*, & le *Monogramma*, il y a la même différence qu'entre notre *Camayeu*, & les simples esquisses ; que *linea* ne répond pas à notre *ligne* ou trait ; qu'il a plus d'étenduë, & qu'il signifie le contour des figures ; que *lineæ tenuitas & subtilitas* exprime l'élégance & la délicatesse de

ces contours; qu'en parlant du Jalysus peint par Protogène, Pline n'a point voulu dire que ce Peintre eût couvert ce fameux tableau de quatre couches de couleurs, mais plutôt qu'il l'avoit repeint quatre fois, *afin qu'au moyen de cet empâtement de couleur, ce tableau pût conserver plus long-temps sa fraîcheur, & résister à la fureur du temps*; qu'en caractérisant les talens de Parrhasius, qui le premier a réduit en art les régles des proportions, Pline nous apprend que ce Peintre sçavoit donner à une tête, *des airs extrêmement piquans*, la *bien coëffer*, ou *ajuster ses cheveux avec autant de noblesse que de légereté*, placer sur une *bouche les ris & les graces*, & qu'il étoit incomparable *dans le beau coulant & la justesse de ses contours*: ce qui est le *sublime de la Peinture*. Voilà le sens que M. le Comte de Caylus donne à ce

passage : *Primus symmetriam picturæ dedit, primus argutias vultûs, elegantiam capilli, venustatem oris, confessione artificum in lineis extremis palmam adeptus.* Le sublime de la Peinture n'est donc pas, selon Pline, dans la beauté du coloris qui donne du relief aux objets, mais dans la justesse du dessein qui en rend la forme avec toute la précision possible. Au-dessus de tout dans le dessein, Parrhasius fut au-dessous de lui-même dans le coloris. C'est-là le vrai sens de Pline dans toute la suite de son texte : il a été si mal rendu par Durant, en son *Histoire de la Peinture ancienne*, que M. le Comte de Caylus, après en avoir rapporté la version, est obligé de s'écrier : *quelle éclipse ! quel langage !*

Pline a dit de Cimon, *catagrapha invenit, hoc est, obliquas imagines*. Durand & le P. Hardouin ont cru qu'il s'agissoit, en cet en-

droit, de *viſage de profil.* M. le Comte de Caylus démontre qu'il n'eſt queſtion, dans ce texte, que de *têtes vues en racourci, ou de toute repréſentation de tête qui ne ſera pas de face.* Il faut recourir au Mémoire que nous parcourons pour bien entendre quel étoit ce *poliment* de Nicias, dont Praxitele faiſoit tant de cas; quel fut l'Art de la *Peinture encauſtique*, dont les Anciens avoient le ſecret. On s'eſt imaginé l'avoir retrouvée dans la Peinture en émail; c'eſt une erreur des modernes.

Nous ne ſçaurions ſuivre notre Académicien dans le détail des fautes qu'il reproche à tous les interprètes qui ſe ſont exercés ſur le 35^e^ Livre de Pline, ni raſſembler toutes les preuves dont il appuie le parti qu'il prend en les abandonnant. Mais nous pouvons reconnoître, d'un mot, que tout ce Mémoire intéreſſe par le fond des

choses & par la manière dont elles sont traitées.

Recherches historiques sur les sorts, appellés communément par les Payens, Sortes Homericæ, sortes Virgilianæ, &c. *& sur ceux qui parmi les Chrétiens ont été connus sous le nom de* Sortes sanctorum; par M. l'Abbé Du Resnel. Dans les Poëmes d'Homère, d'Euripide, de Virgile, &c. les Payens croyoient avoir un Oracle perpétuel qu'ils pouvoient interroger avec confiance: on ouvroit au hazard leurs Poëmes, dans la persuasion que le vers sur lequel on tomberoit, étoit la réponse des Dieux qu'on avoit besoin de consulter; on ne songeoit plus qu'à en faire l'application aux circonstances qui embarrassoient. Il étoit difficile que l'évenement ne semblât souvent vérifier une interprétation presque toujours arbitraire. En falloit-il davantage pour accréditer & per-

pétuer une ſuperſtition fondée ſur l'opinion commune que les Poëtes avoient été des hommes divinement inſpirés; leurs ouvrages étant d'ailleurs pleins des plus belles & des plus univerſelles maximes de la Morale & de la Religion? Quand l'évenement n'étoit pas conforme à l'Oracle prétendu, on y faiſoit moins d'attention, & même on rejettoit l'erreur plutôt ſur l'interprétation que ſur la réponſe: ainſi cette pratique ſuperſticieuſe, éludant tous les remèdes, demeuroit incurable. Dans les *recherches* de M. l'Abbé Du Reſnel, nous avons un recueil curieux & ſçavant des principaux faits hiſtoriques qui, par leur éclat, ont le plus contribué à nourrir cette ſuperſtition.

En la déracinant, le Chriſtianiſme n'abandonna pas l'uſage des ſorts divins, *ſortes ſanctorum*: on ſçavoit par l'Ecriture que quelquefois Dieu prend cette voie pour

manifester ses volontés. Ainsi après de saintes préparations, tantôt on ouvroit les saints Livres, & le premier verset qu'on rencontroit, étoit pris pour la réponse divine qu'on cherchoit ; tantôt on entroit dans une Eglise pendant l'Office, & les paroles sacrées qu'on y chantoit actuellement, étoient reçues comme un augure légitime qu'on pouvoit suivre en sûreté.

L'abus se glissa dans ces usages communs aux Grecs & aux Latins ; on y recouroit même dans les affaires mondaines, ce qui déplaisoit fort à S. Augustin : *Ista*, dit-il, *mihi displicet consuetudo ad negotia sæcularia* : l'Eglise fut obligée d'en proscrire la coûtume. Mais cette proscription n'a jamais empêché que, dans quelques occasions extraordinaires, on n'ait reconnu la voix du Seigneur, qui s'expliquoit sur de certaines vocations ou élections singulières ; par l'ouverture

des ſaints Livres, ou par le chant des Egliſes. Ainſi quoique les Théologiens réprouvent en général les *ſorts des Saints*, comme une pratique qui autoriſe à tenter Dieu, cependant il faut convenir, avec M. l'Abbé Du Reſnel, qu'il peut être encore des occaſions, où Dieu nous manifeſte ſes volontés par cette ſorte de révélation; mais ce ſont là des exceptions qui ne préjudicient point à la Loi qui défend ce genre de divination. Il en reſte encore quelques traces à Boulogne dans la réception des nouveaux Chanoines : on y conſerve cet uſage à titre d'ancienne coûtume, & non de divin augure. Dans ſes *recherches* ſur toute cette matière, M. l'Abbé Du Reſnel eſt toujours éclairé & guidé par une érudition étendue & par une critique ſage.

Premier Mémoire ſur ce que les anciens Payens ont penſé de la Réſurrection; par M. l'Abbé Fénel. *Juillet*, 1755. II. vol.

Après avoir éclairci quelques paſſages des Anciens, qui ont fait attribuer à Démocrite, une croyance auſſi contraire à ſes principes que celle de la Réſurrection, M. l'Abbé Fénel recueille les veſtiges de ce dogme, épars dans les archives du Paganiſme : il prouve qu'il faiſoit un article de la Doctrine des Mages. Mais comme le dogme des deux principes, établi chez les Perſans par Zoroaſtre, ne ſemble pas s'accorder avec le dogme d'une Réſurrection générale, notre Académicien range *Arimanius*, & *Oromaſez* (le premier auteur du mal, le ſecond auteur du bien) dans le rang des principes *ſecondaires* ou ſubalternes ; il leur donne pour ſupérieur un Etre ſuprême : c'eſt ce Dieu ſouverain qui, ſelon la Religion des anciens Perſans, doit opérer le miracle de cette Réſurrection. Depuis peu dans nos Mémoires, nous avons

indiqué ce fait doctrinal qui eſt ici très-bien diſcuté.

De la vie & des actions de Balbus l'ancien; par M. De la Nauze. Nous ne pouvons rien extraire d'un morceau où tout eſt extrêmement lié. Balbus fut un Eſpagnol qui s'éleva aux premiers honneurs de Rome, par la protection des hommes les plus puiſſants & les plus diviſés qu'eût la République dans le temps de ſes fameux Triumvirats. Son caractère, ſa vie, ſa conduite, ſes ſuccès & ſa fortune, ſont ici retracés avec un crayon auſſi ferme que rapide. On en jugera par le peu que nous allons copier de ces traits. » Natif de „ Cadix.... il ne pouvoit eſpérer en „ s'y fixant, que d'y vivre dans une „ condition obſcure & tranquille, „ ou d'y devenir peut-être, à force „ de travail, un riche négociant. „ Le premier parti ne convenoit „ point à un génie actif & intri-

„ guant, ni le ſecond à une ame
„ ambitieuſe. Il eut le courage de
„ s'expatrier & de ſe livrer au mé-
„ tier des armes. Ses ſervices mi-
„ litaires, en le faiſant incorporer
„ parmi les citoyens Romains, lui
„ ouvrirent une carrière digne de
„ lui. Il parut, dans la Capitale du
„ monde, avec des talens ſupé-
„ rieurs, annoncés & ſoûtenus par
„ des protections puiſſantes, ſans
„ quoi les talens demeurent ordi-
„ nairement enfouis. Exemt de
„ vices groſſiers & ennemi de tout
„ excès, il ne s'attira jamais de
„ mauvaiſes affaires : officieux &
„ complaiſant, il ſe fit des amis ;
„ intelligent, vif, laborieux, at-
„ tentif à tout, il amaſſa des richeſ-
„ ſes immenſes, & ſon peu de déli-
„ cateſſe, ou les autres défauts qu'il
„ pouvoit avoir, ne furent jamais
„ de nature à mettre obſtacle à ſa
„ fortune..... Il fut magnifique &
„ ſomptueux par goût & par réflé-

„ xion : c'étoit alors un moyen né-
„ cessaire pour s'attirer la considé-
„ ration publique, & pour obtenir
„ des dignités... Homme de guerre
„ & homme d'état, homme de
„ société & homme de cabinet,
„ homme de génie & homme de
„ détail, il fut un instrument pro-
„ pre à tout entre les mains de Cé-
„ sar.... Il avoit toute la confiance
„ de son Maître sans qu'il y parût,
„ sçachant que le crédit d'un Favori
„ n'est jamais plus solidement ap-
„ puyé que lorsqu'il ne s'en laisse
„ point éblouir, & qu'il peut en
„ tempérer l'éclat aux yeux du pu-
„ blic, &c.

Discours sur la Fable de l'Enéide; par M. l'Abbé Vatry. » Tout le
„ but de l'Enéide, *selon M. l'Abbé*
„ *Vatry*, est de persuader aux Ro-
„ mains qu'ils doivent se soumettre
„ à la domination de celui que sa
„ naissance, ses vertus, & sa for-
„ tune leur ont donné pour maître,
Juillet, 1755. II. vol.

„ c'eſt-à-dire, à la domination „ d'Auguſte ; « & toute la Fable de l'Enéide n'eſt qu'un emblême, où Virgile a peint cette vérité. Dans Enée, dans ſon caractère, dans ſon hiſtoire, M. l'Abbé Vatry ne voit qu'Auguſte. Sauvé des malheurs de Troie, échappé à mille autres dangers, Enée aborde enfin en Italie, & y fixe ſon thrône. Ce Prince fut redevable de ce grand bonheur 1° à la protection de Venus dont il étoit fils : Auguſte ſe glorifioit de la même origine & de la même faveur ; 2° à ſa qualité de dépoſitaire des Dieux tutélaires de Troie, dont il partagea la fortune. Auguſte avoit le dépôt de tous les Dieux de l'Empire Romain, & par conſéquent les Dieux tutélaires des pays que Rome avoit conquis : ces Divinités faiſoient toujours une partie des dépouilles que Rome enlevoit : en les honorant dans ſes temples, elle croyoit s'aſſurer leur

protection & ses conquêtes ; 3°. à l'ordre des destins ; c'étoit aussi sur la volonté des destins, qu'on cherchoit à fonder l'empire d'Auguste. On ne pouvoit imaginer une idée plus propre à soumettre *le plus fier & le plus indépendant* des peuples, & à lui adoucir le joug de la nouvelle domination. 4°. Enfin Enée devoit son thrône à ses vertus : Auguste se soûtint sur le sien par ses vertus véritables ou simulées ; car en mourant il ne s'applaudissoit que d'avoir bien joué son rôle. En poussant ces rapports plus loin qu'aucun des Commentateurs de Virgile, M. L. V. jette sur toute l'Enéide, une lumière qui découvre tout l'intérêt qu'Auguste & les Romains devoient prendre à un Poëme, où l'Empereur & l'Empire étoient si délicatement flattés par leurs endroits les plus sensibles. Ainsi ce Discours justifie le zéle empressé qu'avoit Auguste pour l'exécution d'un ou-

vrage, dont le plan avoit été si heureusement rapporté à sa gloire & à son ambition.

Trois *Dissertations où l'on examine si la Puissance Impériale chez les Romains étoit patrimoniale, héréditaire ou élective.* Par M. l'Abbé De la Bléterie. Dans son *Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules*, M. l'Abbé Du Bos avance qu'*un Jurisconsulte, interrogé sous le règne d'Augustule, touchant le genre dont étoit la Couronne Impériale, n'auroit pû donner une réponse bien positive*; l'usage ayant trop varié pour rien prouver, & la Loi écrite n'ayant rien statué sur ce point de droit public. Sans recourir à la Jurisprudence, avec le seul secours de l'Histoire, M. l'Abbé De la Bléterie entreprend de résoudre le problême. Voici la substance de son raisonnement, dont il appuie la force sur des recherches & sur des détails

historiques

hiſtoriques où tout eſt concluant.

Une République libre & indépendante, qui juge à propos de ſe choiſir un Souverain, ou lui donne le pouvoir de ſe nommer un ſucceſſeur, & alors *l'Etat eſt cenſé patrimonial*; ou attache à la famille de ce Souverain le droit de ſucceſſion, ce qui rend l'Etat *héréditaire*; ou ſe réſerve le droit de procéder à une nouvelle élection quand le Thrône ſera vacant : dans ce cas l'Etat devient *électif.* Ce droit d'élection eſt même un droit naturel dont la Nation ne peut être dépouillée que par un acte authentique qui y déroge en termes exprès, ou par un uſage qui ait aſſez longtemps prévalu pour fonder une preſcription. Or en déférant ſon Empire à Auguſte & à ſes ſucceſſeurs juſqu'à Auguſtule incluſivement, la République Romaine ne leur a donné aucun droit d'en diſpoſer ni comme d'un patrimoine,

ni comme d'un héritage : donc pendant ſes cinq premiers ſiècles l'Empire Romain n'a pas ceſſé d'être électif.

Pour ſuivre l'Académicien dans le cours de ces Diſſertations auſſi élégamment écrites que ſolidement raiſonnées, il faut bien diſtinguer *le droit*, du pouvoir de diſpoſer de l'Empire, & *le fait* ou la diſpoſition même, de la manière dont cette diſpoſition s'eſt exécutée. Il ne s'agit pas de ſçavoir ſi quelqu'un des Empereurs Romains a eu aſſez de pouvoir pour diſpoſer à ſon gré de l'Empire ; mais s'il en a eu le *droit :* il n'eſt pas même queſtion de ſçavoir s'il en a diſpoſé *de fait ;* mais s'il n'en a diſpoſé que dans une forme qui ſauvât au Senat ſon droit d'élection, & qui lui en laiſſât l'exercice véritable ou apparent, libre ou forcé. Dans cette matière il faut toujours ſe rappeller *deux vérités eſſentielles* ſelon M. D. L. B,

„ La première, que les Romains
„ n'ayant jamais renoncé à leur an-
„ cien Gouvernement, ni pris une
„ résolution formelle de perpétuer
„ le nouveau, la Puissance impé-
„ riale n'étoit chez eux qu'une puis-
„ sance provisionnelle. La seconde,
„ que cette puissance provisionnel-
„ le étoit dans la personne d'Au-
„ guste, une commission à temps,
„ une Magistrature décennale. «
Ainsi l'association de Tibère à cette puissance passagère, ne fut point en rigueur un titre pour succéder à Auguste : aussi ne prit-il point alors le prénom d'*Impérator*, & il ne monta sur le Thrône vacant que quand il y eut été appellé par le Senat & par le peuple Romain. Tel est sommairement l'objet des deux premières Dissertations.

Dans la troisième, M. D. L. B. prouve que sous Tibère on continua de regarder l'Empire comme électif, & que Caius n'y parvint ni

en vertu d'aucune diſpoſition de Tibère, ni par droit d'hérédité, mais par l'élection du Senat. A ces trois Diſſertations, l'Auteur en ajoûte une quatrième, où il prouve 1° que le nom d'*Auguſte** donné à Céſar Octavien, ne fut pour ce Prince qu'un ſurnom perſonnel, qui ſignifioit *un homme au-deſſus de l'homme, un homme divin, un demi-Dieu:* ce ſurnom fut donné à Auguſte comme l'expreſſion du tranſport qui ſaiſit les Romains à la vuë de cette généroſité & de cette modération, dont Auguſte fit parade en ſe démettant de la ſuprême

* Dans une Diſſertation de ce Volume M. l'Abbé Belley prend un ſentiment contraire à celui de M. D. L. B.: il dit que le nom d'Auguſte fut déféré à Octavien, *pour exprimer l'éclat de ſa dignité:* en attendant que M. l'Abbé Belley ait occaſion de produire ſes preuves, celles de M. l'Abbé De la Bléterie doivent reſter victorieuſes.

Puiſſance, & ne conſentant à la reprendre que pour un temps limité. 2° Qu'Octavien laiſſant ce nom à Tibère par ſon teſtament, ne lui laiſſa ni prétendit lui laiſſer aucun droit à l'Empire, mais ſeulement un nom qui étoit, en quelque ſorte, dû au fils adoptif d'Auguſte. Enfin les Romains s'accoûtumerent à joindre au nom d'*Auguſte*, l'idée de puiſſance & de dignité, & ce fut, ſelon M. L. D. L. B., *au plus tard* ſous le régne de Néron, qu'il en devint un titre réel; mais on n'oublia point ce qu'il avoit été dans ſon origine, puiſque trois ſiècles après Auguſte, Dioclétien & Maximien, en quittant la pourpre, ne quitterent pas le titre d'*Auguſtes*.

Quand M. l'Abbé De la Bléterie ſera rendu au terme de *la carrière immenſe*, où il dit qu'il *entre* & qu'il *ſera obligé plus d'une fois de prendre haleine*, il pourra ſe flatter d'avoir enrichi notre Littérature

d'une diſcuſſion hiſtorique, encore plus remarquable par les graces du ſtyle, & par la fineſſe des réflexions, que par l'étendue & par l'importance des recherches.

Diſſertation ſur l'inſcription de l'année ſacrée, *qui ſe lit au revers de pluſieurs médailles des Empereurs Romains*; par M. l'Abbé Belley. Pour ſentir combien il eſt difficile de fixer le ſens de cette Inſcription, il ne faut que ſçavoir en combien de ſentimens ſe ſont partagés nos doctes Antiquaires: M. l'Abbé Belley n'a pas manqué de les rapporter, & d'en montrer l'inſuffiſance, avant que d'établir ſon ſentiment qui eſt que les médailles qui ont l'Inſcription ΕΤΟΥΣ ΝΕΟΥ ΙΕΡΟΥ Α, *de l'année nouvelle ſacrée première*, ont été frappées pour la ſolemnité des fêtes & des jeux à l'avènement des Princes à l'Empire. Quand la date de ces médailles eſt marquée par B, ce qui ſigni-

fie *l'année nouvelle ſacrée ſeconde*; ce ſont des médailles frappées au commencement de l'année civile du pays. Elles nous apprennent qu'en Orient, au commencement de l'année civile, on offroit des vœux ſolemnels pour la perſonne de l'Empereur, & pour la proſpérité de la famille Impériale. Pour les inſcriptions qui ont ΕΤΟΥΣΕ ΙΕΡΟΥ Β. Γ. Δ., ſans le mot ΝΕΟΥ, elles marquent la ſolemnité du jour anniverſaire de l'Empire, célébrée l'année 2e, 3e, 4e, &c. Ainſi, ſelon M. l'Abbé Belley, toutes ces médailles étoient relatives aux ſacrifices & aux vœux ſolemnels qui s'offroient aux Dieux tutélaires de l'Empire, en faveur de l'Empereur, 1° au jour de ſon avènement à l'Empire; 2° au jour anniverſaire de cet avènement, ou après une révolution de cinq & de dix années, car alors ces fêtes étoient encore plus magnifiques; 3° au com-

mencement de l'année civile. Toute cette explication est appuyée des meilleures preuves, qu'il faut lire dans la Dissertation même : on y apprendra que le titre de *sacrée* étoit donné à ces années comme aux jeux qui faisoient partie de ces solemnités : ΙΕΡΟΣ ΑΓΩΝ, *Certamen sacrum.*

Dans ce même Volume, nous trouvons sept autres Mémoires de M. l'Abbé Belley. Le premier, *sur l'ordre politique des Gaules, qui a occasionné le changement de nom de plusieurs Villes.* Les autres sont sur ces anciennes Villes, *Juliobona, Augusta Veromanduorum, Limonum, Augustoritum* & *Ratiatum.* Le sçavant Académicien prouve que ces noms désignent les Villes de *Lillebonne, Saint-Quentin, Poitiers, Limoges,* & une Capitale du *Pays de Raits.* Toutes ces recherches sont le fruit d'un grand travail & d'une doctrine abondante.

Les bornes qui nous ſont preſcrites, ne nous permettent que d'indiquer les pièces ſuivantes : *Mémoires ſur les Druides;* par M. Duclos. Quatre *Eſſais ſur les Meſures Géographiques des Anciens ;* par M. De la Barre. *Mémoire ſur les Cimmeriens &c.* par M. Frèret. Ce dernier Morceau, de plus de 50 pages, eſt marqué au coin de la plus profonde érudition, & mériteroit ſeul un Extrait dans les formes. Nous invitons les Sçavans à ſe ſatisfaire par la lecture de l'Ouvrage même.

ARTICLE LXXXIV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Paris.

Raison ou Idée de la Poësie, Ouvrage concernant la Poësie Grecque & Latine, traduit de l'Italien de Jean-Vincent Gravina, Jurisconsulte. Petit *in-12.* de 284 pag. Par M. Requier. M.DCC.LV. Ce Livre mérite quelque accueil pour deux raisons. La première, c'est qu'on voit rarement sortir du Cabinet d'un Jurisconsulte, des leçons sur la Poësie. La seconde, c'est que les leçons qu'on trouve ici, quoique très-communes à

bien des égards, peuvent encore instruire les gens de Lettres, ou les confirmer dans ce qu'ils ont appris. Gravina est un Calabrois très-célèbre par ses Livres de l'origine du Droit civil. Il mourut en 1718, & son Traité de la Poësie avoit paru dix ans auparavant : on en voit l'annonce dans le Supplément du Journal des Sçavans 1708, & l'Analyse suivie dans les Actes de Leipsic (Novembre 1709.) M. Requier nous le donne aujourd'hui dans notre Langue, & nous fait espérer aussi la traduction du *Traité de la Poësie Italienne*, par le même Gravina. Nous ne pouvons que lui sçavoir gré de ses entreprises ; mais s'il avoit voulu faire une Critique raisonnée de son Auteur, il eût ajoûté au service qu'il rend au Public : nous voulons dire que Gravina n'est pas un Ecrivain sans défauts ; nous croyons avoir reconnu qu'il est quelquefois

guindé ; qu'il manque aſſez ſouvent d'intérêt ; qu'il ne développe pas toujours ſes penſées ; qu'il ſe paſſionne de temps en temps pour les Anciens, ſans donner aux caractères de ces grands hommes tout l'éclat qu'ils méritent. Nous ſerions fort aiſes de nous tromper dans ce jugement, parce que nous eſtimons ce Juriſconſulte & ſon Traducteur. Au reſte il y a comme deux Parties dans ce Volume. La première traite de la Poëſie, & la ſeconde des Poëtes mêmes, à commencer par Homère. On parle des Grecs, des Latins anciens, des Latins modernes, juſqu'à Merlin Cocaie, qui ne mérite pas l'honneur de figurer en ſi bonne compagnie : le public jugera de tout. *Le Livre ſe trouve chez Deſpilly fils Libraire, rue S. Jacques, à la vieille Poſte.*

Claude Herissant Libraire,

rue Neuve Notre-Dame, a publié une petite Edition du Concile de Trente ſous ce titre : *Sacro-ſancti & Œcumenici Concilii Tridentini Paulo III. Julo III. & Pio IV. Pontificibus maximis celebrati Canones & Decreta cum Indicibus novis & adnotationibus queîs Tridentina fides & diſciplina, cum traditione, diſciplinâ noſtrâ & jure Gallico conferuntur.* On y voit auſſi une Préface où, parmi d'autres obſervations utiles, l'Auteur témoigne ſa juſte indignation contre le Sieur Le Courrayer, ex-Chanoine Régulier de Ste Geneviéve & Docteur d'Oxford. On ſçait que ce Traducteur de Frapaolo a enchéri, dans ſa Traduction & dans ſes Notes, ſur la malignité & ſur les erreurs du faux Hiſtorien que nous venons de nommer.

Nous avertiſſons que cette même Préface doit être réformée, &

qu'elle l'eſt même actuellement ; dans un point de conſéquence. On avoit mis, à la fin, que Cabaſſut, dans ſa *Théorie & Pratique du Droit Canon*, ne fait aucun cas du Chap. XV. de la Seſſion XXIII. du Concile, *Totum denique Caput 15, Seſſ. XXIII.* Quamvis Preſbyteri *nihili facit Cabaſſutius, juris Canonici Theoriæ & Praxeos L. XI. Num. 18, p. 57. Edit. an. 1685.* (Il y avoit là une faute ; car il faudroit L. I, C. XI, &c.) Or ce Chapitre *Quamvis Preſbyteri* eſt celui où le S. Concile *définit qu'aucun Prêtre, même Régulier, ne peut entendre les Confeſſions des Séculiers, même des Prêtres, s'il n'a un Bénéfice-Cure ou l'Approbation de l'Evêque*. Définition reçue & ponctuellement obſervée dans toute l'Egliſe : Définition (ce qui eſt ſur-tout remarquable) que Cabaſſut adopte, publie & conſigne dans ſon Livre ;

bien-loin qu'on puiſſe l'accuſer de *n'en faire aucun cas*. Voilà donc une très-groſſe faute dans la Préface de cette nouvelle Edition du Concile ; mais l'Auteur vient de la ſupprimer, en mettant un Carton dans les Exemplaires de ſon Ouvrage. Ainſi le Libraire *Claude Hériſſant* diſtribue préſentement la nouvelle Edition avec le Carton, & il donne ce feuillet à tous ceux qui lui repréſentent des Exemplaires dudit Livre. Nous avons cru devoir donner cet avis, tant pour réparer une mépriſe très-ſingulière & très-dangereuſe ; que pour répondre aux juſtes empreſſemens de l'Auteur, qui nous a témoigné ſa peine à cet égard.

Le même Libraire, *Claude Hériſſant*, commence à diſtribuer des *Lettres Critiques*, deſtinées à réfuter *divers écrits modernes* contraires à la Religion. Il y aura quatre Volumes, & le premier attaque

les Lettres Philoſophiques ; les penſées philoſophiques ; le Livre des Mœurs ; & le Poëme de Pope ſur l'homme. Nous avons lû ce premier Tome, & quoique nous ne puiſſions pas encore en rendre compte, nous pouvons aſſurer qu'il s'y trouve de très-bonnes choſes ; mais plus l'entrepriſe eſt louable, & plus nous ſommes autoriſés à prier l'Auteur, qui nous eſt totalement inconnu, de ne pas ſe négliger ſur le ſtyle.

On trouve pareillement chez le même Libraire le *Traité des Changes en comptes faits, tant en remiſes que traites*, &c. avec *un Traité d'eſcomptes expliqué & des tables d'eſcomptes faits*, & des *Réductions réciproques de différentes Monnoies, & nombre d'opérations en calculs très-utiles.* Par M. Thomas De Bléville, *in*-8°. Six Banquiers, Négocians, Agens

de change & Arithméticiens, ont trouvé les *opérations*, qui ſe voient dans ce Livre, *expliquées avec tant de netteté & de préciſion, que le tout peut s'apprendre ſans maître.*

Chez le même Libraire, & chez Chaubert, Quai des Auguſtins, on diſtribue le cinquième Tome de la grande *Hiſtoire de Niſmes*, par M. Ménard de l'Académie Royale des Belles-Lettres. *Nous en parlerons dans la ſuite de ces Mémoires.*

Ces deux mêmes Libraires ont des Exemplaires de l'*Arithmétique choiſie* du Sieur Jean-Baptiſte Rouquette, Arithméticien-Juré de Bordeaux. C'eſt un *in*-8° de plus de 500 pages, dont nous avons parlé honorablement, comme il le mérite, dans le cours de l'année 1751.

La Morale, par l'Auteur de la Clef des Sciences & des Beaux-Arts, *in*-8°. Chez Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame. L'Auteur est M. l'Abbé Cochet, déja bien célèbre par sa Logique & sa Métaphysique : nous l'invitons à consommer son entreprise en donnant aussi la Physique : ce qui formera le cours entier. Nous dirons quelque chose de cette *Morale.*

Tablettes Géographiques pour l'intelligence des Historiens & des Poëtes Latins. Deux Volumes *in*-12. Chez Augustin-Martin Lottin, rue S. Jacques. L'Auteur, M. Philippe de Prétot, fait une chose utile & agréable en nous donnant ces Tablettes, qui sont une espèce de Dictionnaire, commode & bien entendu, pour faciliter l'intelligence des Auteurs Latins. Leur vraie destination est

de les placer à la ſuite des Editions ſi connues ſous le nom de *Coutelier.*

NOTICES ſuccintes de quelques Ouvrages annoncés dans ces Mémoires.

I.

Les *Obſervations ſur les Maladies des Armées* *, Ouvrage du Docteur Pringle, traduit, depuis peu, de l'Anglois dans notre Langue, comprennent trois Parties. Dans la première, l'Auteur qui a été Médecin-général des Armées d'Angleterre, durant les dernières Campagnes, traite hiſtoriquement des maladies qui ont regné parmi les Troupes Angloiſes, en Flandre, en Allemagne, en Ecoſſe. C'eſt un Journal ſuivi depuis 1742 juſqu'en

* Annoncées en Février.

1748. On y voit tous les changemens qu'a éprouvés la ſanté des Soldats, en conſéquence des ſaiſons, des pays, des campemens, des alimens, &c. Il eſt vrai-ſemblable que, dans toutes les Armées des Puiſſances belligérantes, on auroit pû remarquer les mêmes effets : les hommes ſont par-tout les mêmes ; la vie du Soldat ami & ennemi eſt réglée ſur un plan preſque uniforme ; mais le mérite de l'Obſervateur eſt de tenir compte de tout, d'enregiſtrer jour par jour ce qui frappe ſes yeux & ce qui réveille ſes idées. M. Pringle a rempli, ſur ce point, tous les devoirs de ſa fonction.

Il explique, dans ſa ſeconde Partie, les cauſes des diverſes maladies du Soldat ; & il propoſe les moyens généraux & faciles d'y remédier : ce qui s'exécute plutôt par des attentions que par les ſecours de la médecine. Quoiqu'il

n'y ait rien, à ce qu'il paroît, dans toute cette instruction, qui ne soit fort connu; encore faut-il rappeller aux hommes les réflexions qu'ils ont faites cent fois. On verra donc ici comment il est possible de prévenir les maladies qui viennent du chaud, du froid, de l'humidité, de la mauvaise nourriture, d'un air putride, du défaut d'exercice, &c.

La troisième Partie est toute médicinale, puisqu'on y enseigne la manière de guérir les maladies auxquelles le Soldat est plus sujet, comme la phrénésie, l'ophtalmie, la pleurésie, la péripneumonie, le rhumatisme, la fièvre, la dissenterie, la gale, &c. Or tout ceci n'est pas tellement approprié aux maladies d'Armées qu'on ne puisse en tirer parti pour toutes les autres conditions. M. Pringle ramène néanmoins constamment ses observations & ses documens aux besoins des gens de guerre : ce qui

fait voir qu'il n'oublie ni le titre, ni l'objet de son Livre.

Il joint à cet Ouvrage un Traité sur les *Substances septiques & antiseptiques*. On appelle *substance septique*, tout ce qui tend à la putréfaction ; & *antiseptique*, tout ce qui y est contraire. M. Pringle s'est persuadé, par beaucoup d'expériences, que la doctrine commune, sur la corruption ou putréfaction des substances animales, étoit très-défectueuse ; il a fait part de ses vuës à la Société Royale de Londres ; il a lû dans ses Assemblées, sept Mémoires propres à rectifier les idées ordinaires ; & ce sont ces Mémoires qu'on nous donne aussi en notre Langue. Il semble que ce morceau est préférable aux *Observations sur les Maladies d'Armées*, où nous ne remarquons que des choses très-communes. Les gens du métier en jugeront mieux que nous, & c'est à eux qu'il faut s'en rapporter.

II.

Le *Voyage Pittoresque des environs de Paris* *, est un Livre que tous les Curieux s'empresseront d'acquérir. Il est agréable, utile, nécessaire même aux Voyageurs. L'Auteur observe judicieusement dans sa Préface, que *les plus beaux Jardins de l'Europe*, (& apparemment aussi du monde entier) *sont ceux de France.* La preuve par induction & par exemples est facile: on l'ébauche ici, & de suite on attaque quelques critiques répandues dans l'*Essai sur l'Architecture*, contre les Jardins de Versailles. Voilà une querelle qui, pour être terminée, suppose, de la part des arbitres, un goût sûr, une impartialité absolue, & une attention précise à fixer l'objet de

* Annoncé en Avril, 1. vol.

la diſpute. Les Jardins de Verſailles *fourniſſent-ils aux yeux un agréable & riant ſpectacle* ; inſpirent-ils d'abord *de l'étonnement & de l'admiration, & bientôt après de la triſteſſe & de l'ennui* ; leur *verdure manque-t-elle de vivacité & de fraîcheur* ; leurs eaux ſont-elles *claires, belles* & abondantes ? L'*Eſſai ſur l'Architecture* ne décide point ces queſtions d'une manière favorable à ce Palais d'ailleurs ſi magnifique. Le *Voyage Pittoreſque* prend le parti oppoſé, & trouve qu'il n'y a que la ſituation de Verſailles qui ſoit triſte & *ingrate* ; que ces défauts naturels ſervent à faire admirer la puiſſance du feu Roi ; que c'eſt ce qui relève les beautés & le mérite de l'Art ; qu'au ſurplus l'Auteur de l'*Eſſai* paroît avoir *peu vû ces beaux Jardins* ; & qu'un examen plus réfléchi pourroit lui inſpirer d'autres ſentimens, &c. Tel eſt à-peu-près
le

le fond de cette légère controverſe, que nous abandonnons totalement aux connoiſſeurs.

Les détails du *Voyage Pittoreſque* ne ſont pas ſuſceptibles d'Extrait. On diviſe cette Nomenclature raiſonnée en quatre parties, relativement aux quatre portes de Paris. Ce ſont comme autant de points cardinaux propres à diriger le Voyageur: on le fait ſortir ſucceſſivement par la porte ſaint Honoré, par la porte ſaint Jacques, par la porte ſaint Antoine, par la porte ſaint Denys; & on le conduit dans toutes les Maiſons de Princes & de Particuliers, où les Arts & le goût étalent leurs richeſſes. Il a fallu de grandes attentions pour voir & expliquer toutes ces choſes; de plus grandes encore pour ne ſe point tromper dans les explications. Il nous ſemble que l'Auteur mérite des éloges ſincères à cet égard. *Son Livre & le Voyage Pittoreſ-*

que de Paris, se trouvent chez Debure l'aîné, Quai des Augustins.

III.

L'Ouvrage intitulé *la Religion Chrétienne éclairée dans le Dogme & dans la Prophétie*, & annoncé au mois de Février, est la suite d'un Livre dont nous fimes connoître les deux premiers Tomes en 1744, les deux suivans, au mois de Mars 1754, & c'est aujourd'hui le cinquiéme Tome qu'on nous donne; mais ce cinquiéme Tome comprend trois Volumes; & l'Auteur y parle uniquement des *Anges bons & mauvais*. C'est peut-être, sur cette matière, l'Ouvrage le plus étendu qu'on ait en notre langue.

Il est distribué en quatre Parties. La première traite de l'état de sainteté où furent créés tous les Anges; du péché qui dégrada les Partisans du rebelle Lucifer; des dispositions

d'obéiſſance que conſerverent les Anges fidèles ; de l'empire que s'eſt formé le démon, & de la manière dont il le gouverne ; des combats qu'il n'a jamais ceſſé de livrer contre Jeſus-Chriſt, &c. Il faut penſer qu'en parlant de ces combats, l'Auteur ne donne point dans la penſée impie de Bayle ; mais nous ne laiſſons pas de ſouhaiter que, dans une ſeconde édition, on ſonge à réfuter ce dangereux Philoſophe.

La ſeconde Partie eſt toute deſtinée à expliquer les ordres hiérarchiques des Anges, les degrés de leurs miniſtères, de leur ſubordination, des devoirs qu'ils rendent au Verbe Incarné, &c. L'Auteur n'oublie pas même de dire comment les Anges ſe voient, & ſe parlent ; comment ils tiennent à ce monde corporel ; quelle puiſſance les bons Anges exercent ſur les mauvais, &c.

Il nous ſeroit difficile de repré-

ſenter tous les objets de la 3e Partie. Imaginez qu'elle comprend tous les rapports que les Anges entretiennent avec le genre humain : rapports de bonnes œuvres & de ſalut, du côté & dans l'intention des bons Anges : rapports de péché & de damnation, de la part des démons. L'Auteur épuiſe ici toutes les queſtions qu'on peut faire ſur les opérations des Anges dans les hommes ; ſur les facultés qu'il leur eſt permis de mouvoir & d'intéreſſer ; ſur la façon particulière dont ſe paſſe le commerce intérieur des ames juſtes avec les ſaints Anges ; ſur les opérations de la grace dont les ſaints Anges ſont les adminiſtrateurs & les organes ; ſur les divers moyens viſibles & inviſibles mis en œuvre par les ſaints Anges pour la converſion des pecheurs & la perſévérance des juſtes ; ſur les Anges tutélaires des Nations, & les Anges Gardiens

donnés aux fidèles, &c. Nous n'indiquons pas la dixième partie des matières traitées dans cette division qui contient ſeule près de 450 pages.

Enfin la 4e Partie a pour objet le pouvoir & l'efficacité des Anges par rapport à la matière : c'eſt-à-dire aux mouvemens, aux changemens, aux altérations, au tranſport des corps. L'Auteur aſſigne les bornes de ces puiſſances : en quoi il eſt aiſé de voir qu'il ſe détermine par des raiſons probables, non par des démonſtrations, dont la matière n'eſt pas ſuſceptible.

Ce Livre a dû coûter beaucoup de travail. Il s'y trouve quantité de citations, de traits hiſtoriques, de combinaiſons recherchées, de réflexions qui ne ſe préſentent pas tout-d'un-coup à l'eſprit. On doit reconnoître que l'Auteur a de la capacité, du zele, des intentions

droites, & des vuës très relatives à la gloire de Dieu.

IV.

Le *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, * par M. Belidor, doit être examiné de près, si l'on veut le bien connoître. A la simple vuë, ce n'est qu'un petit Volume qui présente une multitude d'Articles fort courts ; mais dans le détail, & à mesure qu'on y cherche les notions dont on a besoin, la bonté, l'étenduë même de ce Livre se développe ; on y découvre beaucoup de choses qu'il est rare de trouver ailleurs aussi clairement expliquées, ou aussi-bien réunies. Nous invitons nos Lecteurs à en faire l'épreuve sur les Articles *Assemblage*, *Bois*, *Clef*, *Mouvement*, *Mur*, *Ordre*, *Pilots*, *Pont*,

* Annoncé en Mai.

Traverse, *Voûte*, & plusieurs autres. Ce Livre au reste, quoique destiné aux Ingénieurs, ne sera guères moins utile aux Architectes, aux Pilotes, aux Méchaniciens des divers genres. On nous annonce, dans la Préface, un *Traité de Fortification* de M. Belidor; Ouvrage en deux *in*-4°. & en quatre Livres avec 80 planches magnifiquement gravées. Le *Prospectus* sera publié au premier jour, & l'on ne peut que souhaiter l'exécution de cette grande entreprise, qui mettra le comble à la gloire de l'Auteur.

V.

La *Description historique & géographique des plaines d'Héliopolis & de Memphis*,* est l'Ouvrage d'un témoin oculaire. L'Au-

* Annoncée en Avril, I. vol.

teur, M. Fourmont, a résidé plusieurs années au Caire, Capitale de l'Egypte, & il donne ici la relation exacte de ce qu'il y a vû. On trouve donc ici des détails concernant la situation, la grandeur, le nombre des habitans du Caire; cette Ville est l'ancienne Babylone d'Egypte, elle a douze milles de circuit, environ 600000 habitans, près de douze cents mosquées, dont quelques-unes sont fort bien bâties. L'air y est sain, quoiqu'extrêmement chaud. Il n'y pleut presque jamais, il n'y gèle point, il n'y tombe point de neige; & l'eau du Nil qui fertilise les campagnes, a de plus l'avantage de guérir plusieurs maladies.

L'Auteur nous apprend quel est le Gouvernement de cette grande Ville; combien de Religions on y professe; quelles sont les mœurs des habitans; quelles particularités on remarque dans *le Mekias*,

qui eſt un puits deſtiné à meſurer jusqu'où l'eau du fleuve s'élève. Ce morceau de l'ouvrage eſt curieux, & paroît fait avec ſoin. M. Fourmont nous parle auſſi de l'ancienne Memphis, qui étoit éloignée d'environ douze milles de Babylone ou du Caire. Il n'en reſte aujourd'hui que des ruines : encore faut-il de la critique pour les diſtinguer ; pluſieurs Auteurs célèbres s'y ſont trompés. Enfin nous remarquons, dans ce Volume, une deſcription, en plus de 30 pages, des Pyramides de Memphis ; ſurtout de la plus grande, où il paroît que l'Auteur eſt entré. Cependant voici une ſingularité qui nous cauſe beaucoup d'étonnement. Sa Relation, ſur ce point, eſt copiée, preſque mot pour mot, de celle qu'on lit, depuis treize ou quatorze ans, dans la grande Hiſtoire univerſelle traduite de l'Anglois (T. I. p. 339 jusqu'à la page 349,) excepté que

cette Hiſtoire eſt encore plus circonſtanciée, plus curieuſe & plus ſçavante que la deſcription qu'on nous donne ici. Nous invitons le Lecteur à comparer les deux textes. Au reſte, l'idée de ce parallèle ne nous eſt point venue pour faire une critique : mais on avouera toujours que la découverte doit paroître ſingulière ; & nous ne pouvons nous empêcher de dire que, ſi M. Fourmont n'a vû, dans les Pyramides, que ce qui en eſt rapporté dans cette Hiſtoire univerſelle des Anglois, il ſuffiſoit de renvoyer à ces Auteurs ; qu'il falloit du moins ne les copier qu'à l'ombre & ſous la ſauve-garde d'une citation.

Avis ſur la Pièce ſuivante.

M. l'Abbé De Lavarde, célèbre par le talent de faire de bons Vers Latins, nous adreſſe les Hendéca-

syllabes suivans sur la mort de M. Molin, l'Esculape de notre siècle. Nous avons cru faire une chose utile aux Lettres & agréable au Public, en les consignant dans nos Mémoires.

In obitu V. C. Jacobi Molin, Regi à Consiliis medicis. *

HENDECASYLLABUM.

Hic qui perpetuo sopore dormit,
Illustris MOLINÆUS est, suorum
Vita civium, amor, salusque Regum;
Vir formâ eximiâ, simul valente &
Firmo corpore; vi pecuniarum
Famosus; bonitate singulari
Istos in miseros, quibus lucellum
Oblatum dabat, & duplò ampliusque.
Sic erat Molinæus heu! cui mens
Venustissima, cor probum, osque plenum

* Obiit XII. Calend. April. an. M. DCC. LV. natus an. XCII.

Sale, atque omnigeno madens lepore;
Quem passim indigitabat hic & iste
Et patrem lepidum elegantiarum,
Et patrem lepidum aureæ salutis,
Doctum apollineis fugare jussis
Morbos innumerabiles, & istos
Mœrores animi, ægrimoniamque,
Vitæ perniciem, simulque doctum
Lætos omnibus ampliare soles:
Mirâ namque suâ sagacitate,
Natos vel patribus, patresve natis,
Procos virginibusve, virginesve
Procis, & genio suo hos & illos
Atque hos restituebat; alta tandem
Tecta, sive casas vocatus iret,
Optatissimam opem ferebat; inde
Monstrabant loca cuncta vitam, & ante
Hæc & hæc loca plena lacrymarum,
Fiebant citò plena gaudiorum.
Istâ sed nimiâ celebritate,
Lethi præda fuit; nam ab urbe, ad aulam

Fama dum assiduè ibat & redibat,
Tot miracula buccinâ sonante,
Illa, illa erubuit severa Clotho
Ab isto sene ludi & usque ludi :
Quid impune, ait, hæc feram & videbo ?
Herclè non ita abibit ; & repentè
Colum corripit, involansque in illum ;
Atque, atque Hunc feriens, labore multo
Ejus grandia fila rupit. At nil
Ista proficit improba ; hoc sepulcro,
Nam, licet jaceat tenebricoso,
Vivet laude suâ, Huncque sæcla noscent
Cuncta, & qui fuerit simul loquentur.
Sed mutos cineres nimis ciemus :
Vale, mi Molinæe, ave supremum ;
Meras has lacrymas, quibus te humatum
Donamus, cape ut ultimum, unicumque
Donum ; nam panace, alterâve curâ, aut

Si reddi prece vita poſſet, ô! quàm
Noſtrâ, quàm citò redderetur orbi.

De Lavarde,

Canonicus Sancti Jacobi ab Hoſpitio Pariſ.

Tilliard Libraire, Quai des Auguſtins, à S. Benoît, donne avis qu'il a acquis, & qu'il vend les Livres ſuivans:

Méditations ſur des Paſſages choiſis de l'Ecriture-Sainte pour tous les jours de l'année, par le P. Segneri, traduites de l'Italien. Cinq Volumes *in*-12. reliés, 12 liv. 10 ſols.

Réflexions ſur le nouveau Teſtament, avec des Notes, par le P. Lallemant J. Douze Volumes *in*-12. reliés, 30 liv.

Les quatre Fins de l'homme, avec des réflexions capables de toucher les pécheurs les plus endurcis, & de les ramener dans la voie du

falut, par M. Rouault, Curé de S. Pair fur Mer. Volume *in*-12. relié, 1 liv. 16. fols.

Les Tables Aftronomiques, dreffées par les ordres & la magnificence de Louis XIV. par M. De la Hire, Profeffeur Royal en Mathématiques & de l'Académie Royale des Sciences. Volume *in*-4°. avec figures, relié, 7 liv.

Supplément à la Méthode pour étudier l'Hiftoire, par M. l'Abbé Lenglet Dufrefnoy. Deux Volumes *in*-4°. grand papier, relié, 21 liv.

Le même Livre en trois Volumes *in*-12. reliés, 9 liv.

On trouve chez Briaffon Libraire, rue S. Jacques, un Volume contenant des *Réflexions fur l'Eloquence avec cinq Panégyriques de Saints;* par M. l'Abbé Trublet, Archidiacre & Chanoine de Saint-Mâlo. Les *Réflexions* font dans

le goût des *Essais de Littérature & de Morale* du même Auteur : c'est déja en donner une très-bonne idée. Les Panégyriques sont au ton de la Chaire, & peuvent servir de modèles en ce genre. Nous rendrons compte avec plus de précision de ce nouvel Ouvrage.

Debure vient de donner une nouvelle Edition qui est la troisième du *Manuel des Dames de Charité*, contenant des *formules de médicamens faciles à préparer*, &c. Ce Livre, excellent en son genre, est entre les mains de tout le monde. Il est inutile d'en recommander l'usage. Nous devons dire seulement que cette nouvelle Edition est augmentée de plusieurs remèdes, extraits des Ephémerides d'Allemagne, & que le *prix est de 2 liv. 10 sols, relié.*

Barbou Libraire, rue S. Jacques, publie régulièrement cha-

que mois un *Recueil Périodique d'obſervations de Médecine, de Chirurgie & de Pharmacie :* Ouvrage commencé en Juillet 1754 ; mais renouvellé ou préſenté ſous un nouveau jour, en Janvier 1755, par une Préface raiſonnée, & qui explique l'objet de ce *Recueil.* En parcourant les divers Volumes qui le compoſent, nous croyons y avoir reconnu pluſieurs pièces qui méritoient d'être recueillies;& nous croyons que les perſonnes habiles, dans les trois genres, (Medecins, Chirurgie, Pharmacie) ou dans un d'entre-eux, peuvent s'intéreſſer au progrès & à la perfection de ce nouvel Ouvrage Périodique. On nous envoie d'Italie les Nouveautés ſuivantes.

De Rome.

Vie de la ſainte Vierge & Impératrice Pulcherie (en Itâlien,) par le P. Contuccio Contucci Jé-

fuite. *In*-12. pag. 270, 1754. Chez Salomoni.

Promethée Lié, Tragédie d'Eschyle, traduite en Italien, avec des Notes; par Mgr Giacomelli, *in*-4° pag. 127, 1754. Chez les Pagliarini.

L'Electre de Sophocle, traduite en Italien & en Vers libres, avec des Notes, par le même & chez les mêmes Libraires. On fait fort grand cas de ces traductions en Italie; & voici ce qu'un homme de Lettres, très-connoiſſeur, mande de *l'Electre*. » C'eſt l'Original de » Sophocle fidèlement rendu au- » tant que cette fidélité peut com- » patir avec une traduction en » Vers; & cette traduction, mal- » gré cette fidélité à ſuivre pas à » pas ſon modèle, n'en a pas moins » un air libre & original. Cette » traduction eſt accompagnée de » Notes d'un très-bon goût. Ce ne

» ſont ni de ces Notes courtes qui
» n'apprennent preſque rien, ni de
» celles qui tombent dans une en-
» nuyeuſe prolixité. On y trouve
» tous les éclairciſſemens néceſ-
» ſaires, ſoit pour l'Hiſtoire, ſoit
» pour la Fable, avec quantité de
» remarques de Grammaire, très-
» utiles pour ceux qui veulent en-
» trer à fond dans la connoiſſance
» du Grec. C'eſt ſur-tout à conſta-
» ter le ſens du texte que s'attache
» le nouveau Commentateur. Pour
» cela il rapproche nombre de traits
» ou d'expreſſions parallèles qu'il
» tire des meilleurs Auteurs : ce
» qui lui donne occaſion de réfor-
» mer la traduction de pluſieurs
» paſſages mal rendus par les Tra-
» ducteurs. Il s'applique à faire
» ſentir la propriété, la force, les
» différentes acceptions des mots,
» ſur-tout l'uſage de ces particules
» grècques qui ſont ſi long-temps
» le déſeſpoir des commençans.

» & dont la parfaite intelligence
» n'est réservée qu'à un petit nombre
» de personnes également douées
» de finesse, de sagacité & de pa-
» tience. Il aime encore à nous
» montrer, dans son Auteur, des
» mots & des tours employés dans
» nos Livres saints : ce qui fait dis-
» paroître plus d'un barbarisme, ou
» d'un Hébraïsme prétendu, &c.

D'AREZZO.

Théocrite traduit en Italien, par Antoine-Marie Salvini, seconde Edition augmentée des Observations de M. l'Abbé Regnier Desmarais de l'Académie Françoise, & de celle de Florence. In-8°. 1754. C'est le célèbre M. Gori qui donne cette Edition. La première, assez mauvaise, & de l'année 1717, n'avoit pas laissé d'être enlevée promptement. On a trouvé, dans les papiers de M. l'Abbé Salvini, des Observations de l'Abbé

Regnier Desmarais de l'Académie Françoise, & de celles de Florence. M. Gori a cru devoir les donner au Public. Par malheur ces observations n'embrassent que les 15 premières Idylles de Théocrite ; mais elles roulent sur tous les endroits difficiles, & quoique courtes, elles ne laissent pas d'être *profondes, moëlleuses, lumineuses*, dignes enfin d'un Auteur qui a été *grande ornamento della Francia, & delle nostre Fiorentine Academie.* C'est ainsi que s'exprime M. Gori, qui nous promet du même Abbé Salvini la Traduction Italienne de *Quintus Smyrnœus*, dont le Poëme peut passer pour un supplément à l'Iliade : Traduction qui n'a point encore vû le jour.

De Florence.

Le Muse fisiche, *les Muses Physiques*, In-4°. Pag. 231, 1754. Voici des Eclogues d'un goût nou-

veau. Ce ſont des Eclogues ou des Idylles, ſi l'on en croit l'Auteur, M. Damiani, & les noms de *Lycidas*, d'*Amynte*, de *Daphnis* &c. donnés aux Interlocuteurs. Du reſte il faut convenir que ces perſonnages champêtres ont bien plus de ſcience que ceux de Théocrite & de Virgile. Car voici les ſujets de ces Eclogues au nombre de 9. La 1re roule ſur les Satellites de Jupiter; la 2e ſur la gravitation des corps; la 3e ſur le ſon; la 4e ſur la lumière; la 5e ſur la végétation & ſur la fécondation des Plantes; la 6e ſur l'action des corps céleſtes; la 7e ſur la pluralité des mondes; la 8e ſur la réſolution des corps en flamme; la 9e ſur la nature de l'eau. La Préface de ce Livre eſt encore du ſçavant M. Gori, qui tâche d'autoriſer les Muſes Bucoliques à être auſſi ſçavantes que les fait M. Damiani. On voit à la tête du Livre un Médaillon gravé en

l'honneur du célèbre M. Metaſtaſio, à qui l'Auteur dédie ſon Ouvrage. Autour de la tête de ce grand Lyrique on lit : *Petr. Metaſtaſ. Poëta Ceſareus.* Au revers eſt une figure d'Apollon aſſis au pied d'un Laurier. A ſes côtés eſt la Muſe de la Tragédie qui tient une palme en main, qu'elle ſemble offrir à *Metaſtaſio*, comme le donnent à entendre ces mots *Apollini Auſtriaco.* Dans l'Exergue on a l'an 1754.

TABLE DES ARTICLES
Du mois de Juillet, 1755. II. vol.

ARTICLE LXXVIII. *Examen philoſophique de la liaiſon réelle qu'il y a entre les Sciences & les Mœurs, &c.* 1733

ART. LXXIX. *Défenſe de la Religion contre les difficultés des Incrédules. Par M. François, &c.* 1757

ART. LXXX. *Eloge hiſtorique de M. le Baron De Holberg.*

Pensées morales du même, &c. 1786
ART. LXXXI. *L'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'Orychtologie, &c.* 1811
ART. LXXXII. Clarorum virorum Epistolæ, &c. *Lettres de plusieurs hommes illustres, en particulier de Dante, de Pétrarque, de Sadolet, &c.* 1837
ART. LXXXIII. *Mémoires de Littérature, tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions, &c.* 1848
ART. LXXXIV. Nouvelles Littéraires. 1882

ERRATA pour Juillet, 1755. I. vol.
Pag. 1555, *lig.* 4, quel, *retranchez cette syllabe.*

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 30 Juin, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 5012